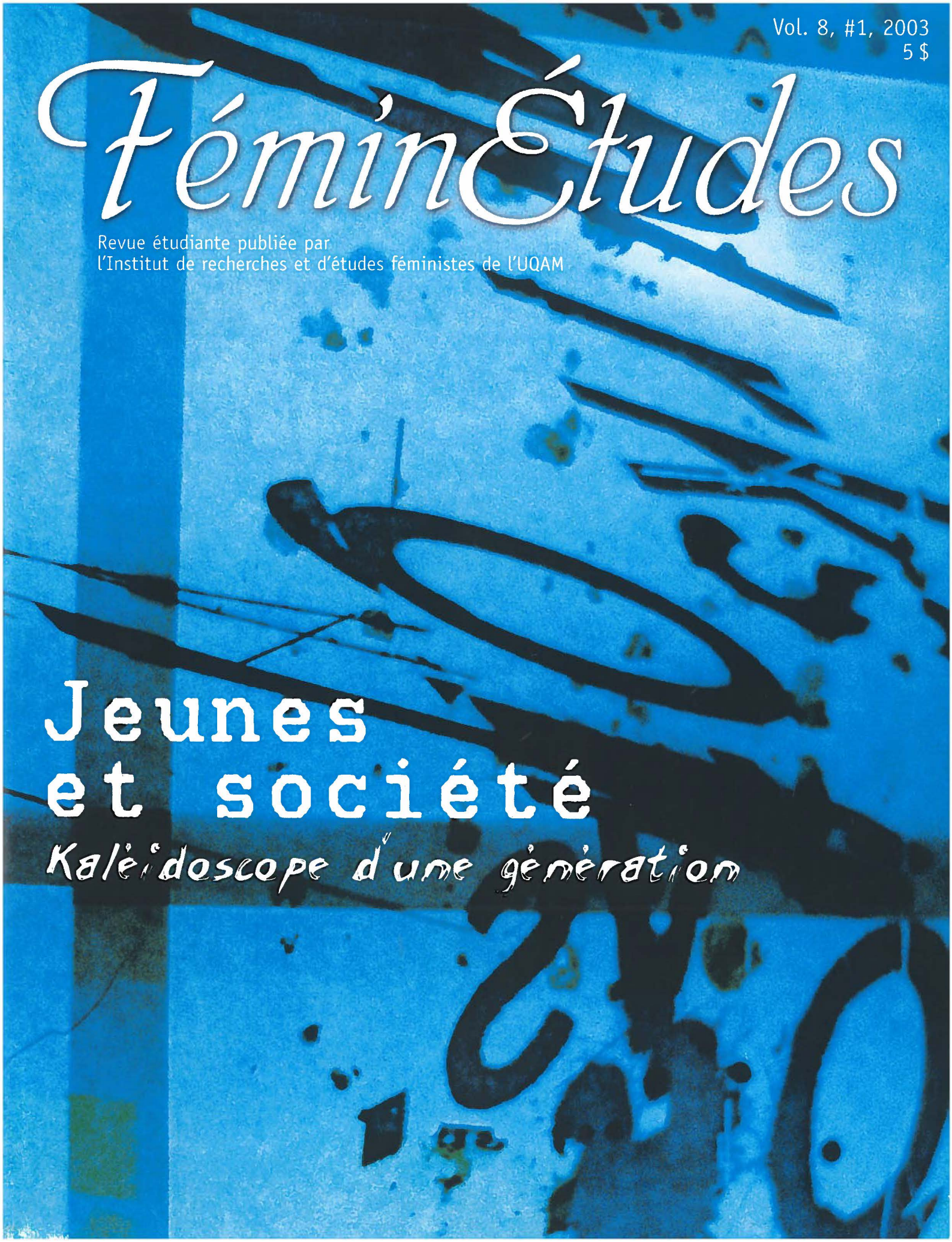
Vol. 8, #1, 2003
5 $

FéminÉtudes

Revue étudiante publiée par
l'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM



Jeunes et société

Kaléidoscope d'une génération

sommaire

Réalités de femmes: kaléidoscope d'une génération

5 **Wonder years des années '80 et '90**
Zazette

6 **Chirurgie esthétique et images de soi**
Marie-Eve Surprenant, maîtrise sociologie

9 **De quel sexe est la réussite ?**
Bernard Rivière, professeur au département des sciences de l'éducation

12 **La persistance scolaire chez des adolescentes enceintes de 14 à 17 ans : un épisode intense de réalisation de soi**
Carmen Lapchuk, doctorat en éducation

16 **Regards d'une ex-détenue : vie carcérale et réinsertion sociale**
Entrevue par Marie-Eve Bélanger, maîtrise études littéraires

20 **La violence conjugale et les (jeunes) femmes : à la fois victimes et agresseures ?**
Isabelle Marchand, bachelière en communication, relations humaines

De l'expérience à l'analyse: réflexions socio-politiques sur le féminisme

23 **Moi féministe? Jamais de la vie...**
Jean-François Landry, baccalauréat science politique

25 **Les jeunes au Conseil du statut de la femme,**
Marie-Eve Surprenant, maîtrise sociologie

26 **Comité jeunes de la FFQ : un engagement militant**
Marie-Eve Surprenant, maîtrise sociologie

27 **Où sont les jeunes féministes ?**
Judith Lavallée, bachelière en communication, relations humaines

30 **Perceptions de l'égalité entre les sexes chez les jeunes au Québec**
Marie-Eve Surprenant, maîtrise sociologie

34 **Les hommes s'organisent!**
Judith Patenaude, maîtrise études littéraires

35 **La non mixité n'est pas chose du passé**
Yannick Demers, certificat sciences sociales

38 **Les jeunes et l'engagement politique : entre continuité et changement**
Julie Jacques, doctorat sociologie

41 **Fédération des ressources d'hébergement pour femmes victimes de violence du Québec**

42 **Féminisme et nouvelle génération politique**
Elsa Beaulieu, maîtrise études urbaines

44 **Les jeunes femmes et les partis politiques**
Entrevue avec Évelyne Tardy, par Karine Tremblay, maîtrise science politique

Arts et nouvelles technologies

48 **Robie**
Nathalie Fortin, baccalauréat études littéraires

49 **Shayo : l'urgence de l'art**
Entrevue par Roxanne Ruel, bachelière études littéraires

52 **Monologues du vagin : quelques réactions**
Commentaires colligés par Catherine Véronneau, maîtrise science politique

54 **Androgynie**
Roxanne Ruel, bachelière études littéraires

55 **Madonna Bond : culture populaire et stratégies d'appropriation**
Julie Ouellette, maîtrise études littéraires

60 **Raver le monde**
Judith Patenaude, maîtrise études littéraires

67 **Post Techno Fantasy**
Nathalie Fortin, baccalauréat études littéraires

N.B. Rappelons que *FéminÉtudes* est une revue étudiante dont le contenu n'engage que la responsabilité des auteures et auteurs.

Vol. 8 No 1 – 2003
FéminÉtudes est une revue étudiante publiée par l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) de l'UQAM.

Comité de rédaction
Marie-Eve Bélanger (MA. Études littéraires)
Marili Bordeleau-Desrochers (Bac. Communications)
Christelle Lebreton (Bac. Études littéraires)
Judith Patenaude (MA. Études littéraires)
Roxanne Ruel (Bac. Études littéraires)
Marie-Eve Surprenant (MA. Sociologie)
Catherine Véronneau (MA. Science politique)

Conseillères comité de sélection et de lecture
Marie-Edmée de Broin (Agente de recherche /IREF)
Marie-Lise Brunel (Coordonnatrice /IREF et prof. Éducation)

Comité éditorial
Marili Bordeleau-Desrochers
Christelle Lebreton
Judith Patenaude
Marie-Eve Surprenant
Catherine Véronneau

Correctrices
Annie Bélanger, Marie-Eve Bélanger, Élise Bergeron, Marili Bordeleau-Desrochers, Marie-Lise Brunel, Marie-Edmée de Broin, Myriam Laforce, Christelle Lebreton, Marie-Eve Surprenant.

Graphisme
Kim Lanouette

Impression
B.L. Litho

Tirage
350 exemplaires
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec – 2003

Points de vente
• Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM
Pavillon Thérèse-Casgrain
405, Boul. René-Lévesque Est.
Montréal, local W-4290
(514) 987-6587
http://www.unites.uqam.ca/iref

•Librairies Renaud-Bray
Succursales Sainte-Catherine Est, Parc et Côte-des-Neiges

En page couverture
Naked and Scared #149029 de DigitalVison

Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération

Qui sont les jeunes de la nouvelle génération ? Que font-ils et que pensent-ils ? Nous nous sommes intéressées cette année à la jeune génération, la nôtre en l'occurrence, pour tenter de savoir comment elle se portait et ce qu'elle avait à dire.

Le présent numéro de *FéminÉtudes*, intitulé *Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération*, dresse le portrait des jeunes, surtout des jeunes femmes et du féminisme en ce début de nouveau millénaire, millénaire ayant débuté dans un contexte mondial complexe.

Mais qui sont donc les jeunes qui ont aujourd'hui entre 18 et 30 ans ? Difficile de répondre à cette question car, à notre avis, les jeunes sont loin d'être une catégorie homogène. C'est ce que nous avons voulu illustrer par le sous-titre *Kaléidoscope d'une génération*. Bien sûr, les jeunes (hommes et femmes) ont de nombreux points en commun : la vingtaine est l'un des moments où plusieurs décisions fondamentales sont à prendre (choix de sa carrière, engagement amoureux, désir d'enfant) et ils doivent faire face à des réalités complexes (crise écologique, perte de la sécurité d'emploi, paradoxe individualisme versus mondialisation, etc.). Jeunes hommes et jeunes femmes se rejoignent sur plusieurs plans, mais dans le quotidien, ils et elles se heurtent à des obstacles différents selon le sexe : équité salariale, précarité d'emploi, réussite scolaire, articulation travail-famille, etc. On retrouve autant de jeunes engagés et militants que de jeunes désintéressés et désengagés.

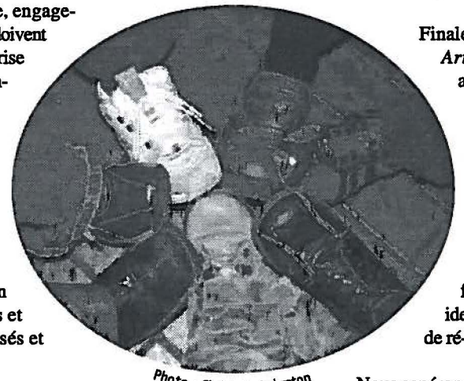


Photo : Christelle Lebreton

Le premier dossier de *Jeunes et sociétés* démontre bien les multiples facettes de cette catégorie « jeunes ». *Réalités de femmes : kaléidoscope d'une génération* présente des textes aux sujets très divers, reliés par un questionnement sur l'identité (sexuelle, genrée, nationale, militante, etc.), sur cet « autre » qui nous ramène à nous et sur le monde qui nous entoure. Des réalités parfois marginales (les mères-adolescentes, les jeunes femmes incarcérées), mais combien intenses et d'autres très présentes, mais qu'on occulte, que l'on finit par ne plus voir (la violence conjugale, la dictature de la beauté).

Le féminisme vit aussi son lot de tensions. En effet, une vague antiféministe semble s'abattre sur le Québec et des accusations de misandrie fusent envers les femmes, que l'on retrouve dans les médias à travers certains éditoriaux et émissions télévisées. Le féminisme est accusé d'être la cause de plusieurs problèmes touchant les hommes et les garçons (suicide, échec scolaire des garçons, etc.). Pour bien des hommes et des femmes, l'égalité des sexes étant désormais atteinte, le féminisme n'a plus de raison d'être. Parallèlement à cela, dans certains milieux, plus d'hommes s'intéressent aux mouvements féministes et aux revendications qui en découlent. Ainsi, le féminisme peut devenir une porte permettant autant aux hommes qu'aux femmes de vivre dans un monde plus harmonieux en ce qui a trait aux rapports entre les sexes mais aussi entre humains. Et les jeunes dans tout ça, comment perçoivent-ils le féminisme ? Les jeunes sont-ils féministes ? Quoi qu'on en dise, le féminisme et les questionnements qui en découlent semblent très présents chez les jeunes comme en témoigne le nombre impressionnant d'articles reçus sur ce sujet. En effet, le deuxième dossier *De l'expérience à l'analyse : réflexions socio-politiques sur le féminisme*, regroupe plusieurs articles abordant la perception des jeunes face au féminisme, la place du féminisme pour les jeunes militantes, le rôle et la place des hommes et l'engagement social.

Finalement, notre troisième et dernier dossier, *Arts et nouvelles technologies*, aborde des aspects très près de la culture des jeunes : *rave*, subversion et contre-courants artistiques. Un dossier éclaté et diversifié, à l'image de l'art actuel, regroupant des textes théoriques et des créations littéraires qui utilisent parfois l'art comme mode d'expression de soi et d'affirmation. Ce que ce dossier expose en filigrane, c'est la façon dont l'art devient un outil de transformation sociale et d'affirmation de son identité, une façon de se projeter dans l'avenir, de ré-imaginer les rapports sociaux (de sexe).

Nous espérons grandement que ce numéro *Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération* suscitera de nombreuses pistes de réflexion. Les jeunes sauront-ils, malgré leurs divergences, mettre en commun leurs aspirations, leur désir de changement afin que puisse s'amorcer une (re)conscientisation sociale faite d'égalité et de justice ? Cette dernière ne peut débuter qu'avec une réflexion profonde sur les rapports sociaux de sexe et de genre et leurs effets sur la hiérarchisation sociale afin d'en venir à un modèle de transformation sociale qui prenne en compte chaque individu pour ce qu'il est et non pour ce qu'il est supposé être ou ce qu'il devrait être.

Nous vous souhaitons, à toutes et à tous, un avenir rempli d'espoir… Bonne lecture !

Le comité éditorial
xxxx

Joignez-vous à notre équipe!

Vous avez envie de vivre une expérience enrichissante, d'exprimer vos idées, de vous impliquer à l'UQAM : la revue *FéminÉtudes* est pour vous ! Notre équipe dynamique est toujours prête à accueillir de nouveaux membres actifs au sein des comités de la revue ainsi que de nouvelles collaboratrices et de nouveaux collaborateurs pour la rédaction d'articles et de chroniques ou pour l'illustration et le graphisme. Libre à vous de vous impliquer selon vos intérêts ! Si l'expérience vous intéresse, écrivez-nous à l'adresse suivante :

FéminÉtudes
a/s Institut de recherches et
d'études féministes
C.P. 8888, Succ. Centre-Ville
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Tél. : 987-6587

courriels :
feminetudes@hotmail.com
iref@uqam.ca



Vos commentaires, suggestions, idées d'activités et projets d'articles sont toujours les bienvenus. Étant une revue étudiante multidisciplinaire, une de nos préoccupations est d'ouvrir les débats et de faire émerger des réflexions. Pour cette raison, tous les courants d'idées féministes, tous les genres littéraires et tous les styles seront considérés. À vos plumes!

Remerciements

Nous souhaitons remercier Marie-Edmée de Broin, agente de recherche et de planification à l'IREF et Marie-Lise Brunel, coordonnatrice des études à l'IREF et professeure au département des sciences de l'éducation, pour leur collaboration au sein du comité éditorial et pour leur soutien moral, ainsi que Céline O'Dowd, secrétaire de direction à l'IREF pour son aide logistique essentielle. Nous voulons remercier l'IREF qui nous a offert des structures d'accueil pour nos projets et qui, par l'entremise de ses membres, nous a soutenues dans nos démarches. Nous tenons également à remercier Elsa Beaulieu du Comité jeunes de la FFQ, le CFAD (Continuité-famille auprès des détenues et ex-détenues), le Collectif Hommes contre le patriarcat, Caroline Girard (Conseil du Statut de la Femme), Shayo ainsi qu'Évelyne Tardy, qui ont eu l'amabilité de nous offrir leur temps pour des entrevues. Un remerciement tout spécial à notre Comité de correction et tout spécialement à Marie-Edmée de Broin qui a été plus que présente à cette étape. Enfin, nous remercions tous les auteures et auteurs qui ont participé à la revue et qui à chaque année nous surprennent, nous allument, nous motivent grâce à leurs textes qui démontrent bien l'importance des préoccupations féministes et d'en débattre. Ces auteures et auteurs sont le corps de la revue et sans eux, elle n'existerait pas. Finalement, nous voulons remercier tous ceux et celles qui soutiennent le projet de la revue *FéminÉtudes*, qui en alimentent les réflexions et les débats, qui y participent de près ou de loin et qui achètent la revue. À vous tous et à vous toutes, MERCI !

N.B. Un merci tout spécial pour tous les arbres qui ont fait don de leur vie pour la publication de cette revue. Merci à notre imprimeur qui a fait en sorte que la revue soit imprimée sur du papier composé de 20 % de fibres recyclées (post-consommation) et pour l'utilisation d'encres végétales lors de l'impression.

Remerciements – Soutien financier

La publication de cette revue a été possible grâce au soutien financier du Fonds Anita Caron de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), de l'Alliance de recherche IREF/Relais-femmes (ARIR), du Service à la vie étudiante (SVE), de l'Association étudiante de maîtrise en études littéraires, de l'Association étudiante du module de science politique, de l'Association des étudiant(e)s de maîtrise en science politique, de l'Association des étudiant(e)s de maîtrise en histoire, de la Faculté des lettres, langues et communication, de la Faculté de science politique et de droit et de la Faculté des sciences humaines.

De plus, nous voulons remercier le groupe Renaud-Bray, spécialement les succursales Sainte-Catherine Est et Côte-des-Neiges qui nous ont offert une plus grande visibilité et diffusion en nous offrant un espace de vente. À tous, merci d'encourager des projets étudiants et de favoriser l'émergence de nouveaux lieux de discussion.

Wonder Years des années '80 et '90

Par Zazette

Les jeunes de 20-30 ans
Qui sont-ils ?
Les enfants les plus chanceux de la Terre
Ceux qui ont connu les joies de jouer dehors pendant des heures
(il fallait bien s'occuper avant l'invention du Nintendo) !
Fiers dans nos salopettes monochromes : brune, bourgogne ou grise,
Vouant un culte sans borne à la Guerre des tuques, aux château-forts,
Organisant encore des concours de répliques de Passe-Partout
(la fois où Fardoche fait des raquettes en babiche poignant !)
Fascinés par E.T.-téléphone-maison.
Passant de la sage coupe de cheveux à la Nathalie Simard
Aux cheveux grichés et gonflés de Madonna,
Des mèches de couleurs dans les cheveux, des jeans délavés.
J'ai encore mon unique gant blanc à paillette, Je le revêts pour les grandes occasions,
Un petit moonwalk nostalgique et un cri aigu le bonheur!
Puis, ce fut le Club des 100 watts, superdébileécoeurant
Les souliers Adidas, le baladeur dans les oreilles, Def Leppard
Les petites danses du vendredi soir !
New kids
Les broches, les cheveux gauffrés,
Un slow de Roxette
Premier french kiss,
La tête dans les nuages.
Et les étés de camping, la tente-roulotte, les feux de camp
Vient ensuite la décadence ou la délinquance
Un t-shirt de Metallica, l'école buissonnière
Un petit joint entre amis-es
Une grosse caisse de bière,
Explorer le monde avec un pack sac sur le dos
Dormir à la belle étoile, rire à en perdre haleine
Puis retour à l'école
Premier appartement,
Philosopher refaire le monde autour d'une bouteille de vin
Manifester
Déconstruire les préjugés,
Et les enfants est-ce que c'est désormais le temps ?
Finie la jeunesse ?
Humm ! Qu'est-ce que Tanguy en pense ? Et ses parents ?!

Génération Y, génération sandwich,
Coincée entre les Baby boomers
Et la génération Britney Spears
Désabusée, dépolitisée, individualiste
Crise écologique, sida, pauvreté
Chaque génération à son lot de difficultés
Ce n'est pas une raison pour arrêter de s'amuser !
Tout est encore possible
À nous de foncer !

Chirurgie esthétique et images de soi

Par Marie-Eve Surprenant

Bachelière en sociologie à l'UQAM en 2000, Marie-Eve Surprenant est actuellement en rédaction de mémoire de maîtrise en sociologie et en études féministes. Elle s'intéresse particulièrement au couple, à la famille et aux transformations des rapports sociaux de sexes. Son mémoire questionne les perceptions, les représentations et les pratiques de l'égalité entre les sexes des jeunes au sein du couple et de la famille. Active depuis deux ans au sein de la revue *FéminÉtudes*, elle partage ses temps libres entre la lecture, la peinture et ses chats !

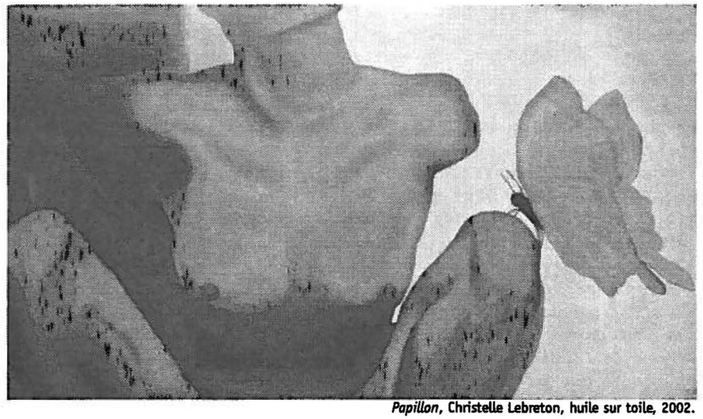
Les représentations du corps, et particulièrement celui du corps des femmes ont bien changé au fil des années. Les mœurs et les mentalités ont évolué, la mode et les critères de beauté aussi, provocant des répercussions directes sur la façon de se vêtir et de percevoir le corps. Ces changements sont rapides. Il suffit de penser aux femmes du début du siècle dernier, qui devaient s'habiller des chevilles à la tête, avec modestie et élégance pour suivre les règles de la bienséance. Aujourd'hui, il n'est pas rare de voir l'image d'une jeune femme (souvent une adolescente) à demi-nue, sur un panneau publicitaire, essayant de nous vendre une paire de jeans ou nous vantant les mérites d'une crème raffermissante. Trente ans après la révolution sexuelle, on utilise le corps des femmes pour vendre tout et n'importe quoi. Pourtant, avec la révolution sexuelle, les femmes avaient gagné le droit à l'autodétermination de leur corps et le droit au plaisir. Elles voulaient également se libérer des critères de beauté qui les aliénaient et qui les confinaient au statut d'objet.

Aujourd'hui, les femmes sont-elles réellement libres ? La liberté devrait être de faire et de vivre ce qu'on a envie. Et pour le faire, il faut avant tout se sentir bien dans son corps, dans sa tête et prendre le temps de se questionner sur qui on est. Les jeunes femmes sont-elles vraiment libres ? Comment perçoivent-elles leur corps ? Quelles sont les images que les médias, les hommes, la mode, nous renvoient du corps des femmes ? Le Réseau Québécois d'Action pour la Santé des Femmes (RQASF) (2001) a voulu comprendre comment les femmes étaient soumises à la pression de l'image du corps parfait (voir mince et jeune). Les chercheuses ont analysé le contenu de six magazines féminins pour connaître la proportion du contenu qui touche directement à l'image corporelle car selon elles, « en quelques décennies, dans les sociétés occidentales, les médias de masse sont devenus le principal agent de représentations (p. 16) ». Le constat : les femmes sont littéralement assaillies par les images, publicités et articles sur le corps et la beauté.

Peut-on être vraiment libre et bien dans son corps lorsqu'on est incessamment poursuivie par des publicités de toutes sortes qui nous rappellent que nous vieillissons (et que la vieillesse ce n'est pas beau !) et que nous devons faire attention à notre corps à tout instant ? Les femmes en arrivent à ne plus apprécier leur corps, à l'analyser sous toutes ses coutures, se comparant aux images des magazines, cherchant sans cesse à se rapprocher de l'idéal du corps parfait et en oubliant leur propre beauté. Ce qui n'est pas sans danger pour l'estime de soi.

« Plus les femmes lisent ou regardent ces magazines, plus elles sont anxieuses par rapport à leur corps, peu importe leur beauté », confirme Nicole Deshaies [sexologue clinicienne], en faisant référence à des études sur le rapport des femmes aux magazines. « Cette anxiété, elles la soulagent temporairement en achetant des crèmes ou du mascara… » (St-Jacques, 2003 : A23).

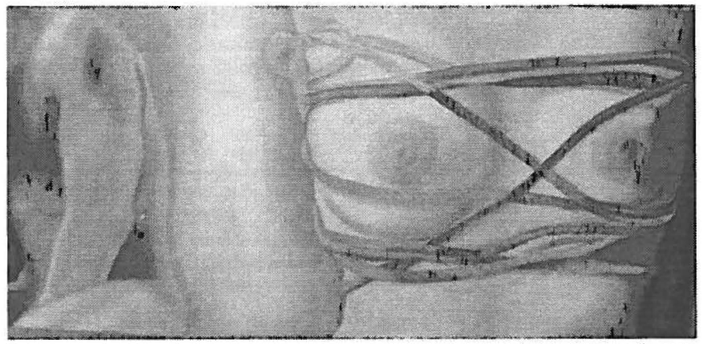
Il se produit donc une distorsion entre le regard que certaines femmes portent sur elles-mêmes, les images de modes et les publicités qu'on leur propose et la réalité de leur propre corps. Dès lors, c'est une fuite en avant vers la fontaine de jouvence, les recettes miracles pour avoir une peau et une taille de rêve. Et ce n'est pas le choix qui manque : crème de jour, de nuit, hydratante, exfoliante, anti-rides, auto-bronzante; la liste est sans fin. Passant déjà des heures à se maquiller, s'épiler, se manucurer, se coiffer, les femmes ont maintenant accès (quelle chance!) à des moyens encore plus efficaces pour transformer leur corps : la chirurgie esthétique et une panoplie de techniques de transformation du corps (injections de Botox ou de collagène, lifting, liposuccion, etc.).



Papillon, Christelle Lebreton, huile sur toile, 2002.

De plus, avec l'essor qu'a pris le marché des cosmétiques et de l'esthétique, on nous dit sans cesse comme il est doré-navant simple, rapide et si peu coûteux de prendre soin de soi. Alors, ne pas chercher à améliorer son corps quand les techniques sont si simples tient presque de la négligence.

« Les moyens pour transformer notre image corporelle étant de plus en plus accessibles et de plus en plus variés, il apparaît de plus en plus normal de les utiliser. La normalisation des produits et des procédés d'intervention contribue à maintenir la pression sociale d'un modèle de beauté pour les femmes. (RQASF, 2001 : 21) ».



Chirurgie, Christelle Lebreton, huile sur toile, 2003.

Les chirurgies reliées à la transformation du corps, à leurs débuts, servaient à pallier de graves handicaps physiques et des déformations en plus de redonner la dignité et une vie « normale » à des victimes d'accidents ou à de grands brûlés. On parlait alors de chirurgies plastiques. Mais, avec le développement des nouvelles technologies en matière d'esthétique et la commercialisation de celles-ci, les possibilités dans ce domaine semblent de plus en plus infinies. Auparavant, la chirurgie esthétique était réservée aux gens riches et célèbres. Les transformations qu'ils apportaient à leur corps étaient vues comme des excentricités presque irréelles. Maintenant, se faire refaire les seins, grossir les lèvres, remonter le visage etc., ne sont plus des techniques réservées à l'élite. Il suffit d'aller consulter son médecin pour avoir la référence d'un bon chirurgien plastique, même des généralistes peuvent exécuter des interventions mineures. L'accès aux techniques de transformation du corps se démocratise : parler de lifting, de liposuccion, de remodelage corporel ou de Botox est maintenant un sujet très branché dans les salons. Cette démocratisation entraîne donc un accès plus grand à ces techniques non seulement pour les femmes de toutes les classes sociales (et pour de plus en plus d'hommes), mais aussi pour les femmes de tous les âges.

Des femmes de plus en plus jeunes s'intéressent aux possibilités de transformation de leur corps. Certaines d'entre elles voient tellement d'annonces et de publicités liées à l'image du corps qu'elles en viennent à concevoir qu'un corps ne peut être beau que s'il correspond aux critères de la mode. Les images du corps sont de moins en moins diversifiées (ce que déplore le RQASF) et le recours aux chirurgies esthétiques et autres transformations du corps est complètement banalisé. À preuve de l'ampleur de ce phénomène, « une Américaine sur quarante a des implants mammaires en silicone ». (Greer, 2002 : 35) Les Québécoises semblent suivre cet engouement pour l'esthétique puisque l'« on pratique annuellement au Québec pas moins de 20 000 chirurgies esthétiques, sans compter les nombreuses interventions en esthétique médicale (injections au collagène, botox, dermabrasion, lifting au laser, etc.). » (Richard, 2001 : 62).

Liberté de choix ou plutôt esclavage ? Ces techniques peuvent certes contribuer à améliorer l'estime et la confiance en soi par une valorisation de l'apparence physique, mais tout cela demande en échange beaucoup de temps, d'argent et certainement… de souffrances et de risques. Car, tous les changements apportés au corps ne sont pas permanents. Il faut remplacer les implants, faire régulièrement ses injections de Botox, enlever les nouvelles graisses (liposuccion) et estomper les nouvelles rides. De plus, même si l'accès aux techniques esthétiques est beaucoup plus facile, ce n'est tout de même pas à la portée de tous les portefeuilles. Un exemple ? Prenons les injections de Botox (qui, soit dit en passant, ne font pas disparaître les rides, mais détendent les muscles faciaux tout en réduisant l'expression faciale) : « le coût de l'opération ? De 200 $ à 500 $ par point d'injection, investissement qu'on devra renouveler, car l'effet s'estompe graduellement après trois ou quatre mois » (Madoux, 2003 : 102). Ce n'est donc pas un investissement à long terme. Le processus de vieillissement se poursuit malgré tout et il faut déployer bien des efforts pour que rien n'y paraisse.

De plus, même si ces techniques se perfectionnent sans cesse, qu'en est-il de l'innocuité de ces procédés ? Les femmes servent-elles de cobayes aux compagnies pharmaceutiques qui développent de nouvelles prothèses et implants ? On n'a qu'à se rappeler les nombreuses poursuites qui ont eu lieu il y a quelques années à cause de centaines de milliers de prothèses mammaires défectueuses qui ont gravement affecté la santé de femmes à travers le monde. Les compagnies pharmaceutiques et de nombreux chirurgiens esthétiques nous affirment que c'est maintenant chose du passé. Les techniques et produits sont beaucoup plus sûrs. Mais comment peut-on évaluer les risques sur la santé des femmes alors que ces produits sont tout de même récents ? Et connaissons-nous tous les impacts possibles ? Germaine Greer, dans la *Femme entière* nous révèle des faits inquiétants au sujet des femmes qui ont des implants :

« Les risques d'une ingestion de silicone par le nourrisson au cours de l'allaitement par une mère ayant des implants ne sont pas connus. Nous savons qu'après une douzaine d'an-

née, 63 % des implants ne seront plus intacts mais on pense que les effets – inflammation granulomateuse, contraction capsulaire et infection – sont localisés et n'affectent pas le système dans son ensemble. Toutefois, nombre d'autorités sanitaires aux États-Unis et ailleurs semblent facilement d'accord pour ne pas prélever de sang ni d'organes sur des femmes ayant des implants au silicone. » (p. 37).

Si l'on n'ose prélever le sang des femmes qui ont des implants et encore moins transplanter les organes de ces femmes, c'est que les risques sur la santé sont sûrement loin d'être faibles.

Un fait encore plus dérangeant est l'engouement des jeunes pour ces images de rêve que leur renvoient les magazines de mode. Plusieurs jeunes femmes et même jeunes filles rêvent d'avoir une poitrine généreuse, certaines pensent même que des gros seins sont un attribut incontournable pour une féminité épanouie. Des jeunes femmes à peine sorties de la puberté se font refaire les seins. Savent-elles qu'elles hypothèquent leur corps pour la vie ? Mais pourquoi et surtout pour qui ? Ont-elles réellement envie d'avoir une poitrine volumineuse ou pensent-elles que c'est ce qu'elles doivent faire pour plaire aux hommes ? De plus, la mode change constamment et les critères de beauté sont des plus tyranniques. Devront-elles modifier leur corps à chaque fois que les tendances de la mode changeront ? À cet égard, il peut être intéressant de rapporter les propos de Varda[1] sur les implants mammaires dans sa chronique « testé pour vous » à l'émission *Je regarde moi non plus*. Dans une de ses chroniques, elle nous parle du problème qu'ont les femmes ayant des implants : leurs mamelons sont toujours sortis et volumineux, donc apparents. Dans les années 90, selon elle, avoir le mamelon visible était très *in*, mais pour les années 2000, c'est complètement dépassé. La solution : mettre des bandes adhésives sur les mamelons pour camoufler leur protubérance et ensuite enfiler un soutien-gorge bien rembourré. Mais comme la plupart des femmes qui ont des implants n'ont presque plus ou pas du tout de sensations[2] au niveau des mamelons, Varda nous suggère ironiquement sa technique personnelle : se limer les mamelons et le tour est joué! Wow! Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour plaire ? Mais pour plaire à qui ? Les jeunes femmes qui se font poser des implants savent-elles qu'elles se privent d'une source de plaisir ? Pour beaucoup de femmes, les seins et les mamelons sont des zones très érogènes dont la stimulation, pour certaines, peut même mener à l'orgasme (Greer, 2002 : 53). Se faire poser des implants mammaires à un âge où l'on commence à découvrir son corps et sa sexualité est tout à fait questionnable. Ces jeunes femmes sacrifient une partie importante de leur potentiel au plaisir dans le simple but de se conformer à une image de la « femme parfaite », image beaucoup plus axée sur les désirs et les fantasmes des hommes que sur ceux des femmes.

Et jusqu'où cela ira-t-il ? Où cette quête de beauté et de jeunesse nous mènera-t-elle ? Les femmes auront-elles toutes la même poitrine, le même nez, les mêmes lèvres ? Les fantasmes qui se cachent derrière cette volonté de rester jeune semblent des plus morbides. Les médias nous renvoient à outrance des images de corps fermes et vigoureux, débarrassés de tous leurs poils, des corps qui ont des allures de nymphettes. Et les techniques se raffinent de plus en plus. Greer (2002) rapporte une pratique pour le moins surprenante, un certain docteur d'Hollywood « siphonne la graisse des cuisses des femmes, l'injecte dans la vulve (pour la rendre plus charnue) et la « comprime » sur les parois du vagin (pour le rétrécir). (p. 35) ». L'envie d'un vagin étroit est-elle celle des femmes ?

Les femmes sont-elles libres de leur sexualité et de leur corps ou doublement esclaves ? À qui profitent toutes ces nouveautés dans le domaine de l'esthétique ? Aux multinationales qui s'assurent une clientèle fidèle et toujours croissante (les transformations faites au corps doivent être constamment entretenues et jusqu'ici, tous les gens vieillissent) ? Aux hommes qui voient leurs fantasmes réalisés ? Les femmes ont lutté pour devenir sujet de leur existence et non plus objet de désir et de convoitise. Bref, la chirurgie esthétique : une avancée ou un péril à l'autodétermination de son corps et de son plaisir ? De quoi faire réfléchir…

Bibliographie

- Greer, G. 2002. *La femme entière*, Plon, 343 p.
- Madoux, C. 2003. « Toute la vérité sur le Botox », *Châtelaine*, vol. 44, no 2, février, p. 101-104.
- Réseau québécois d'action pour la santé des femmes. 2001. *Changements sociaux en faveur de la diversité des images corporelles*, Montréal, Rapport d'une démarche collective explorant les enjeux, pour la santé des femmes, de l'obsession de la minceur/l'oppression de la grosseur et de l'essor du marché des transformations corporelles, 62 p.
- Richard, B. 2001. « Chirurgie esthétique : changer ses fesses sans perdre sa tête », *Femmes Plus*, vol. 14, no 8, septembre, p. 62-65.
- St-Jacques, S. 2003. « Les femmes achètent-elles le sexe ? », *La Presse*, samedi 15 février, cahier Actuel, p. A21-A23.

Notes

1 Propos tenus par Varda Étienne à l'émission *Je regarde moi non plus*, TVA, 24 janvier 2003.

2 Plusieurs femmes n'ont plus de sensations au niveau des mamelons car lors de la pose d'implants par chirurgie, les mamelons sont enlevés des seins puis, recousus au centre du sein, afin d'avoir des seins identiques et symétriques (Greer, 2002).

De quel SEXE est la réussite ?

Extrait des résultats d'un projet de recherche[1].

Par Bernard Rivière

Bernard Rivière est professeur de counseling dans les programmes du baccalauréat de développement de carrière et de la maîtrise en éducation (carriérologie) à l'Université du Québec à Montréal. Il est directeur du programme de premier cycle en développement de carrière. Au plan de la recherche, il s'intéresse particulièrement aux représentations sociales de la réussite, aux problématiques du décrochage et de l'insertion socioprofessionnelle chez les jeunes.

Cet article présente une partie des résultats d'une recherche portant sur les représentations sociales de la réussite chez les cégépiens. Trois questions sont abordées : 1) Quelles représentations ont les filles et les garçons de l'influence du sexe d'appartenance sur la réussite ? 2) Quels traits les filles et les garçons utilisent-ils pour décrire leur sexe d'appartenance ? 3) Utilisent-ils les mêmes traits lorsqu'ils se décrivent comme étudiants ?

Les entretiens en profondeur ont été conduits par des étudiants du Collège de Rosemont en Techniques de recherche, enquête et sondage auprès de 20 cégépiens (10 filles et 10 garçons). Il s'agit ici d'un échantillon d'étudiants et d'étudiantes volontaires et on ne saurait ici faire d'inférence statistique sur la population générale. Une analyse phénoménologique des entretiens a été réalisée selon les étapes proposées par Bachelor et Joshi (1986) et Giorgi (1985). La structure relative de chaque entrevue s'axait autour des réussites scolaire, professionnelle, personnelle et le sexe d'appartenance. Nous ne traitons dans cet article que du contenu lié au sexe d'appartenance.

Après plusieurs lectures, les chercheurs se sont rendu compte que les entrevues n'avaient pas de structures identiques. Certains étudiants ou étudiantes abordaient le thème de la réussite et du sexe d'appartenance par des liens conceptuels simples sans trop d'introspection, d'autres le faisaient en utilisant des liens conceptuels complexes et avaient une réflexion plus diversifiée. Certains considéraient l'appartenance sexuelle comme un facteur déterminant de la réussite alors que d'autres ne le faisaient pas. À partir de ces constats, les chercheurs ont établi une hiérarchie des représentations sociales dans les entretiens sur la base des critères émergents suivants : comportements actifs/passifs, liens complexes/élémentaires, relativisme/déterminisme, objectifs clairs/imprécis, etc. L'analyse des réponses des cégépiennes et des cégépiens a permis de déceler des représentations qui se hiérarchisent sur cinq niveaux : de déterminées à relatives et de simples à complexes.

Dans une démarche consensuelle, en fonction des critères mentionnés précédemment, les chercheurs ont positionné les vingt entretiens sur les cinq différents niveaux : 1) déterminisme social, 2) confrontation, 3) complémentarité des sexes, 4) équité, 5) humanisme.
Voici les résultats[2]:

Sexe d'appartenance et réussite.

Niveau 1: déterminisme social
Les univers masculin et féminin sont considérés comme indépendants et clos. L'étanchéité de ces univers semble aller de soi et se révèle souhaitable. Les intérêts doivent se conformer à ceux de son groupe d'appartenance. Ainsi, les étudiants et les étudiantes qui souscrivent à ce genre de représentations prétendent que l'appartenance sexuelle prédestine les unes et les uns à des occupations précises. Par exemple, les femmes appartiennent au monde des études, des arts, des lettres et des sciences humaines, à la vie maritale et aux activités sociales. Les hommes sont considérés comme des êtres de sciences, de techniques et de sports et ils sont destinés au monde du travail. De plus, les interactions entre les deux sexes sont perçues comme imposées de l'extérieur. Elles ne procèdent pas nécessairement d'une compatibilité, mais plutôt de gratifications et des bénéfices envisagés. (2 filles, 5 gars)

Niveau 2: confrontation
Alors qu'au niveau 1, les univers féminin et masculin semblent s'ignorer, à ce stade-ci ils tendent plutôt à s'affronter. Leur coexistence se fait seulement en confirmant la suprématie d'un sexe sur l'autre. Chacun considère son sexe comme supérieur à celui auquel il n'appartient pas. Les garçons de ce groupe croient, par exemple, que les filles n'ont pas autant de courage qu'eux et qu'elles sont plus craintives vis-à-vis du marché du travail. Ils attribuent la réussite féminine à la séduction qu'elles utilisent avec les enseignants et à la complicité qu'elles développent avec les enseignantes. Parallèlement, les filles disent que les garçons manquent de raffinement et d'intelligence et éprouvent un besoin de contrôler pour compenser leurs carences cognitives. (1 fille, 1 gars)

Niveau 3 : complémentarité des sexes
Les différences entre les hommes et les femmes créent entre eux un attrait naturel et réciproque. Cet attrait ajoute un élément d'émulation dans les rapports sociaux, aux études et dans la vie de tous les jours. Femmes et hommes choisissent ce qui leur convient. Même si les choix professionnels coïncident avec des emplois traditionnels, les sujets croient que leurs choix ne sont pas assujettis à des stéréotypes sexuels dans leur existence, mais résultent d'un désir individuel. (2 gars, 1 fille)

Niveau 4 : équité
La discrimination et l'injustice n'ont plus

Notes

1 RIVIÈRE, B. 2002. *Les jeunes et les représentations sociales de la réussite*. Montréal : Logiques. Cette recherche a été subventionnée dans le cadre du Programme d'aide à la recherche sur l'enseignement et l'apprentissage (PARÉA), ministère de l'Éducation, Québec.

2 Pour les lecteurs qui désirent avoir plus de détails sur la méthodologie employée, nous les convions à lire : RIVIÈRE, B, JACQUES, J. 2001.*Les jeunes et leurs représentations sociales de la réussite*. Dans LEBRUN, M. (dir) *Les représentations sociales. Des méthodes de recherche aux problèmes de société*, Montréal, Logiques, p.339-359.

leur place. Les conditions égales de travail doivent s'appliquer pour les hommes et les femmes. La représentation égalitaire des deux sexes est à privilégier, tant à l'école qu'au travail. Les rôles et les fonctions préconçues doivent être abolis si l'on veut tendre vers une réussite égalitaire pour les deux sexes. (2 filles, 1 gars)

Niveau 5 : humanisme
Les différences individuelles sont plus importantes que les différences sexuelles pour l'attribution d'une valeur à l'être humain. La réussite en matière d'emploi ne relève pas du sexe d'appartenance, mais plutôt des compétences et de la personnalité de l'individu. La réussite appartient à tous, et ce, sans égard au sexe puisque les différences ne sont pas synonyme d'inégalité. La justice, le respect et la réciprocité sont à privilégier. (4 filles, 1 gars)

Niveau de représentation et développement cognitif

Les niveaux de représentation à l'égard du sexe d'appartenance sont-ils tributaires d'un développement cognitif des sujets ? Il est difficile de répondre à cette question. Par contre, vu sous l'angle de la psychologie cognitive, le mode de pensée évolue, passant d'une grande rigidité à une souplesse relative et à un pluralisme. Les résultats obtenus permettent aussi d'établir que les niveaux 1 et 2 relèvent d'une réflexion simpliste, de peu de capacité d'analyse et de peu d'introspection. Le niveau 3 considère une certaine complémentarité et procède d'une réflexion moins primaire. Les niveaux 4 et 5 s'appuient sur un certain relativisme : références internes, capacité de synthèse et d'analyse, engagement, responsabilité de ses choix, fusion de l'identité personnelle et du sexe d'appartenance. De plus, en comparant les résultats scolaires en fonction des niveaux attribués, force est de constater que les cégépiens des niveaux 4 et 5 ont des notes scolaires supérieures, comparativement à ceux des autres niveaux. De nouvelles recherches à l'intersection de la psychologie cognitive et de la psychologie sociale s'avèrent nécessaires.

Estime de soi et appartenance de sexe

Dans une autre partie de la recherche, les cégépiennes et les cégépiens devaient répondre à la question suivante :
Si tu es de sexe féminin, tu réponds à la partie suivante : « Nous, les filles sommes ...», « Eux, les garçons sont ...», « Nous, les étudiantes sommes ...», « Eux, les étudiants sont ...». Si tu es de sexe masculin, tu réponds à cette partie suivante : « Nous, les garçons sommes ...», « Elles, les filles sont ...», « Nous, les étudiants sommes ...», « Elles, les étudiantes sont...». Des étudiantes et des étudiants (n=81) en sciences humaines inscrits au cours de psychologie 350-102-91 ont répondu par écrit à cette question. Le traitement de ces réponses a nécessité une analyse de contenu, par le compte de la récurrence des termes employés. Voici les résultats :

Les données obtenues sur le sexe d'appartenance dans le cadre de notre recherche semblent démontrer que les garçons ont une estime d'eux-mêmes plus négative que celle des filles. Celles-ci semblent en effet globalement mieux s'estimer. Dès lors, on peut se demander dans quelle mesure l'estime de soi a une influence sur la performance scolaire ? De plus, nos résultats indiquent une absence de relation « fonctionnelle » entre l'univers dit masculin et le monde scolaire. Cette perception semble faire l'unanimité chez les filles aussi bien que chez les garçons. Tous seraient unanimes à affirmer l'incompatibilité du masculin avec le monde scolaire.

Fille et étudiante, un même « continuum »

Selon les résultats, être une fille et une étudiante sont des identités indissociables. Les caractéristiques utilisées par les filles pour se décrire sont souvent les mêmes qu'elles s'attribuent en tant qu'étudiantes, par exemple : attentives, autonomes, appliquées, curieuses, courageuses, dévouées, fonceuses, intelligentes, ordonnées, responsables, sérieuses, tolérantes. Dans l'ensemble, les traits qu'elles utilisent pour se décrire en tant que filles favorisent de bonnes attitudes scolaires. De plus les attributs négatifs qu'elles perçoivent chez elles, que ce soit sous les énoncés « Nous, les filles... » et « Nous, les étudiantes... » ne sont pas réellement des obstacles à la réussite scolaire. Mentionnons toutefois que les filles ont davantage tendance à s'attribuer plus de traits positifs sous l'énoncé « Nous, les étudiantes...» que sous l'énoncé « Nous, les filles... ».

sexe	estime de soi		estime de l'autre	
	En fonction de son genre	En fonction de son comportement étudiant	En fonction de son genre	En fonction de son comportement étudiant
filles	54%	80%	29%	18%
garçons	45%	38%	57%	81%

Les filles, une meilleure estime d'elles-mêmes

Dans l'ensemble, les filles se reconnaissent davantage de traits positifs (54 %) que de traits négatifs (22 %) lorsqu'elles se définissent sous l'énoncé « Nous, les filles... ». Cette tendance s'accentue surtout lorsqu'elles se définissent en tant qu'étudiantes. En effet, sous l'énoncé « Nous, les étudiantes... » elles s'attribuent beaucoup plus de traits positifs (80 %) que de traits négatifs (12 %).

Cette perception positive d'elles-mêmes s'accompagne d'une perception négative des garçons, à plus forte raison lorsqu'ils sont évalués en tant qu'étudiants. Dans l'ensemble, les filles attribuent aux garçons 29 % de caractéristiques positives et 50 % de caractéristiques négatives. Ce phénomène s'accentue encore lorsqu'elles les évaluent sous l'énoncé « Eux, les étudiants... ». Dans cette perspective, les filles ne leur accordent que 18 % de traits positifs et 70 % de traits négatifs.

Du côté des garçons

Les sujets masculins semblent avoir intériorisé une perception plus négative d'eux-mêmes. Sous l'énoncé « Nous, les garçons... », ils s'accordent 45 % de traits positifs et 47 % de traits négatifs. Sous l'énoncé « Nous, les étudiants... » leur auto-évaluation est encore plus négative. En effet, ils s'attribuent seulement 38 % de caractéristiques positives contre 53 % de traits négatifs. Cette autoévaluation correspond globalement à l'évaluation faite par les filles à leur sujet. Ainsi, il y a concordance entre le jugement que les garçons portent sur eux-mêmes et celui que portent sur eux les filles.

Les garçons attribuent plus de qualités aux filles (57 %) qu'ils ne s'en attribuent à eux-mêmes (45 %). Cet écart s'élargit encore lorsqu'ils décrivent les filles comme étudiantes. En effet, ils accolent approximativement deux fois plus d'attributs positifs aux étudiantes (81 %) qu'ils ne s'en attribuent à eux-mêmes comme étudiants (38 %). Sur le plan qualitatif, ajoutons que certaines mentions négatives attribuées par les garçons aux étudiantes se révèlent être des qualités sur le plan scolaire, par exemple : *trop sérieuses, enclines à vouloir trop rapidement devenir adultes.*

Garçons et étudiants, des réalités dissociées

Ainsi, les garçons se concèdent très peu de qualités, qui ne sont d'ailleurs pas essentiellement utiles à la réussite scolaire (*humains, forts, gentils, prudents, galants, audacieux, spontanés, etc.*). De plus, les quelques qualités qu'ils s'attribuent comme étudiants (*perfectionnistes, persévérants, rationnels, sérieux, judicieux*) ne se retrouvent pas sous l'énoncé « Nous, les garçons... ». L'étudiant et le garçon semblent donc appartenir à des univers différents.

Par boutade, on pourrait dire qu'être un bon étudiant et être un garçon sont des réalités différentes. Pour plusieurs garçons, réussir leurs études semble typiquement féminin. Les caractéristiques que les filles s'attribuent sont complémentaires à la fonction d'étudiante. Tout comme les garçons, les filles dévalorisent l'identité masculine. Si nous considérons ces résultats en fonction de la réussite scolaire, il faut souligner que les caractéristiques liées à la réussite et à la motivation scolaire sont beaucoup plus présentes chez les filles. De plus les attributs négatifs du genre féminin ne sont pas nécessairement des obstacles à la réussite scolaire. Par contre, non seulement les traits positifs des garçons ne les aident pas sur le plan scolaire, mais les traits négatifs qu'ils s'attribuent, et qui leur sont attribués par les filles, sont incompatibles avec la réussite scolaire. Pour une majorité de garçons, les comportements commandés par la réussite scolaire sont essentiellement d'essence féminine. Aussi, les caractéristiques liées à la réussite et à la motivation scolaire sont beaucoup plus présentes chez les filles.

Comment expliquer ces résultats ?

Il est difficile de répondre à cette question. Pour avoir présenté ces résultats dans divers colloques, force est de constater qu'ils ne laissent personne indifférent, et chacun y va de sa petite vérité. Les unes accusant les pères de leur absence, et ainsi de ne pas jouer leur rôle auprès des enfants. Les uns accusant les mères d'être fusionnelles avec leurs enfants et ainsi d'avoir exclu les pères du foyer familial. Au-delà de ce débat, il existe deux approches fondamentales pour comprendre et expliquer les différences relatives entre filles et garçons : les visions naturaliste et culturaliste. La vision naturaliste émet l'hypothèse selon laquelle des différences physiologiques (Durden-Smith et Desimone, 1985), (Habich et Faure, 1990), (Kalil, 1990) ou hormonales (Brilland, 1990) sont à l'origine des différences comportementales entre les deux sexes. La vision culturaliste, quant à elle, soutient plutôt que ce sont les conditionnements culturels qui sont à l'origine des différences de comportement selon les sexes. Ainsi, certains chercheurs (Bouchard et St-Amant, 1993; Bouchard, Coulombe et St-Amant, 1994; Gadrey, 1994) précisent que ce sont les représentations sociales stéréotypées, liées à l'appartenance sexuelle, qui sont à l'origine des différences de comportement des filles et des garçons à l'école.

Sur le plan scolaire, on peut penser que les performances des garçons ont toujours été les mêmes au cours des années. Elles apparaissent à présent moins élevées parce qu'elles sont comparées à celles des filles, ce que nous ne faisions pas autrefois. Quoiqu'il en soit, ces comparaisons semblent contribuer à un construit collectif qui semble lier le sexe masculin à des représentations sociales négatives. Ces représentations semblent bien intériorisées chez les étudiants de niveau collégial et pourraient être à l'œuvre dès l'enfance.

Dans ce sens, Potvin, Deslandes et Leclerc (1999 : 70) précisent : « Il existe une différence significative entre l'attitude des éducatrices envers les garçons et celle des filles. Cette attitude est toujours plus positive à l'égard des filles ». On peut se demander si cette attitude, souvent exacerbée par les médias, ne se généralise pas à l'ensemble du milieu de l'éducation. Peut-on dépasser les niveaux 1 et 2 dans ce débat ? Je vous laisse à vos réflexions.

Bibliographie

- Bachelor, A et P. Joshi. 1986. *La méthode phénoménologique de recherche en psychologie*, Québec, Presse de l'Université Laval.
- Bouchard, P., L. Coulombe et J.C. St-Amant. 1994. *Abandon scolaire et socialisation selon le sexe*, Québec, Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire, Université Laval, vol. 1, no 1.
- Bouchard, P. et J.C. St-Amant. 1993. « La réussite scolaire des filles et l'abandon des garçons : un enjeu à portée politique pour les femmes », *Recherches féministes*, vol 6, no 2, p. 21-37.
- Brilland, D. 1990. « Voyage au pays des hormones sexuelles », *Sciences et vie*, no 171, p. 48-55.
- Durden-Smith, J. et D. Desimone. 1985. *Le sexe et le cerveau : la réponse au mystère de la sexualité humaine*, Ottawa, Les Éditions de La Presse Ltée.
- Gadrey, N. 1994. *Orientation scolaire et différences entre filles et garçons*, Colloque de l'Association internationale des sociologues de langue française, Communication, 20 septembre, Montréal.
- Giorgi, A. 1985. « Sketch of a psychological phenomenological method ». Dans A. Giorgi (dir.) *Phenomenology and psychological research* (3 éd.), Pittsburg, PA Duquesne University Press, p. 8-22.
- Habich, M. et S. Faure. 1990. « Cerveau masculin, cerveau féminin : les croyances, les hypothèses et les certitudes », *Sciences et Vie*, no 171, p. 86-101.
- Kalil, R. 1990. « La formation des synapses dans le cerveau », *Pour la science*, no 148, p. 56-63.
- Potvin, P., R. Deslandes et D. Leclerc. 1999. « Perceptions des éducatrices à l'égard de leurs élèves de maternelle qui vont redoubler une année », *Revue Québécoise de Psychologie*, vol. 20, no 1, p. 57-72.

La persistance scolaire chez des adolescentes enceintes de 14 à 17 ans : un épisode intense de réalisation de soi

Par Carmen Lapchuk

Carmen Lapchuk est enseignante en intégration socio-professionnelle à la CSDM et impliquée dans le domaine de la maternité depuis plus de 20 ans. Elle vient de compléter un doctorat en éducation sous la direction de Marie-Lise Brunel de l'Université du Québec à Montréal et Colette Baribeau de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Introduction

Le phénomène de la grossesse à l'adolescence est en hausse et l'augmentation touche particulièrement les adolescentes les plus jeunes. Alors qu'une adolescente enceinte sur deux décroche du milieu scolaire et spécialement les adolescentes les plus jeunes, qu'en est-il pour celles qui persistent ? (Secrétariat à la condition féminine, 1997). J'ai effectué une recherche doctorale visant à comprendre le sens de la persistance scolaire chez des jeunes filles enceintes de 14 à 17 ans.

On constate (Charbonneau, 1999) qu'environ 4000 mères adolescentes donnent naissance à leur enfant chaque année au Québec. Le phénomène de la grossesse à l'adolescence est en hausse (60 % d'augmentation chez les moins de 16 ans depuis 1980 selon Rochon, 1997). En effet, l'âge moyen de ces jeunes mères est maintenant de 15 ou de 16 ans alors qu'il était souvent de 17 ou de 18 ans, il y a dix ans (Conseil du statut de la femme, 2002). Ces jeunes mères sont d'âge scolaire et choisissent de garder et d'élever leur enfant. Être enceinte ou être une adolescente mère ne devrait pas cependant être une cause de décrochage scolaire. Ces jeunes filles ont leur place à l'école. Dans le contexte de la prévention du décrochage scolaire et de la pertinence d'une intervention appropriée, il apparaît très important de saisir l'expérience et le sens qu'a le phénomène de la persistance scolaire chez des adolescentes enceintes. Par conséquent, diplômer les adolescentes enceintes devrait constituer un enjeu éducatif et social majeur, d'autant plus que l'acquisition de connaissances théoriques et pratiques dans l'exercice d'un métier devrait leur permettre de sortir du cercle de la pauvreté, pauvreté qui atteint 85 % pour les femmes chefs de famille de moins de vingt-cinq ans (Conseil du statut de la femme, 2002).

Liens entre décrochage scolaire et grossesse à l'adolescence

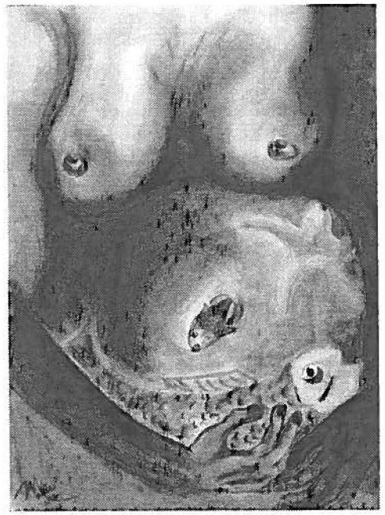
On ne dispose pas présentement de données précises sur le taux de décrochage scolaire attribuable à une grossesse, mais selon des données américaines, 40 % des adolescentes qui décrochent, le font parce qu'elles sont enceintes. À la condition féminine au ministère de l'Éducation, on croit que ces données peuvent aussi s'appliquer au Québec. Le ministère de l'Éducation accentue actuellement ses efforts de sensibilisation pour inciter les mères adolescentes à poursuivre leurs études et à maintenir leur lien avec l'école (ministère de l'Éducation, 1998). Il apparaît essentiel de soutenir les jeunes mères car l'abandon scolaire pour ces adolescentes représente un premier pas vers la pauvreté et l'isolement. En effet, le lien entre le décrochage scolaire et le risque de connaître la pauvreté n'est plus à prouver. En quittant l'école, les adolescentes n'ont pas la formation nécessaire pour entrer sur le marché du travail et elles doivent avoir plus souvent recours à l'aide sociale, traversant des périodes de grande pauvreté, en particulier lorsque la grossesse survient à un âge précoce. Plusieurs études font donc état de la pénible réalité d'un grand nombre de mères adolescentes : grande pauvreté, mono-parentalité, sous-scolarité, précarité de l'emploi, risque élevé de chômage, isolement social, solitude, dépendance, perte de l'estime de soi (MSSS, 1993; Alan Guttmacher Institute, 1981, 1990; Williams, 1991; Furstenberg, Levine et Brooks-Gun, 1990; Bilodeau, Forget et Tétreault, 1993; RSSS de Montréal-Centre, 1998). « Encourager ces jeunes à poursuivre leurs études se révèle très difficile mais cela devient d'autant plus essentiel qu'elles risquent fort de ne jamais plus retourner à l'école. » estime le ministère de l'Éducation (1998 : 9).

La prévention du décrochage scolaire des adolescentes mères préoccupe beaucoup le milieu de l'éducation et apparaît essentielle afin de contrer l'engrenage des problèmes sociaux, familiaux et personnels qui se répercutent sur l'ensemble de la société et qui, en plus, risquent d'établir le cycle de la dépendance chronique chez les jeunes mères et leurs enfants. Dans cet esprit, le ministère de l'Éducation s'est associé à un comité interministériel, formé en 1997, sur la prévention des grossesses précoces et le soutien aux mères adolescentes afin de créer des actions concrètes et urgentes pour aider celles-ci (Secrétariat à la condition féminine, 2000).

Le phénomène de la grossesse à l'adolescence touche non seulement le Québec, mais également les autres pays industrialisés dont surtout les États-Unis avec le taux le plus élevé de 52,1 pour 1 000 suivi de la Grande-Bretagne en Europe, qui obtient le plus haut taux de grossesses à l'adolescence (UNICEF Innocenti Research Centre, 2001). Dans une récente publication de l'UNICEF Innocenti Research Center (2001) portant sur les grossesses à l'adolescence dans les pays riches, on enregistre 1,25 millions d'adolescentes enceintes chaque année dont 760 000 vont donner naissance à leur enfant. En ce qui concerne le défi de la diplômation pour ces jeunes mères, certains programmes, aux États-Unis (Lindsay et Rodine, 1989), s'adressent aux mères adolescentes et les encouragent à retourner à l'école. Dans ces programmes, les jeunes mères sont plus nombreuses à compléter leurs études secondaires que les mères des groupes de contrôle. Certains programmes augmentent même l'accès à l'emploi. On a évalué que le succès scolaire était le produit d'effets cumulatifs tels le temps global d'intervention consacré aux jeunes mères, le support familial ainsi que la durée de l'intervention d'aide postnatale (Seitz, Apfel, et Rosenbaum, 1991). Les caractéristiques de ces interventions se distinguent par un fort encadrement, un support individualisé et une intégration des étudiantes à de petits groupes de pairs stables. Au-delà des programmes d'interventions mis en œuvre pour accompagner les adolescentes enceintes et pour assurer le défi de la diplômation, un constat s'impose : celui d'investir dans la prévention et dans la connaissance des divers facteurs qui influencent les jeunes dans leur quotidien.

Facteurs reliés au phénomène de la grossesse à l'adolescence

En consultant les écrits sur le sujet, on observe que le phénomène de la grossesse à l'adolescence est complexe et « multidimensionnel » (Manseau, 1997). Les facteurs les plus susceptibles d'expliquer la grossesse chez les adolescentes sont à la fois d'ordre biologique, socio-économique, psycho-social et familial. Il ressort que la démarche de contraception est en soi problématique, que les nombreux programmes d'éducation sexuelle ne semblent pas efficaces. Un autre facteur concerne l'âge : l'arrivée plus précoce des premières menstruations, la plus grande précocité des relations sexuelles des adolescentes, et l'âge plus tardif des mariages. La mutation dans l'univers de la famille et du climat familial constitue également une autre des causes. En effet, on observe une augmentation des divorces et des grossesses hors mariage (Statistique Canada, 1999) ainsi qu'une plus grande abdication du rôle parental face à la quête d'indépendance et d'autonomie des jeunes filles et des jeunes garçons ; ont été notées aussi de fréquentes interactions difficiles entre mères et filles ainsi que des cas extrêmes de mauvais traitements et d'abus. D'autres facteurs sociaux sont également présents : les changements de valeurs liés à l'urbanisation, un climat de permissivité plus grand dans un contexte de transformation socio-sexuelle des sociétés industrialisées, l'exposition massive à d'autres cultures par la migration, les tabous actuels face à l'adoption, l'allongement de la jeunesse et, enfin, la présence de nouvelles règles du jeu dans l'univers du travail et la précarité comme état. Vivre en milieu défavorisé et en milieu peu scolarisé peut également être un facteur qui prédispose à la maternité précoce. Ce bref aperçu des facteurs mis en cause dans le phénomène de la grossesse à l'adolescence permet de saisir combien ce phénomène est complexe et multidimensionnel.



Poissons, Marie-Eve Surprenant, fusain et pastel, 2003.

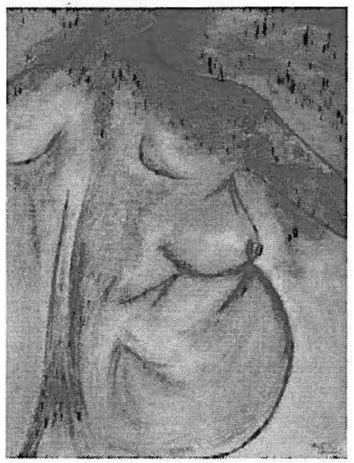
Facteurs liés à la persistance scolaire

Différents facteurs sont reliés à l'absence de persistance scolaire chez les adolescentes enceintes : ceux-ci sont en lien avec une faible réussite scolaire, avec une éducation à la sexualité et à la contraception peu efficace, avec des traumatismes sexuels. Par ailleurs, existent des facteurs « dits positifs » où la grossesse est perçue comme une saine stratégie d'adaptation. De cela, nous en parlerons plus loin.

En ce qui concerne l'abandon scolaire, une étude de Rauch-Elnekave (1994) suggère d'approfondir le lien possible de la grossesse précoce et de l'échec scolaire. Cette recherche concorde avec celle de Dryfoos (1990) qui met en relief le faible taux de réussite scolaire comme un facteur prédictif important de relations sexuelles précoces et de grossesses à l'adolescence.

Quant à l'éducation à la sexualité et à la contraception, il semble que, malgré une hausse constante du pourcentage de jeunes actifs sexuellement et une diminution de l'âge moyen à la première relation sexuelle, l'indécision et l'absence de préoccupation face à la planification de la contraception soient encore présentes. L'étude de Bilodeau, Forget et Tétreault (1993) constate l'aspect paradoxal suivant : l'absence de préoccupation face à la contraception est davantage présente chez les sujets actifs sexuellement. Pour sa part, Manseau (1997), dans son étude auprès des adolescentes enceintes dans un Centre-Jeunesse, observe deux obstacles principaux liés à la prévention des grossesses et des maladies transmises sexuellement : un profond sentiment d'infertilité et la tendance à faire confiance aux partenaires plus stables. De plus, la confiance au partenaire stable atténue ou fait disparaître le comportement d'auto-protection. Selon la chercheuse, il faut aussi tenir compte de l'importance du facteur drogue en matière d'éducation sexuelle, celui-ci étant responsable du relâchement en matière de contraception. Il faut donc stimuler les futures mères et les encourager dans leur volonté de cesser leur consommation D'autres auteurs, dont Dryfoos (1990), mettent en évidence la présence cumulative de problèmes de drogue, de grossesses et d'activités sexuelles précoces chez les jeunes qui ont été abusés sexuellement.

Une autre perspective a été dégagée sur ces adolescentes en difficulté de vivre, celle qui pose la grossesse comme « une stratégie d'adaptation ». En effet, Manseau (1997) mentionne l'effet bénéfique qu'a eu la grossesse sur certaines adolescentes car cela leur a permis de se libérer de leur toxicomanie. On peut aussi, dans le même sens, évoquer une culture de résistance selon Nathanson (1992), voire une quête de reconnaissance sociale selon Le Van (1998). Dans une réflexion sur la maternité précoce, Cournoyer (1995) tente de proposer des pistes pour mettre au jour « une logique stratégique » dans ce phénomène. Elle s'éloigne de la notion de « problème social ». Elle constate que la parentalité précoce s'éloigne du modèle de l'allongement de la jeunesse où, de nos jours, un grand nombre de jeunes prolongent leurs études et la cohabitation avec leur famille d'origine. Elle suppose que les rôles conjugaux-familiaux auraient plus de sens pour elles que les rôles socio-professionnels. L'auteure propose de prévenir bien sûr, mais surtout de tenter de comprendre ces adolescentes. C'est aussi le chemin qui a été poursuivi dans cette recherche.



Sans titre, Marie-Eve Surprenant, sanguine et pastel, 2003.

D'où le recours à l'approche phénoménologique. Il ne s'agit pas d'interpréter, ni d'expliquer, ni de comparer mais de décrire les expériences et les significations essentielles qu'elles ont pour les jeunes filles, de comprendre l'essence de l'expérience de leur persistance scolaire pendant leur grossesse telle qu'elles l'ont perçue, vécue. Rappelons brièvement qu'en phénoménologie, ce qui apparaît, ce qui se manifeste à la conscience, forme la base ou l'essence d'un phénomène. Le mot phénomène, de son étymologie grecque *phainomenon*, signifie également « laisser quelque chose apparaître à la clarté », « apparaître telle qu'elle est »,« se révéler » (Bachelor et Joshi, 1986).

Les résultats de la recherche

Deux thèmes majeurs émergent de l'étude : l'expérience de la grossesse et l'expérience des études en cours de grossesse ou plutôt l'émergence d'une grossesse en cours d'étude. Il ressort que toutes les jeunes filles (au nombre de six) avant leur grossesse, ont éprouvé des difficultés sur le plan scolaire, ont obtenu de piètres résultats car elles n'aimaient pas l'école et étaient à risque d'abandon scolaire. D'ailleurs, l'une d'elles avait déjà quitté l'école pour prendre une pause et faire l'expérience du marché du travail.

Le thème de l'expérience de la grossesse met au jour les éléments concernant la réaction initiale à l'annonce de la grossesse, la prise de décision du choix de garder l'enfant ou non, le vécu de la grossesse sur le plan socio-affectif, économique, la stigmatisation sociale éprouvée en cours de grossesse tant à l'école qu'à l'extérieur, le vécu de la grossesse sur le plan physique, la visibilité de la grossesse et les relations sexuelles précoces ainsi que les liens créés avec l'enfant *in utero*. Ces jeunes filles vivent un état de choc, d'étonnement, de désespoir, d'ambivalence puis de solitude dans leur prise de décision. À ces sentiments, s'ajoute le poids des réactions familiales et celles du père de l'enfant. Quant aux aspects physiques de la grossesse, les adolescentes ont passé leur grossesse en bonne santé tout en cumulant fatigue, épuisement, et divers malaises liés au fait d'être enceintes. Financièrement, trois d'entre elles recourent à l'aide sociale, les trois autres sont aidées par leurs parents. Mentionnons que les pères des adolescentes enceintes ainsi que les futurs pères des enfants à naître sont peu présents durant la grossesse.

Pour le deuxième thème, l'émergence d'une grossesse en cours d'études, il ressort qu'après avoir fait le choix de garder le bébé, la motivation aux études prend un nouvel envol. Cinq d'entre elles font l'expérience d'un changement de milieu scolaire, et la sixième a poursuivi ses études à domicile en fin de grossesse, recevant une attention individualisée et de l'aide de professeurs dans ses apprentissages. Il semble que ces changements scolaires aient été un soulagement pour ces jeunes adolescentes et un moment privilégié pour obtenir des succès scolaires jusque-là inaccessibles. Elles expriment leur grande joie d'obtenir des « scores élevés », de cumuler de bonnes notes alors que leur expérience antérieure faisait état de faibles résultats académiques. D'autres éléments recueillis témoignent des personnes qui alimentent leur persistance scolaire, de la poursuite des études conjuguée aux fatigues et malaises de la grossesse, des obstacles rencontrés tout au long du tandem études-grossesse ainsi que des aspects agréables de l'expérience vécue, et finalement de la perception de leur avenir. Malgré les multiples difficultés rencontrées, il y a place dans leur discours pour souligner la joie qu'elles éprouvent à communiquer avec leur bébé, à rêver à l'éducation qu'elles lui donneront, au plaisir d'être enceintes. Elles se disent capables d'être de bonnes mères. Quand les adolescentes parlent d'avenir, elles décrivent leur réussite scolaire actuelle comme garante de leur avenir. Elles s'acharnent pour obtenir leur diplôme de secondaire V avec l'enfant. L'avenir, selon celles-ci, c'est de savoir qu'elles sont capables de s'approcher de leur but, qu'elles persévèrent, qu'elles ne sont « pas lâcheuses », que la grossesse passe plus vite à l'école et qu'elles ont traversé les défis de la grossesse et des études avec succès.

Conclusion

En mettant l'accent sur l'expérience vécue par les jeunes filles et sur le sens que celles-ci donnent à leur grossesse, l'approche phénoménologique a permis de mieux comprendre le phénomène de la persistance scolaire chez des adolescentes enceintes et a mis en valeur la signification que celles-ci lui donnent. Après avoir recueilli près de 200 heures d'entrevues, le vécu de jeunes adolescentes de 14 à 17 ans et le phénomène de la grossesse à l'adolescence dans le cadre de la persistance scolaire apparaissent comme *une situation de vie extrême*, à la limite des capacités humaines de ces jeunes filles, une expérience déterminante, un point de non-retour. Le sens général de la description du phénomène peut s'énoncer ainsi : *la persistance scolaire chez les adolescentes enceintes, un chemin de dépassement, une façon de s'inscrire dans le monde avec héroïsme, un épisode intense de réalisation de soi.*

De plus, dans la perspective du phénomène considéré, douze thématiques ont émergé de leur discours :

1) les jeunes filles ont fait l'expérience de vivre un échec de la contraception et un réveil à la réalité douloureux;
2) elles ont fait l'expérience de s'accrocher à un but : terminer le secondaire V;
3) elles ont fait l'expérience de se sortir de la « noirceur », de voir la lumière au bout du tunnel en poursuivant leurs études, en se rendant jusqu'au bout;
4) elles ont fait l'expérience d'un nouvel enthousiasme pour apprendre;
5) elles ont relevé le défi quotidien de poursuivre leurs études malgré les malaises de la grossesse;
6) elles ont fait l'expérience d'être accompagnées par des professeurs encourageants; elles ont fait l'expérience de l'entraide maternelle;
7) elles ont fait l'expérience de l'abandon ou de la présence timide du père de l'enfant;
8) elles ont été parfois blessées, accablées par la réprobation sociale des jeunes et des adultes;
9) elles ont fait l'expérience de se trouver fières d'elles;
10) elles ont fait l'expérience d'être confrontées à des responsabilités financières;
11) elles ont fait l'expérience d'être responsables d'un être humain;
12) elles ont fait l'expérience d'une sorte de renaissance.

En faisant ressortir la signification que les jeunes filles donnent à leur expérience, une structure fondamentale apparaît et le phénomène étudié pourrait s'énoncer ainsi : **faire l'expérience d'un épisode de réalisation de soi, qui permet de faire apparaître un sentiment émergeant de réussite dans son Moi personnel, dans son Moi filial, dans son Moi social, dans son Moi scolaire et son Moi vocationnel.**

On entend par épisode de réalisation de soi (Maslow, 1972), cette période intense de la grossesse et de la persistance scolaire où les adolescentes vivent à la fois une des plus grandes transformations de leur vie : passer de jeune fille à jeune femme, à jeune mère en accomplissant un double projet, celui de la grossesse et des études. « Je pense à mon année du début à la fin, ç'a tout chambardé, et ça s'est tout rebâti », dit l'une des jeunes filles. L'émergence de la réussite dans leur vie mobilise leur être entier et suscite la fierté dans leur entourage, un regard neuf de leur environnement qui ne les perçoit plus comme des personnes victimes, coupables ou passives mais comme des personnes déterminées, courageuses, manifestant de la dignité et de l'indépendance.

Bibliographie

- Alan Guttmacher Institute. 1981. *Teenage pregnancy: The problem that hasn't gone away*, New York, The Alan Guttmacher Institute.
- Alan Guttmacher Institute. 1990. *Readings on teenage pregnancy*, New York, The Alan Guttmacher Institute.
- Bachelor, A. et P. Joshi. 1986. *La méthode phénoménologique de recherche en psychologie*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 49.
- Bilodeau, A., G. Forget et J. Tétreault. 1993. *La prévention des grossesses à l'adolescence. Évaluation des résultats du projet « S'exprimer pour une sexualité responsable »*, Montréal, Département de santé communautaire, Hôpital Maisonneuve-Rosemont.
- Charbonneau, J. 1999. *La maternité adolescente*, Réseau, vol. 30, p. 14-19.
- Conseil du statut de la femme. 2002. *Des nouvelles d'elles : les jeunes femmes du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, Les Publications du Québec, 97 p.
- Cournoyer, M. 1995. *Maternité précoce : un passage inédit à l'âge adulte*, PRISME, vol. 5, no 2-3, p. 266-287.
- Dryfoos, J.G. 1990. *Adolescents at risk. Prevalence and prevention*, New York, Oxford University Press.
- Furstenberg, F. F. Jr., J.A. Levine et J. Brooks-Gun. 1990. « The children of teenage mothers : Patterns of early childbearing in two generations », *Family Planning Perspectives*, vol. 22, no 2, p. 54-61.
- Le Van, C. 1998. *Les grossesses à l'adolescence : Normes sociales, réalités vécues*, Paris, L'Harmattan.
- Lindsay, W.A. et S. Rodine. 1989. *Teen pregnancy challenge. Program for kids*, Morning Buena Park, Glory Press.
- Manseau, H. 1997. *La grossesse chez les adolescentes en internat : le syndrome de la conception immaculée*, Québec, Rapport de recherche présenté au Conseil québécois de la recherche sociale.
- Maslow, A.H. 1972. *Vers une psychologie de l'Etre*, Paris, Fayard.
- Ministère de l'Éducation. 1998. *Un nourrisson... et de l'ambition. La scolarisation des mères adolescentes : défi et nécessité*, Québec, Gouvernement du Québec.
- Ministère de la Santé et des services sociaux. 1993. *Politique de périnatalité*, Québec.
- Nathanson, C.A. 1992. *Dangerous passage : The social control of sexuality in women's adolescence*, Philadelphia, University Press.
- Rauch-Elnekave, H. 1994. « Teenage motherhood : Its relationship to undetected learning problems », *Adolescence*, vol. 29, no 113, p. 91-103.
- Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre, Direction de la santé publique. 1998. *Les inégalités sociales de la santé*, Montréal.
- Rochon, M. 1997. *Taux de grossesse à l'adolescence*, Québec, 1980-1995, Région sociosanitaire de résidence, 1993-1995, Québec, MSSSS.
- Secrétariat à la condition feminine. 2000. *Programme d'action 2000-2003. L'égalité pour toutes les Québécoises*, Québec, Gouvernement du Québec.
- Secrétariat à la condition feminine. 1997. *Programme d'action 1997-2000 pour toutes les Québécoises*, Québec, Ministère de l'Éducation.
- Seitz, V., N.H. Apfel et L.K. Rosenbaum. 1991. « Effects of an intervention program for pregnant adolescents : Educational outcomes at two years, postpartum », *American Journal of Community Psychology*, vol. 19, no 6, p. 911-930.
- Statistique Canada. 1999. *Les familles canadiennes à l'approche de l'an 2000*, Ottawa.
- UNICEF Innocenti Research Centre. 2001. *A league table of teenage births in rich nations: Innocenti Report Card no.3*, Florence, UNICEF Innocenti Research Center. téléaccessible à l'adresse suivante: http://www.unicef-icdc.org
- Williams, C.W. 1991. *Black teenage mothers. Pregnancy and childbearing from their perspective*, Lexington, Lexington Books.



Sans titre, Marie-Eve Surprenant, sanguine et pastel, 2003.

Regards d'une ex-détenue : vie carcérale et réinsertion sociale

Par Marie-Eve Bélanger

Marie-Eve Bélanger est étudiante à la maîtrise en études littéraires et poursuit une concentration de deuxième cycle en études féministes.

La réalité des femmes incarcérées est peu connue et se heurte à de nombreux préjugés. Nous avons pensé qu'il était important de donner la parole à une jeune femme qui a fait de la prison pour connaître sa vision de la société et du milieu carcéral. Dans cette entrevue, nous apprendrons beaucoup plus que cela. Nous y découvrirons aussi le regard percutant d'une femme sur la vie et sur elle-même.

C'est par l'entremise du CFAD[1] que nous avons pu entrer en contact avec une ex-détenue prête à partager son histoire. La répondante (qui a tenu à garder l'anonymat) est une Montréalaise anglophone dans la vingtaine. En 2000, elle s'est fait prendre aux États-Unis pour un crime qui lui a valu onze mois d'enfermement dans des prisons municipales et un an dans une prison fédérale à basse sécurité. Elle a ensuite été transférée au Canada où elle a fait deux mois de prison et, enfin, un séjour de trois mois dans une maison de transition.

Nous nous sommes rencontrées au CFAD où j'ai été accueillie par un personnel chaleureux et content de me parler de ses programmes de soutien. La répondante est arrivée en apportant sa bonne humeur et son rire franc. Mais à travers le flot de paroles qu'elle m'a livré avec aisance au fil de l'entrevue, j'ai été sensible à ses rancunes et à ses peurs face à une société devenue à ses yeux ennemie. Si le thème de l'avenir est rarement abordé sans susciter l'angoisse chez la plupart des jeunes, imaginez un peu ce qu'il peut en être pour une jeune ex-détenue...

Peux-tu me décrire brièvement ta situation actuelle?

J'ai eu vingt-... ans en août. Je vis avec ma sœur et ses deux enfants. Moi, je n'en ai pas. Je vais à l'université où j'essaye de terminer un cours en sciences informatiques que j'avais commencé aux États-Unis avant d'aller en prison. C'est à peu près tout pour le moment. J'ai quitté le Canada quand j'avais 18 ans, après la mort de mon père. Je suis descendue en Caroline du Nord puis je me suis mise dans le trouble. J'ai fait deux ans de prison aux États-Unis avant d'être transférée au Canada. On m'a arrêtée à l'âge de vingt-... et je suis sortie de prison un mois avant mon anniversaire. La plupart du temps, quand je me réveille le matin, je pense que c'est un rêve. Des fois, je me demande où je suis, je pense que je suis encore là-bas...

Peux-tu me faire le portrait de la vie quotidienne en prison?

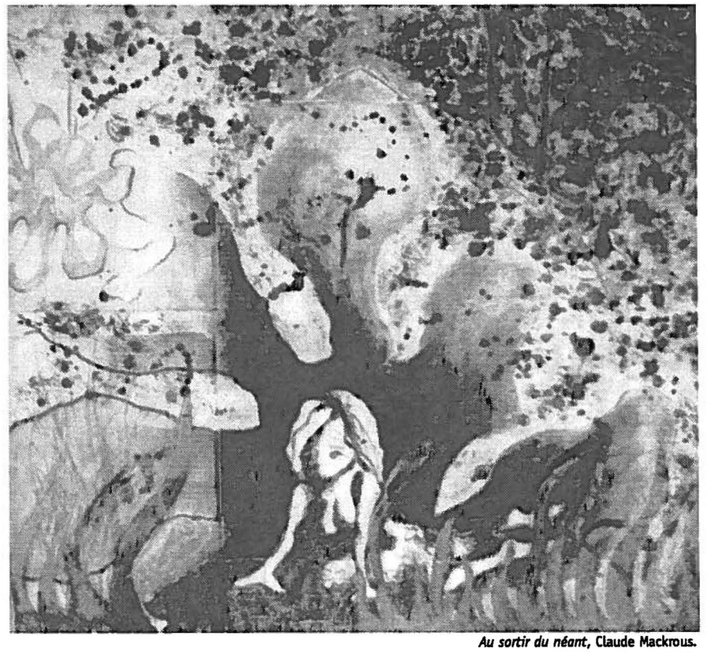
Bien, à la prison où j'étais, les lumières s'allument à 6 heures du matin. On se lève, on se prépare et on déjeune entre 6h00 et 7h30. L'appel pour le travail se fait à 7h30. Ça veut dire que tout le monde doit aller au travail, à l'école ou dans son unité. Il y a treize unités en tout. À 10 heures, c'est l'appel alors tu dois retourner à ta cellule pour te rapporter. Ils veulent être sûrs que tout le monde est là. De 10h30 à 12h00, on a du temps libre pour se promener ou faire autre chose. On dîne à midi et après on retourne travailler. Après, on travaille jusqu'à 15 heures. Moi, mon travail c'était de maintenir le chauffage et la ventilation. Ensuite, tout fermait et à 16 heures, c'était encore l'appel. On fonctionnait en unités. Il fallait s'assurer que notre unité soit complètement propre. Si c'était la plus propre de la semaine, on sortait en premier. Si elle était la plus sale, on sortait en dernier. Les appels à 10 heures, à 16 heures et ensuite à 22 heures sont les principaux appels. À partir de 16 heures, on a du temps libre. Une fois de temps en temps, il y a des parties de basketball. Il y a une petite salle d'entraînement, un terrain à l'arrière pour prendre des marches et des petits terrains de volley-ball extérieur. Ça semble bien, mais ça n'avait pas l'air comme ça ! (Rires). Tu ne peux pas voir les rues, les voitures, tu ne peux rien voir du monde extérieur. Rarement, tu peux voir la voiture d'un visiteur entrant ou sortant.

Comment étaient les relations entre les prisonnières?

C'était difficile. La majorité parlait surtout espagnol. Tu pouvais interagir si tu parlais la langue, sinon, non. Puis, c'était très divisé. La plupart des hispanophones se tenaient ensemble, la plupart des Noires avec les Noires. Et il y avait une division parmi les Noires entre les Antillaises, les Américaines, les Africaines. Moi, j'étais partout, je m'en foutais. J'étais amicale avec tout le monde. Donc les interactions étaient raisonnables... Après un moment, tu vois les mêmes visages à tous les jours, tu vois la même personne pendant six mois et tu te rends compte que vous avez beaucoup en commun... Et ça commence comme ça... Je me suis fait beaucoup de bonnes amies en prison. Mais crois-moi, tu ne sais jamais combien les femmes peuvent être méchantes jusqu'au jour où tu vis avec quatre-vingt-douze femmes (rires) !

Note

1 CFAD (Continuité-famille auprès des détenues et ex-détenues) est un organisme à but non lucratif qui permet aux mères incarcérées de voir leurs enfants lors de séjours organisés en plus d'offrir un service alimentaire, une friperie, des dîners-causeries pour les femmes sorties de prison et des ateliers de musique, d'arts plastiques et d'ébénisterie pour leurs petits. Pour plus d'informations : www.cam.org/~cfad.



Au sortir du néant, Claude Mackrous.
Crayon de plomb, fusain, encre de chine, Conté, crayon aquarelle sur papier, 2002.

Tu m'as dit qu'il y avait une différence entre les prisons des États-Unis et celles d'ici, quelle est cette différence?

La prison ici, au Canada, c'est une *joke* ! Même si je ne recommanderais à personne d'y aller! C'est juste qu'ici, ils ne pénalisent pas. Bien sûr, ce n'était pas une prison à sécurité maximale! C'était comme huit petites maisons et il y avait six à huit personnes par maison. Les maisons étaient bien. C'est mieux que la plupart des maisons où tu habites dans la ville. Tu as tout ce que tu peux imaginer à ta disposition, ils te donnent de l'argent pour faire l'épicerie. Comme je travaillais pour la construction, je faisais de l'argent en plus alors ils me donnaient une limite de dépenses. C'était plus agréable qu'aux États-Unis, mais il y avait dix fois moins de choses à faire. C'était plus facile de faire du trouble dans la prison où j'étais ici. Il n'y avait rien à faire. Du volley-ball et de la céramique, c'est tout. Aux États-Unis, si tu te mettais dans le trouble, tu étais mis dans une cellule isolée. Au Canada, à la prison où j'étais, si tu ne travaillais pas, on ne te laissait pas toucher à ton argent.

Il n'y avait pas d'ateliers ou de cours?

La plupart des programmes sont en français. C'est un des plus gros problèmes ici, ils ne savent pas quoi faire avec les anglophones. À la prison où j'étais, nous étions six anglophones regroupées à cause de notre langue commune. Tout ce qu'ils pouvaient nous offrir devait être pour les six mêmes personnes. Les programmes ici étaient presque une perte de temps. Il n'y avait rien. Tout était en français. Ils commencent à intégrer quelques activités en anglais mais ils doivent améliorer ça au Québec.

Est-ce qu'ils vous ont offert des cours de français langue seconde ?

Non, mais j'en ai pris un aux États-Unis par exemple. Tu pouvais prendre italien, espagnol, anglais, ils vous offrent différentes choses là-bas. Ici, non. Ça n'a pas de sens pas vrai?

Après ta sortie de prison, est-ce que ton réseau de contacts a changé ?

Il a beaucoup changé. Ma famille est encore là. Tout le monde est encore proche même si c'est différent. Les gens gardent contact mais pas autant qu'avant. Mon frère s'est suicidé pendant que j'étais en prison. Ç'a été difficile. Cette expérience a beaucoup séparé les membres de ma famille. Pour les amis, j'ai retrouvé de très vieux amis, c'est super. Mais mes amis les plus proches ne savent plus comment interagir avec moi. « Tu es tellement agressive, tellement dure, tellement... » Mais ils ne comprennent pas que je suis simplement une adulte maintenant et je ne veux pas adoucir la réalité pour un adulte. Pour un enfant peut-être, mais pas trop. Je veux que les gens autour de moi comprennent qu'on n'a qu'une vie, qu'il faut en profiter sans accepter la *bullshit*. T'évites ça le plus possible. Ma meilleure amie ne me parle presque plus. Les amis que j'ai connus bien avant d'aller en prison sont revenus et maintenant, on est plus proches que jamais. Parce qu'au secondaire, je ne sortais presque pas, j'en avais la liberté, mais je ne la prenais pas. Maintenant je peux être un peu plus libre. Je ne suis plus obligée de cacher quoi que ce soit sur moi. C'est moi, que tu m'aimes ou pas. C'est comme ça que je suis maintenant. Ça m'en a pris beaucoup pour apprendre ça. Beaucoup de souffrances. Mais j'ai appris. J'espère que les gens autour de moi vont comprendre et changer pour le mieux.

Depuis que tu es sortie de prison, as-tu le soutien dont tu as besoin de la part des organismes ?

Bien, ici au Canada, il n'y a pas grand chose. J'ai fait la maison de transition pendant quatre mois, et ce n'était pas ce que j'attendais, comparant avec d'autres dont j'avais entendu parler. Il n'y a pas beaucoup de programmes pour les francophones quand ils retournent à la maison, alors quand tu es anglophone, c'est pire. Beaucoup de gens retournent en prison. Et c'est triste à regarder. Parce qu'ils n'ont rien à faire avec

eux-mêmes. Oui, je suis à la maison et je suis libre et c'est le meilleur sentiment que tu puisses ressentir dans le monde, spécialement après avoir traversé une expérience comme celle-là, mais en prison, tu as tellement de rêves et tu penses que tu feras tellement de choses quand tu passeras les portes. Mais après, tu traverses les portes, tu regardes autour de toi et tu vois que toutes ces choses que tu croyais pouvoir faire, tu ne peux pas. Je croyais qu'ils m'aideraient financièrement et qu'ils m'aideraient à trouver un travail, mais tout repose sur tes épaules. Quand tu traverses les portes, tu es seule. Le CFAD est le seul endroit où je peux avoir du soutien moral et où je me sens pleinement moi-même. C'est un endroit merveilleux pour les femmes qui viennent de sortir de prison. Presque tout le monde ici a déjà été en prison alors on peut interagir ensemble et se comprendre. C'est comme une famille, il y a de l'amour. Tous les jeudis, je fais du bénévolat ici. Le CFAD est un bel endroit. Il y a plus d'aide ici qu'il y en a en prison. Si tu ne choisis pas de te réhabiliter en prison, personne ne va t'aider. Ils font plus d'argent avec toi en-dedans qu'à l'extérieur, alors ils ne font rien pour toi. Si tu ne te donnes pas une poussée, personne ne va te la donner. Tu auras seulement une menace, mais pas d'aide. Ils vont probablement être frustrés que je laisse tous leurs petits secrets sortir mais c'est comme ça. À l'origine, les prisons ont été construites pour aider les gens à réintégrer la société et à devenir des meilleures personnes. Mais ce n'est pas comme ça. Tu apprends plus sur « comment être un criminel » en prison que n'importe où ailleurs.

Mais le travail des psychologues?

Ils t'aident en te donnant des pilules. Une fois, j'ai voulu voir un psy parce que j'étais déprimée après la mort de mon frère. Il n'y a pas eu de « on va en parler » ou « on va trouver la racine du problème », c'était juste « on va te donner des médicaments pour stabiliser tes humeurs »! Alors, il n'y a pas d'aide. Les psychologues semblent avoir plus de problèmes que nous! Il y a des programmes pour les problèmes reliés à la drogue mais il n'y a pas d'aide individuelle, ils ne considèrent pas les différences, ton histoire personnelle, etc. Ils prennent ta fierté, ça repose juste sur toi de ne pas oublier qui tu es. Nous-mêmes, c'est le seul vrai système de support.

Quand tu es en prison, tu es comme un animal. Peu importe où tu es dans le monde, la prison n'est pas l'endroit où aller. Certaines sont plus faciles, et certaines personnes adorent ça! Trois repas chauds et un lit ! N'est-ce pas le mieux ? Tu as toutes tes nécessités comblées, mais c'est triste de penser comme ça. Certaines personnes y retournent après un mois ou deux... Mais comment ? Quand tu es là, l'air que tu respires semble différent, le ciel que tu vois, les oiseaux qui volent, rien n'est pareil, même un oiseau libre est enfermé. Rien n'est pareil. Tout ce que tu peux imaginer dans ta vie qui est bon, positif et heureux, ils travaillent très fort pour te l'enlever. Alors quand vient le temps de partir, tu es tellement démolie que tu as perdu tout amour pour toi-même. Ça va faire presque un an en juillet et je me réveille encore à six heures du matin et à quatre heures, je regarde encore l'heure... Tu restes pris...

Quelle est ta vision de la société maintenant ?

Je pense que la plupart des gens prennent trop de choses pour acquis. Déjà, maintenant que je suis revenue à la maison, je recommence à les prendre pour acquis. Quand tu es enfermée, tu apprécies les arbres parce que tu ne peux plus les toucher. Tu ne peux pas marcher sur le gazon, tu ne peux pas faire ces choses. Je disais que j'apprécierais tout ça davantage, mais ça se perd. Tu perds l'appréciation des choses que tu as. Même l'air que tu respires, apprécie-le parce qu'il peut disparaître juste comme ça. Et puis après, tu respires de l'air conditionné pendant des mois et des mois et des mois. De l'air recyclé. Ça change tout, tu sais. Les gens ici [en dehors de la prison] ne savent pas comment se respecter et respecter les autres. En prison, ou tu respectes, ou tu ne respectes pas. En société, tu n'as pas ça. Les gens te dépassent et te poussent sans s'excuser. Plus personne ne semble avoir de manières.

Je peux sincèrement dire que la société est contaminée, salie. Ça ne s'améliore pas, ça empire. Ça me fait peur parce que je ne voudrais pas avoir d'enfants aujourd'hui. Je ne sais pas comment les gens continuent à en avoir. C'est tellement épeurant, les médias présentent tellement de choses aux enfants maintenant. Quand on grandissait, on n'avait pas de sexe à la télé, de vulgarités... Tout ce que tu peux imaginer maintenant, tu peux le voir. Et l'amour... Il n'y a pas d'amour. Tout est moi, moi, moi, personne ne s'entraide. La société est froide, et plus elle devient froide, plus la méchanceté se nourrit et plus les gens innocents se font prendre là-dedans. Et des gens continuent d'aller en prison à tous les jours. Des jeunes filles vendent leur corps, elles sont tellement dans la drogue qu'elles ne pensent pas à autre chose, c'est triste. Si je vois un groupe de jeunes de treize, quatorze ans, je tiens mes poches. Et c'est triste que je doive vivre comme ça. Quand on avait cet âge-là, on ne pensait pas à avoir des bébés et à voler. La société est tordue!

En terminant, pourrais-tu me dire quels sont tes rêves ou tes projets d'avenir?

J'ai beaucoup de rêves pour moi. Je termine mon collège présentement pour avoir mon diplôme en sciences informatiques. Ma mère veut que je termine mon baccalauréat, mais je ne sais pas encore (rires). J'aimerais partir ma propre entreprise d'ici cinq ans. Je fais du design intérieur, je fais du chauffage et de la ventilation, je fais de la science informatique. Il y a tant de choses que je fais pour moi-même, pour réussir à avoir une vie pour moi-même. Mes rêves sont établis. Je vois du succès devant moi et je ne me vois pas retourner en prison. Je l'ai fait quand j'étais jeune. J'ai appris de mon expérience et je suis contente que ce soit fini. Maintenant je suis encore sous probation... jusqu'en 2005. C'est bien d'être libre mais je ne suis pas encore vraiment libre. Car je ne vis pas encore la vie que je veux...

Le Fonds Anita Caron

Le Fonds veut soutenir financièrement les activités de formation et de recherche des étudiants et étudiantes inscrites dans les programmes de l'Institut ou qui poursuivent des études au doctorat et au post-doctorat à l'UQAM en études féministes.

En plus d'apporter une **contribution financière à la publication de la revue *FéminÉtudes***, les principaux projets financés par le Fonds sont les suivants :

Bourse « Anita Caron »

Trois bourses d'étude sont offertes annuellement dans le cadre d'un concours des bourses d'excellence de la Fondation UQAM :
- une de $ 1,000 à la Concentration de deuxième cycle en études féministes
- et deux de $ 500 à la Mineure pluridisciplinaire en études féministes (premier cycle)

Prix annuel de publication d'un mémoire de maîtrise en études féministes

Le mémoire sélectionné est publié dans la collection « Les Cahiers de l'IREF » ou aux éditions du remue-ménage (maison d'édition féministe québécoise). À ce jour, six étudiantes ont obtenu le prix. Il s'agit de :

- **2002** Judith TRUDEAU, science politique
  Genre et technosciences : les rôles féminins dans l'univers de quatre jeux vidéo, « Cahiers de l'IREF », no 11, à paraître.
- **2001** Gaëtane LEMAY, intervention sociale
  Le rapport au pouvoir des femmes et des hommes et la représentation des femmes au Bureau de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ) « Cahiers de l'IREF », no 9, 170 pages.
- **2000** Sandrina JOSEPH, études littéraires
  Figures d'un discours interdit : les métaphores du désir féminin dans « Villette » de Charlotte Brontë, « Cahiers de l'IREF », no 8, 149 pages.
- **1998** Nathalie RICARD, intervention sociale
  La maternité chez les lesbiennes : diversité de portraits (coédition avec les éditions du remue-ménage, paru en 2001, sous le titre *Maternités lesbiennes*)
- **1997** Violaine GAGNON, communications
  Regard féministe d'une vidéaste autour du monde, « Cahiers de l'IREF », no 2, 152 pages.
- **1996** Lise LETARTE, sexologie
  Quand la violence parle du sexe : analyse du discours thérapeutique pour hommes violents, « Cahiers de l'IREF », no 1, 130 pages.

Soutien aux étudiants et aux étudiantes

Pour leur participation à des colloques, à des congrès scientifiques et pour l'organisation d'activités publiques : conférences, colloques, présentations de films, etc.

Pour faire un don au Fonds Anita Caron afin de permettre à un plus grand nombre d'étudiants et d'étudiantes :
- de recevoir une bourse d'étude
- de participer à des rencontres scientifiques nationales et internationales afin de mettre à profit les connaissances acquises dans leur formation
- d'initier des projets et de développer des habiletés particulières aux plans du savoir-faire et du savoir-être
- et s'assurer d'une relève de chercheures en milieu universitaire et de professionnelles qui œuvrent dans les divers milieux d'intervention

S'informer auprès de l'IREF :
Pavillon Thérèse-Casgrain, local W-4290
Téléphone : (514) 987-6587
Télécopieur : (514) 987-6742
Courriel : iref@uqam.ca
Site Web : http://www.unites.uqam.ca/iref

LA VIOLENCE CONJUGALE ET LES (JEUNES) FEMMES : À LA FOIS VICTIMES ET AGRESSEURES ?

Par Isabelle Marchand

Isabelle Marchand est actuellement adjointe à la coordination à la Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec (FRHFVDQ). Elle a également terminé une concentration en études féministes à l'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM en 2002.

C'est dans le cadre de mon stage à l'hiver 2002, en communication, relations humaines, que j'ai eu le plaisir de découvrir et de me familiariser avec ce large mouvement social féministe, communément appelé le mouvement des femmes du Québec. Alors que l'analyse théorique féministe commençait à modeler ma vision du monde, mes intérêts féministes, eux, demeuraient sans équivoque : je désirais œuvrer dans une organisation qui se spécialise dans la problématique de la violence envers les femmes. Ainsi, depuis plus d'un an, je travaille pour une association provinciale qui regroupe des maisons d'aide et d'hébergement pour les femmes violentées et en difficulté à travers le Québec. La sensibilisation sur le phénomène social de la violence commise à l'endroit des (jeunes) femmes fait partie intégrante des objectifs et des valeurs de la Fédération et de ses membres.

Le phénomène de la violence envers les femmes et ses nombreuses conséquences sont des réalités bien présentes au sein de notre société québécoise. De façon générale, la violence conjugale est comprise selon l'adéquation suivante : femmes victimes et hommes agresseurs. Mais voilà qu'une autre dynamique semble se dessiner : femmes et hommes victimes et femmes et hommes agresseurs. Bon nombre de discours dits masculinistes vont également en ce sens. Afin de démystifier ce « nouveau phénomène », nous mettrons en lumière, à l'aide de plusieurs données scientifiques, cette dynamique de violence qui semble se manifester, telle qu'on nous la présente, de manière identique chez les femmes et chez les hommes. Mais, avant d'entamer notre étude et afin de mieux cerner les éléments de discussion ultérieurs, nous vous proposons une rapide mise en contexte ainsi qu'une brève explication de la problématique de la violence envers les femmes et, plus spécifiquement, envers les jeunes femmes.

Mise en contexte et problématique de la violence conjugale

La violence conjugale fut longtemps considérée comme « une affaire de famille » ou encore une « chicane de couple » et ce n'est qu'à partir des années 1970 que celle-ci a lentement émergé dans la sphère publique grâce à l'implication de plusieurs féministes engagées, tant militantes qu'intellectuelles. L'analyse féministe de la violence exercée contre les femmes se développe progressivement et les écrits féministes, tous courants confondus, prolifèrent. Le leitmotiv « le privé est politique » est aussi popularisé à cette époque, notamment par les féministes radicales. Ces dernières ciblent l'oppression spécifique et le contrôle sociétaire dont sont victimes les femmes en tant que groupe social ainsi que l'asymétrie des rapports sociaux de sexe comme étant la pierre angulaire de la violence à l'égard des femmes. Les groupes de femmes, quant à elles, s'approprient rapidement ces concepts; elles développent de nouvelles pratiques et mettent en œuvre des modes d'intervention innovateurs en plaçant la femme comme un sujet à part entière. Il était enfin temps ! Les femmes détiennent dorénavant des théories, des pratiques et des outils qui correspondent à leurs propres expériences et non à celles que spéculaient (et spéculent encore) certains hommes à leur endroit.



Un moment de répit, Claude Mackrous.
Crayon de plomb, fusain, encre de chine, Conté, crayon aquarelle sur papier, 2002.

Vingt ans plus tard, après des années de militantisme ardu, le gouvernement québécois reconnaît enfin la violence conjugale comme étant la manifestation d'un rapport de force historiquement inégal entre les sexes. Par l'entremise de sa *Politique d'intervention en matière de violence conjugale : Prévenir, dépister et contrer la violence conjugale en 1995*, il définit la problématique comme suit :

> *« La violence conjugale ne résulte pas d'une perte de contrôle, mais constitue, au contraire, un moyen choisi pour dominer l'autre personne et affirmer son pouvoir sur elle. Elle peut être vécue dans une relation maritale, extramaritale ou amoureuse, à tous les âges de la vie. La violence conjugale comprend les agressions psychologiques, verbales, physiques et sexuelles ainsi que les actes de domination sur le plan économique. » (p. 14)*

Après le nouveau millénaire, soit en 2002, de récentes études, entre autres celle de Condition féminine Canada (2002), indiquent formellement que les jeunes femmes se situant entre 18 et 29 ans représentent le groupe le plus vulnérable face aux problèmes sociaux tels que la violence conjugale, les homicides conjugaux et les agressions à caractère sexuel. À l'intérieur de cette catégorie, ce sont essentiellement les jeunes femmes de moins de 25 ans qui constituent le groupe le plus à risque, et notamment celles qui tentent de quitter un conjoint violent. Compte tenu de ces informations, il nous apparaît plus que pertinent de sensibiliser les jeunes femmes à ce phénomène sociétaire puisque, dans les faits, elles demeurent les principales victimes. À cet égard, précisons que l'analyse sous-tendant cette problématique s'articule de la même façon, indépendamment de l'âge de la victime ou de son origine. Bien sûr, ces facteurs auront une incidence sur les manifestations de la violence en regard de l'âge de la victime ou de sa culture, mais l'analyse, le cycle et les conséquences de la violence exercée contre les femmes sont partagés par l'ensemble des victimes, jeunes et moins jeunes.

La violence des (jeunes) femmes : un phénomène nouveau ?

Selon diverses études produites au cours des dernières années, les femmes et les hommes auraient tendance à être autant victimes et agresseurs dans les situations de violence conjugale. Qu'en est-il réellement ? C'est précisément à cette question que nous tenterons de répondre par l'entremise de quelques données statistiques dans un premier temps et, dans un deuxième temps, par une contextualisation de ces chiffres en regard de la réelle problématique de la violence conjugale. Il importe également d'intégrer, et surtout d'insérer dans les diverses notions qui seront démontrées, que ce sont avant tout les jeunes femmes qui demeurent les principales protagonistes féminines de notre exposé puisque, tel que nous l'avons évoqué plus haut, se sont elles qui figurent au premier rang des violences commises contre les femmes.

Selon Statistique Canada (2001), il semble que les taux statistiques d'agressions contre la conjointe ont, en effet, diminué au Canada. Ces indices statistiques sont passés de 12 % en 1993 à 8 % en 1999. Il semble également que le taux d'homicides perpétrés à l'endroit des femmes ait diminué. Ce taux est passé de 12.8 à 8.0 pour un million de couples. Toutefois, le Centre Canadien de la statistique juridique rapporte qu'en 1999, 523 femmes ont été gravement blessées ou sont mortes des suites d'une agression conjugale. Ce chiffre est cinq fois supérieur au nombre d'hommes gravement blessés ou morts en conséquence des gestes violents de leur conjointe. De fait, les conséquences de la violence sont ainsi plus néfastes et mortelles pour les femmes. Précisons également que les hommes utilisent des formes de violence plus brutales et de façon plus fréquente que les femmes. Conséquemment, ce sont ces dernières qui courent le plus grand risque d'être grièvement blessées. Une récente étude de J.Turgeon (1999) mentionne que « la violence des hommes est perçue comme une réelle menace par leurs partenaires, qu'elle suscite beaucoup d'anxiété et occasionne de nombreuses blessures, alors que la violence des femmes n'a aucune de ces conséquences sur les hommes. » À titre d'exemple, 87 % des femmes victimes de violence conjugale ont été poussées et empoignées. Alors que chez les hommes victimes de violence de la part de leur conjointe, la forme de violence la plus répandue est la menace de frapper dans 67 % des cas. Rappelons aussi que 27 % des femmes victimes de violence ont été agressées sexuellement. Le pourcentage d'hommes agressés sexuellement n'est même pas significatif statistiquement (Statistique Canada, 2001).

Loin de nier la violence physique ou psychologique dont peuvent être victimes certains hommes, nous croyons qu'il est nécessaire de remettre en perspective les données statistiques et de réellement comprendre la dynamique de la violence conjugale.

Les méthodes et les instruments de recherche utilisés dans certaines études démontrant que les femmes sont aussi violentes que les hommes ont été maintes fois contestés par de nombreux chercheur-es. En effet, l'instrument de mesure, *Conflict Tacticts Scale* (CTS), souvent employé lors de sondages téléphoniques, permet de comptabiliser les gestes violents sans tenir compte du contexte dans lequel sont perpétrés les actes de violence. Or, nous savons que les femmes ont souvent recours à la violence pour riposter aux gestes agressifs de leur partenaire ou encore pour se défendre contre une attaque physique (Turgeon, 1999, citant Jacobson et coll. 1994, Hamberger, 1997). Les chercheur-es parlent donc de « violence de pro-

tection » pour désigner les gestes violents des femmes et de « violence instrumentale » pour nommer les actes violents et agressifs des hommes. En d'autres mots, c'est généralement le conjoint qui va déclencher cette violence, par diverses stratégies et tactiques, dans le but de contrôler sa partenaire.

Ainsi, si les femmes posent des gestes de violence en réaction à des actes de violence physique et/ou psychologique précédents, les agresseurs masculins usent pour leur part de violence pour dominer et pour contrôler leur conjointe. À l'instar de plusieurs chercheur-es, J. Turgeon (1999, citant Johnson, 1995) explicite adéquatement le désir de contrôle masculin en indiquant qu'il est le fruit de « traditions patriarcales voulant que l'homme ait le droit de dominer son épouse. » Il importe ici de bien saisir que la violence conjugale s'exprime dans une dynamique de contrôle d'un partenaire sur l'autre et non dans le fait d'être simplement en colère pour une situation ou raison quelconque, sentiment commun chez l'être humain, et de le communiquer vivement à son conjoint. Ce type de violence dite « expressive » s'explique par la libération d'une tension, ce qui arrive à tout individu. Les hommes, quant à eux, useront de gestes violents envers leur conjointe pour les « remettre à leur place », pour signifier leurs divers mécontentements, les inciter ou les contraindre à tel ou tel autre comportement désiré, etc. En réalité, ils refusent de respecter les choix et la liberté des femmes, en l'occurrence de « leur femme ». De fait, la violence du conjoint envers sa partenaire est indéniablement une prise de contrôle sur l'autre et non une perte de contrôle, comme certains le prétendent. Les hommes violents iront même jusqu'à tuer leur conjointe afin que celle-ci ne leur échappe pas. Ce n'est donc pas surprenant que 48 % des femmes victimes de violence conjugale de la part d'un ex-conjoint craignent pour leur vie contre 13 % des hommes (Statistique Canada, 2001).

De plus, toutes les études convergent : elles prouvent que les femmes ont plus de chance de se faire tuer lorsqu'elles quittent leur conjoint violent ou si elles menacent de le faire (Condition féminine Canada, 2002, Santé Canada, 1999). Des spécialistes de la question s'entendent pour dire que la majorité des femmes qui ont tué leur conjoint l'ont fait dans un contexte de protection et de légitime défense face aux nombreuses violences dont elles étaient elles-mêmes victimes depuis de trop nombreuses années. L'ensemble des statistiques américaines confirment ces propos : la très grande majorité de femmes accusées du meurtre de leur conjoint ont été victimes de violence conjugale (Turgeon, 1999, citant Grant, 1995).

D'autre part, des recherches ont démontré que la perception des actes de violence varie dans le couple. Autrement dit, les femmes et les hommes n'identifient et ne reconnaissent pas les gestes de violence de la même façon. Les hommes violents auraient tendance à minimiser leurs gestes de violence, à les reporter sur des facteurs externes ou encore à responsabiliser leur conjointe de leur propre violence. Germain Dulac (cité dans Cantin, 1998), sociologue, soutient que les hommes « n'admettent avoir un problème qu'après une longue période de dissimulation et de négation des symptômes aussi sérieux soient-ils. » Compte tenu de tous ces éléments, les études démontrant que les hommes sont autant victimes de violence conjugale que les femmes apparaissent peu fiables et surtout, elles ne tiennent pas compte du contexte et de la dynamique de domination existante dans la violence conjugale. Conséquemment, ces postulats ne reflètent pas la réalité vécue dans les foyers canadiens.

Enfin, nous terminons en vous rappelant que si les journaux devaient rapporter chacun des actes de violence, si minimes soient-ils, quotidiennement commis à l'endroit des (jeunes) femmes, un cahier spécial intitulé *Répertoire des actes de violence posés envers les femmes cette semaine* devrait être créé. Nous sommes loin de pouvoir parler d'un phénomène social répandu de la femme violente envers son conjoint. Nous sommes loin de pouvoir dire que les sexes sont égaux devant la violence conjugale. Et ce n'est évidemment pas une « bataille » que nous cherchons à gagner, mais plutôt des faits que nous cherchons à rétablir afin de ne pas banaliser cette violence que subit un trop grand nombre de (jeunes) femmes. De toute façon, ce n'est certes pas ce type d'égalité et d'équité que nous réclamons !

Bibliographie

- Cantin, S. 1998. « Quinze offres d'aide pour une demande... », *Intervention*, no 106, p. 35-44.
- Condition Féminine Canada. 2002. *Évaluation de la violence contre les femmes : un profil statistique*, Ottawa.
- Gouvernement du Québec, 1995. *Politique d'intervention en matière de violence conjugale : Prévenir, dépister, contrer la violence conjugale*, Québec.
- Santé Canada. 1999. *Violence à l'égard du mari : vue d'ensemble sur la recherche et les perspectives*, Unité de la prévention de la violence familiale, 33 p.
- Statistique Canada. 2001. *La violence familiale au Canada : Un profil statistique 2001*, juin, 55 p.
- Turgeon, J. 1999. « Problématique générale : le point sur la recherche en matière de violence conjugale », extrait de *Cognitions sur la violence conjugale : développement d'un instrument et expérimentation*, thèse de doctorat, Université de Montréal, août, p. 1-28.

Moi féministe ? Jamais de la vie...

Par Jean-François Landry

Étudiant au baccalauréat en science politique, Jean-François Landry est présentement inscrit à la concentration de 1er cycle en études féministes. Il s'intéresse principalement à la place que le féminisme peut encore occuper dans la société actuelle.

Mise en contexte : J'ai vingt et un an, je suis un homme et je suis féministe. Or, il semble que ce schème soit assez peu répandu chez les jeunes adultes. Nous vivons dans une société où la femme est, en général, considérée comme étant « l'égale de l'homme », à tout le moins au Québec. Les femmes ont accès aux mêmes programmes d'étude, elles ont la possibilité de faire une carrière et d'être indépendantes financièrement. La pilule contraceptive leur donne un certain contrôle sur leur sexualité, contrôle qui faisait défaut jusqu'à la fin des années 60, et la loi leur reconnaît le même statut juridique qu'aux hommes. Ces acquis ne furent obtenus qu'au prix de longues années de luttes. Que reste-t-il du féminisme en 2002 pour ceux et celles qui sont les héritiers de la révolution féministe des années 60 ? Que pensent les jeunes de ma génération (les 20-30 ans) du féminisme ?

Selon ma perception du sujet, j'estime que les jeunes ne s'intéressent pas au féminisme, qu'ils considèrent que l'égalité est presque complète et qu'il n'y a plus de raison de militer pour cette cause et de s'afficher comme tel, d'autant plus que leur vision du féminisme repose en grande partie sur une vision « d'extrémisme » qui fait peur.

La vision du féminisme

Dans son livre *Dans la tête des filles – Chroniques de l'après-féminisme*, Catherine Fol relate l'épisode de Polytechnique où, en 1989, un tireur tua 14 étudiantes avant de s'enlever la vie. L'homme leur aurait crié « Hey, bande de féministes ! », ce à quoi elles auraient répondu « Mais non, tu te trompes... Nous ne sommes pas féministes, ça n'a rien à voir. » (Fol, 1999 : 13-14). L'auteure affirme qu'il s'agit d'un refus de s'associer à une étiquette héritée de la génération précédente, un boulet qui n'a plus sa place pour les jeunes de maintenant (Fol, 1999 : 26). Est-ce vraiment ce que pensent les jeunes ? Le féminisme est-il vraiment un poids dont notre génération veut se débarrasser ? Si j'en crois un petit sondage que j'ai effectué, je serais tenté de répondre par l'affirmative. En effet, le terme « féminisme » ne semble pas avoir la cote auprès des jeunes. Ceux-ci y associent en général une image négative qui implique une « agressivité des femmes envers les hommes », un « manque de respect envers les hommes », un « terme péjoratif », « associé à quelque chose de radical », « le féminisme est un gros mot qui fait peur », « une lutte pour l'égalité aux femmes uniquement » (réponses obtenue lors d'un sondage-maison auprès de 9 jeunes à la question « Que représente le féminisme ? »). Il est évident que plusieurs jeunes ont une vision plus positive et beaucoup plus constructive du féminisme, mais ce sont principalement des filles qui se sentent assez près des idées féministes.

Manque de modèles féministes

Une image négative du féminisme alors que celui-ci est de plus en plus intégré dans les institutions en place, voilà ce que je constate chez ma génération. Il est très probable qu'un jeune, femme ou homme, se déclarant féministe aujourd'hui subisse son lot de regards suspicieux et de haussements d'épaules... « Ça sert à quoi ? », « t'es pas tanné d'être avec une gang d'enragées ? ». Ces commentaires proviennent le plus souvent de la gent masculine, mais il serait illusoire de croire que toutes les filles sont nécessairement féministes. Les jeunes femmes, tout comme les hommes, se font marteler régulièrement dans les médias l'idée que le féminisme serait responsable du taux élevé de suicide chez les hommes, des problèmes scolaires des garçons, des difficultés d'avoir une vie de couple stable, etc. Dans ces conditions, on peut comprendre que très peu de jeunes femmes se disent féministes, et pour ce qui est des gars, je n'en parle même pas... Depuis un certain temps, il semble y avoir une véritable recrudescence d'attaques « anti-féministes » dans les tribunes publiques. Ainsi, l'image est très forte chez plusieurs jeunes que le féminisme représente un mouvement « contre les hommes ». Or, on devrait plutôt dire qu'il s'agit d'un mouvement pour les femmes, avant tout, mais aussi pour les hommes. De plus, le féminisme ne doit pas toujours être vu comme un combat, il doit être intégré dans nos vies. Quiconque se dit féministe se dit avant tout pour l'égalité des femmes, mais aussi pour « la liberté, la solidarité, l'équité et la justice » (Dupuis-Déri, 2002).

On ne peut pas sérieusement croire que les femmes ne désirent que prendre le pouvoir sur les hommes. Cette vision des choses est beaucoup trop réductrice. Ce n'est pas parce que certaines femmes

ont maintenant des postes de pouvoir qu'il faut considérer la vapeur renversée et craindre pour la survie des hommes. Il serait cependant souhaitable de craindre pour la survie du patriarcat... Puisque les femmes remettent leur place en question dans la société, il est essentiel que les hommes fassent de même. Il serait souhaitable que les jeunes ne se bornent pas dans une vision du féminisme trop restreinte pour représenter toute la vitalité et la pluralité du mouvement. Ainsi, dans la mesure où les jeunes auront une vision plus positive du féminisme, alors la société pourra continuer à changer, pour le mieux je l'espère. Pour cela, il faut que l'éducation reflète de nouvelles valeurs ne se cantonnant pas dans un cadre stéréotypé. Le travail à faire est donc encore très grand, en commençant chez les enfants, mais aussi chez leurs parents.

Une société plus égalitaire ?

En général, les jeunes considèrent que l'égalité des hommes et des femmes au Québec est déjà acquise, et qu'il ne reste qu'un point majeur à régler, soit l'équité salariale. La plupart sont d'accord pour dire qu'il n'y a plus de vision de la femme restant au foyer pour s'occuper des enfants, alors que l'homme ramène l'argent à la maison. Tous se côtoient depuis l'enfance et se rencontrent dans de plus en plus de domaines d'activités. Il est donc certain que la société québécoise a évolué, et que du point de vue légal, la femme est (depuis peu tout de même) « l'égale de l'homme ». Ça c'est pour le côté légal, celui qui se change par des pressions politiques et des luttes de pouvoir. L'enjeu véritable auquel est confronté le féminisme et que les jeunes semblent laisser de côté, c'est que dans la vie de tous les jours, les femmes sont encore désavantagées, ridiculisées, victimes de sexisme et de nombreux préjugés encore très bien ancrés dans les mœurs, même chez notre génération.

Ainsi, ce n'est pas parce que certaines femmes travaillent maintenant dans des secteurs « non-traditionnels » qu'elles sont pour autant bien acceptées dans leur milieu, les conceptions misogynes étant encore très fortes. Cela vaut autant pour les hommes, qui n'ont pas encore intégré les milieux dits « féminins » ou alors en très faible nombre. Il y a encore de forts préjugés, de part et d'autre du spectre sexuel qui empêchent de franchir la barrière de la tradition. Un bon exemple de cet état de fait est la place des hommes dans les études féministes. Celles-ci sont souvent perçues comme étant le refuge d'une bande d'enragées pas encore sorties des années 70. Heureusement qu'il y a tout de même certains jeunes qui s'intéressent encore aux rapports de sexe et qui tentent de faire réfléchir leur entourage.

La plupart des jeunes considèrent leurs relations de couples plus égalitaires et plus enrichissantes que ne l'étaient celles de leurs grands-parents, ayant vécu avant la révolution féministe. Il est vrai que de nos jours, il est plutôt commun de voir les deux membres d'un couple étudier ou être sur le marché du travail, chacun apportant sa contribution à la bonne marche de cette association. Il arrive même que la tendance antérieure s'inverse et que les filles soient plus instruites que les garçons. Il y a donc eu une certaine évolution dans les mentalités. Il reste cependant fort à faire pour réellement libérer les jeunes des stéréotypes véhiculés par la société. On a beau vivre dans une société ouverte à la sexualité, de nombreux carcans offrent encore des blocages à une vie épanouie.

Conclusion

Les jeunes et le féminisme ne semblent donc pas vivre une relation des plus harmonieuse en ce moment. Sans rejeter nécessairement les avancées faites grâce aux remises en question que le féminisme a apporté, les jeunes ne semblent pas croire que le féminisme ait encore sa place, maintenant que l'égalité est acquise sur papier, les jeunes veulent passer à autre chose, vivre leur vie tranquille, sans bouleversement. Pour ce qui est de l'équité, c'est le problème du gouvernement. Il est évident que la vision que les jeunes ont des relations entre les hommes et les femmes est plus égalitaire que celle des générations précédentes ; cependant, un fond de sexisme demeure toujours présent, dans les conversations, les films, tous les stéréotypes véhiculés par les médias. Il faut que les jeunes prennent conscience que le sexisme n'est pas réglé parce qu'une loi est passée, ça demande beaucoup de temps et d'efforts de la part de chacun pour en arriver là. Le féminisme a donc encore sa place. Il faut que les jeunes prennent conscience de la pluralité, de la vitalité et de l'importance du féminisme pour que les avancées sociales continuent.

Bibliographie

- DUPUIS-DÉRI, F. 2002. « Féminisme », *Le Couac* [en ligne], vol. 6, no 3, décembre, http://www.lecouac.org/dupuisderi3.html. (page consultée le 7 décembre 2002).
- FOL, C. 1999. *Dans la tête des filles – Chroniques de l'après-féminisme*, Montréal, Stanké, 158 p.

Les jeunes au Conseil du statut de la femme

Par Marie-Eve Surprenant

Le Conseil du statut de la femme (CSF) est un organisme gouvernemental québécois (relevant de la ministre responsable de la Condition féminine et ministre de la Famille et de l'Enfance) qui a vu le jour en 1973. Sa mission est de promouvoir et de défendre les droits et les intérêts des femmes en conseillant le gouvernement sur les problématiques vécues par les femmes et ce, par la consultation de divers groupes et organismes nationaux, régionaux et locaux. De plus, le CSF a également le mandat d'informer la population sur les changements et les problématiques concernant les femmes et la société. Le CSF effectue ses propres recherches sur les enjeux et problématiques qui touchent les femmes et ce, souvent en partenariat avec divers groupes du mouvement des femmes.

Le CSF veut sensibiliser le gouvernement aux problèmes et aux questions qui concernent les femmes, suggérer des orientations à prendre par la remise de mémoires et veut aussi soutenir les groupes de femmes dans leurs actions auprès de la population. De plus, même si le Conseil du statut de la femme n'est pas un organisme militant, il participe à des activités en solidarité avec le mouvement des femmes, notamment à la Marche mondiale des femmes et organise chaque année des activités dans le cadre de la Journée internationale des femmes.

Présent à travers le Québec avec ses 12 bureaux, le Conseil établit des liens privilégiés avec les groupes de femmes, les milieux de la santé, de l'éducation et de l'économie, mais aussi avec les instances gouvernementales et de concertation dans l'ensemble des régions. La présidente actuelle, Diane Lavallée, et un conseil formé de 10 membres déterminent les grandes orientations du Conseil et approuvent tous les avis produits par l'organisme. La présidente a un mandat de 5 ans et les membres, provenant d'associations féminines, des milieux universitaires, de divers groupes socioéconomiques et de syndicats, sont nommées pour 4 ans par le gouvernement.

Si la mission du CSF est d'informer et de conseiller le gouvernement au sujet des préoccupations des femmes, qu'en est-il des préoccupations des jeunes ? Y a-t-il des jeunes au sein du Conseil du statut de la femme pour faire entendre les voix de leur génération ? Caroline Girard, du Conseil du statut de la femme a bien voulu répondre à nos questions. En premier lieu, il n'y a pas de comité « jeunes » permanent au sein de l'organisme. Selon elle, les préoccupations des jeunes font toutefois partie des orientations du Conseil du statut de la femme puisque des jeunes siègent aux deux comités les plus importants de l'organisme soit : le conseil d'administration et le comité d'orientation du magazine la *Gazette des femmes*.

De plus, à l'occasion d'événements spécifiques, le Conseil a formé des comités de jeunes exclusivement. Ce fut le cas en automne 2000 lorsque la *Gazette des femmes* a organisé un concours de rédaction à l'intention des jeunes de niveau collégial et universitaire : *À vos plumes !* (concours de création littéraire dont la question était : si vous deviez vous réincarner, quel sexe, quelle époque et quel pays choisiriez-vous ?). Près de 200 jeunes femmes et hommes ont répondu à cet appel. *La Gazette des femmes* a consacré pour l'occasion un numéro spécial sur les jeunes avec la collaboration de jeunes journalistes et photographes : *Jeunesse d'aujourd'hui* (mars-avril 2001).

Par ailleurs, le Conseil du statut de la femme



Gazette des femmes, mars-avril 2001 Vol.22, #6

a mené une vaste étude sur les jeunes Québécoises de 15 à 29 ans : *Des nouvelles d'Elles : les jeunes femmes du Québec* (avril 2002). Ce document d'information trace un portrait exhaustif des jeunes femmes (démographie, scolarité, santé, marché du travail, couple, famille, loisirs, projets d'avenir, etc.).



Des nouvelles d'Elles, avril 2002

Bien que peu nombreux au CSF, les jeunes semblent les bienvenu(e)s dans les différents comités. Leurs préoccupations sont prises en considération et leurs paroles sont entendues. Les jeunes sont donc partie prenante du Conseil du statut de la femme, soit comme groupe d'intérêt spécifique, soit comme partenaires des orientations de l'organisme.

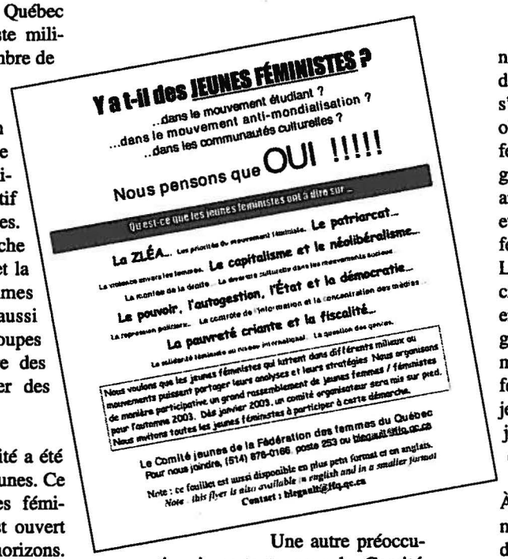
Cette année, le Conseil du statut de la femme fête ses 30 ans. Sous le thème *Trente ans d'action, ça porte fruits !*, le Conseil du statut de la femme organise divers événements pour souligner les 30 ans d'existence de l'organisme, mais aussi pour nous rappeler les actions marquantes des dernières années ainsi que l'apport exceptionnel de femmes et d'hommes qui ont contribué à faire avancer la cause des femmes. Des activités auront lieu tout au long de l'année 2003. En plus d'un colloque qui s'est tenu les 23 et 24 mai 2003 à Montréal, les activités du 30e anniversaire se poursuivront à l'automne 2003 au Musée de la civilisation à Québec. C'est un rendez-vous pour les féministes de tous âges !

Pour en savoir plus :
http://www.csf.gouv.qc.ca.
De plus, certaines publications peuvent être téléchargées directement à partir du site.

Comité jeunes de la FFQ : un engagement militant

Par Marie-Eve Surprenant

La Fédération des femmes du Québec (FFQ) est l'organisme féministe militant comptant le plus grand nombre de membres au Québec (membres individuelles et membres associatifs). La FFQ est un regroupement permanent de féministes et de groupes féministes, un outil politique collectif pour le mouvement des femmes. On lui doit notamment la marche Du pain et des roses de 1995 et la Marche mondiale des femmes (2000). La FFQ s'allie aussi régulièrement avec d'autres groupes ou mouvements pour défendre des causes communes et organiser des actions ponctuelles.



Depuis 1997, un nouveau comité a été créé à la FFQ, soit le Comité jeunes. Ce comité est composé de jeunes féministes entre 18 et 30 ans et est ouvert aux jeunes femmes de tous les horizons. Le Comité jeunes fait partie de la FFQ, mais initie aussi ses propres actions et élabore ses orientations en fonction des priorités de ses membres et des processus collectifs auxquels il participe. Le Comité jeunes a notamment participé au Sommet des peuples du Québec et au Forum social mondial de Porto Alegre (2002 et 2003), faisant entendre la voix de jeunes féministes et insistant sur la nécessité d'intégrer une approche féministe dans l'analyse des problèmes touchant les jeunes, ainsi que dans les analyses et les luttes de l'ensemble des mouvements sociaux.

Selon Elsa Beaulieu (membre du Comité jeunes, qui a bien voulu nous accorder une entrevue), le Comité jeunes est un lieu où les jeunes femmes peuvent s'exprimer, travailler en solidarité avec d'autres jeunes femmes, ouvrir leurs horizons en échangeant avec d'autres groupes et cela, en étant confrontées à d'autres problématiques et visions du monde (jeunes femmes immigrantes, lutte anti-mondialisation, écologie, etc.). Le Comité jeunes est aussi une porte d'entrée dans le mouvement des femmes, un lieu d'apprentissage pour les jeunes féministes.

Une autre préoccupation importante pour le Comité jeunes est de démystifier le féminisme auprès des jeunes femmes. Ainsi, le Comité jeunes est souvent sollicité pour venir exprimer les opinions et les préoccupations des jeunes féministes dans différents lieux et événements.

Cependant, le Comité jeunes est avant tout un groupe militant, voire contestataire. Le Comité est un groupe actif au sein du mouvement des femmes et tente de s'allier à d'autres groupes pour travailler en solidarité. Le Comité jeunes est ouvert à toutes les jeunes femmes qui désirent s'impliquer collectivement et solidairement pour la défense des intérêts des femmes et ce, en fonction du temps dont elles disposent et des sujets qui les préoccupent (pauvreté, lutte anti-mondialisation, violence envers les femmes, etc.).

Le Comité jeunes de la FFQ prépare un grand rassemblement de jeunes femmes / féministes les 26, 27 et 28 septembre 2003. Cet événement est organisé dans le but d'échanger avec d'autres jeunes femmes qui font partie de groupes féministes ou d'autres mouvements, mais dont les analyses et les actions peuvent s'enrichir mutuellement. En effet, un des objectifs est de rejoindre les jeunes féministes qui militent dans d'autres groupes (écologiste, anti-mondialisation, anti-capitalisme, mouvement étudiant, etc.), de savoir qui sont ces jeunes femmes et ce qu'elles ont en commun. Le rassemblement a aussi pour but de créer un réseau d'échange et de solidarité entre jeunes femmes issues de différents groupes culturels et de différents milieux. Il s'agit d'un lieu pour parler de féminisme (ils sont plutôt rares pour les jeunes), pour s'ouvrir au vécu d'autres jeunes femmes, pour créer finalement un espace de dialogue.

À cet effet, un comité organisateur a été mis sur pied dès janvier afin d'élaborer de manière participative des stratégies d'action pour le rassemblement, de brasser des idées et de se concerter afin que le rassemblement reflète la diversité des jeunes femmes québécoises, et celle du mouvement des femmes. Ainsi, le rassemblement sera organisé par des jeunes féministes membres de différents groupes et mouvements.

Qui a dit que les jeunes étaient individualistes et ne militaient plus ? Les jeunes, et dans le cas présent, les jeunes femmes, semblent être très concernées par les enjeux sociaux et politiques qui concernent les femmes et participent au changement de la société. Comme le dit Elsa Beaulieu, « L'engagement féministe nous permet de sortir de notre léthargie individualiste et de notre défaitisme. Un engagement social donne un sens à notre vie et est porteur de changement. C'est à nous aussi les jeunes de créer la société que nous voulons. Nous pouvons toutes poser des actions… il est temps de créer une culture féministe chez les jeunes ! ».
Alors, qu'attendez-vous ?

Pour en savoir plus, visiter le site de la FFQ : http://www.ffq.qc.ca/

Où sont les jeunes féministes ?

Par Judith Lavallée

Judith Lavallée est stagiaire à la Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec. Elle est également bachelière en communication, relations humaines.

À une époque où de nombreux questionnements surgissent par rapport à l'avenir et à l'orientation du féminisme, il importe de se questionner sur la place qu'occupe le féminisme dans la vie des jeunes femmes de la nouvelle génération. Beaucoup se demandent où sont les jeunes féministes. Ont-elles tourné le dos au féminisme ou s'impliquent-elles tout simplement ailleurs et différemment ?

C'est avec intérêt que nous nous sommes arrêtées sur ces questions. Après mûre réflexion et suite à plusieurs hypothèses, nous avons trouvé intéressant d'aller recueillir, par le biais d'entrevues, l'opinion des jeunes femmes d'aujourd'hui sur le féminisme. Il nous importait de nous attarder sur leurs visions, leurs perceptions et sur leurs implications dans le mouvement des femmes parce que non seulement elles représentent la nouvelle relève, mais elles sont aussi porteuses de nouveaux enjeux et questionnements propres à leur génération.

Les jeunes femmes interrogées ont respectivement 24 et 31 ans, elles s'appellent Geneviève et Hélène et sont d'origine québécoise. Geneviève est étudiante au baccalauréat en psychologie et elle est engagée au Centre des femmes de l'UQAM. Hélène est coordonnatrice de l'organisme Des jeunes chez eux partout. Elle est engagée et militante au sein du Comité jeunes de la Fédération des femmes du Québec; elle a accepté de partager sa vision à titre personnel et non à titre de représentante du Comité jeunes.

En premier lieu, il nous apparaissait primordial que ces jeunes femmes nous définissent leur propre vision du féminisme. Toutes deux s'entendent pour dire qu'être féministe, c'est d'abord être en accord avec les principes d'égalité et d'équité.

« Moi, ma définition, elle évolue selon ce que je vis, selon ce que je comprends, selon ce que j'apprends aussi sur le plan théorique mais ce que je vais chercher […] c'est l'égalité entre les hommes et les femmes à tous les niveaux. » (Hélène)

« Ma définition est très simple : c'est l'égalité entre les hommes et les femmes. L'égalité entre les deux sexes. » (Geneviève)

Elles ont aussi souligné qu'il y avait une méconnaissance de la définition du féminisme chez les jeunes femmes. Hélène et Geneviève ont expliqué que trop de personnes associent encore le féminisme au courant radical.

« Féminisme est souvent associé à féminisme radical, le monde pense que parce que tu es féministe, tu es radicale, radicale étant associé aux années 70 où les filles faisaient brûler leurs brassières, puis il y avait le mouvement lesbien radical qui ne voulait rien savoir des hommes. […] Les jeunes filles pensent ça mais quand tu vas plus loin, tu leur poses des questions et elles ont des préoccupations féministes mais elles ne veulent pas porter l'étiquette féministe. » (Hélène)

C'est en abordant le thème de la différence entre le féminisme d'aujourd'hui et le féminisme d'hier, qu'elles ont expliqué le rapport entre les différentes générations et la transmission du féminisme. Hélène trouve qu'il y a un manque de communication entre les deux générations et que les femmes de la génération antérieure sont peut-être trop ancrées dans leurs préoccupations et dans leurs manières d'agir, ce qui les amène à ne pas être nécessairement aussi ouvertes envers les jeunes que ne le laisse entendre le discours qu'elles tiennent.

« Je trouve qu'il y a une grosse perte au niveau de la transmission des connaissances et des échanges que l'on peut retirer les unes des autres. […] on a des choses à apprendre et elles ont des choses à apprendre de nous et on a des choses à mettre en commun afin d'être plus fortes. Il faudrait travailler tout le monde ensemble et je trouve que ça, ça ne se fait pas nécessairement. En fait, je trouve que ça se fait pas! » (Hélène)

À ce propos, beaucoup d'autres jeunes femmes dénoncent le manque d'échanges entre les différentes générations. La plupart des jeunes féministes estiment que leurs prédécesseures ont fait évoluer énormément la condition féminine. Malheureusement, l'absence de communication représente pour elles un facteur important ayant une incidence directe sur l'absence du féminisme chez les jeunes. De plus, elles trouvent qu'il est très difficile de s'intégrer dans le mouvement des femmes avec les pionnières.

« C'est fort le mouvement des femmes, toutes les femmes se connaissent entre elles et ce n'est pas évident d'entrer dedans et puis d'y aller. Ce sont des femmes généralement militantes féministes qui sont dans le milieu, qui travaillent là-dedans et qui militent là-dedans alors que ce n'est pas nécessairement le cas de toutes les jeunes féministes. On a des intérêts assez variés. » (Hélène)

En ce sens, certaines jeunes femmes ont expliqué que le féminisme ne rejoignait pas nécessairement leurs préoccupations et ne répondait qu'en partie à leurs besoins. Geneviève a souligné qu'elle

reconnaissait l'importance des luttes dans le mouvement des femmes, telles que la pauvreté, la violence, les droits des femmes d'ici et d'ailleurs, etc. Toutefois, elle a aussi mentionné que pour amener d'autres jeunes femmes à joindre le rang des féministes, il importait de s'interroger sur des questions qui préoccupent la nouvelle génération, soit la lutte anti-mondialisation, le capitalisme, la place des femmes en politique, etc.

« Il y a encore trop peu de femmes en politique. Je crois qu'elles auraient beaucoup à apporter, à amener à la société si on leur laissait prendre leur place et si on leur donnait les conditions pour y accéder. » (Geneviève)

Dans un même ordre d'idées, Hélène a souligné l'importance de se questionner sur le concept de conciliation études, travail et famille. Il s'agit d'une préoccupation importante pour les jeunes féministes, au cœur même de leur vie.

« Il y a aussi la conciliation études-travail-famille, en ce moment dans les journaux, on parle de conciliation travail-famille, mais nous autres, on pousse aussi pour qu'on tienne compte des études. On étudie de plus en plus longtemps ou on retarde les études, on change de carrière et on retourne aux études. Les femmes qui ont des enfants pendant qu'elles sont aux études, ont des problèmes au niveau des prêts et bourses et lorsque tu es enceinte, tu n'as pas le droit à grand chose et il faut que tu continues à rembourser les prêts [...] ». (Hélène)

À ce titre, elles nous ont parlé de la perception qu'elles avaient de la place des femmes dans la société d'aujourd'hui. Elles vivent et ressentent les effets des luttes réalisées par leurs prédécesseures, elles sentent qu'elles ont davantage leur place, mais qu'il reste beaucoup de chemin à faire.

« Je pense qu'il y a une reconnaissance importante du mouvement des femmes et de la contribution qu'elles ont apportée à la société québécoise. [...] mais c'est encore un monde d'hommes. C'est clair que la place des femmes est encore secondaire, elle est encore à la maison. Ce sont encore les femmes qui s'occupent de la majorité des tâches domestiques. Il y a un partage des tâches qui est peut-être plus grand qu'avant, mais c'est encore les femmes qui doivent penser à tout [...] et surtout en ce qui a trait aux enfants. Et au niveau du marché du travail, il y a eu des avancées, c'est encourageant, mais il y a encore un méchant bout à faire pour que les femmes et les hommes aient des chances égales, équitables sur le marché du travail et dans la vie en général. » (Hélène)

« Moi, mes tantes ont milité beaucoup dans les années 70', elles ont apporté beaucoup je crois, mais aujourd'hui c'est autre chose. Ce n'est plus la même chose » (Geneviève)

L'égalité et l'équité demeurent des valeurs importantes pour ces jeunes féministes, non seulement pour elles mais aussi pour tous. Il est clair que parce qu'elles sont des femmes, elles se sentent directement concernées par les enjeux du mouvement, mais elles le sont aussi par les communautés ethnoculturelles, par l'écologie et la mondialisation.

Nos jeunes féministes sont-elles engagées ailleurs ? Oui, elles le sont. Hélène milite pour le Comité jeunes de la Fédération des femmes du Québec, mais elle est aussi engagée dans un groupe communautaire qui travaille sur la sécurité alimentaire et au développement communautaire. De plus, elle a aussi des préoccupations environnementales.

« Ce sont des choses qui me préoccupent et je pense que c'est typique de notre génération d'être préoccupée, d'être militante, d'être quelqu'un de politisée. C'est dur pour notre génération d'être juste pour une cause spécifique, parce que tout est interconnecté de toute façon, tout a un impact sur le reste. Le féminisme, ça me préoccupe, c'est ma cause d'implication et la première étiquette que je me mets, c'est féministe, mais je suis ouverte à d'autres choses. » (Hélène)

Geneviève se considère plus engagée que militante. Elle a commencé à s'impliquer dans le mouvement des femmes, l'an dernier, lorsqu'elle s'est intégrée à une association étudiante en Allemagne. Maintenant, elle œuvre au sein du Centre des femmes de l'UQAM, où elle occupe le poste de vice-présidente.

De plus, à travers leur engagement et leur militantisme, elles ont certaines revendications.

« Je trouve les inégalités terribles, je ne trouve pas ça normal que dans une société super riche, il y ait des enfants qui ne mangent pas avant d'aller à l'école. C'est inacceptable. » (Geneviève)

Hélène et Geneviève ont amené des valeurs importantes au sein de leurs revendications, soit la solidarité et le respect. Hélène reconnaît que les femmes et le mouvement des femmes apportent à la société un savoir-faire plus humain et constructif qui va à l'encontre de la hiérarchie et du pouvoir.

« Je pense qu'on peut apporter plus à la société par la manière dont on travaille ensemble, la manière dont on fait passer l'humain avant le cash. Le mouvement des femmes, c'est ça, c'est fascinant. La vie serait tellement plus belle si on pouvait travailler et fonctionner comme ça, tout le monde ensemble. Et la solidarité aussi pour moi c'est typique des femmes. » (Hélène)

Une revendication qui s'avère cruciale pour ces jeunes femmes est d'inclure les hommes à travers la lutte féministe.

« Et les hommes là-dedans, on est la moitié de l'humanité. Qu'est-ce qu'on fait avec les hommes ? Oui, on veut travailler. Moi, je suis pour travailler entre femmes, mais il faut les sensibiliser eux autres aussi, ils ne vont pas nécessairement s'ouvrir à nous. » (Hélène)

Selon elles, il est valable de concevoir qu'un homme peut partager des valeurs féministes. Lorsqu'il s'agit de faire avancer la cause des femmes, les hommes peuvent appuyer et être solidaires avec leurs revendications. La définition du féminisme de ces jeunes femmes étant de préconiser l'égalité pour tous et toutes. Il est ainsi normal pour elles que les hommes s'impliquent et prônent des valeurs féministes.

En ce qui a trait aux relations hommes/femmes, Geneviève et Hélène convergent vers la même opinion. Elles constatent qu'il y a une meilleure communication entre les hommes et les femmes de la nouvelle génération. Les jeunes hommes sont plus ouverts et plus conscientisés parce qu'ils ont été sensibilisés davantage sur l'importance de l'égalité pour tous et toutes.

« Les rapports entre les hommes et les femmes ont énormément changé. Il y a vraiment des différences entre la génération de ma mère et ma génération. Maintenant, les deux peuvent prendre autant de décisions, que ce soit sur la bouffe, le ménage... Les deux peuvent s'impliquer autant l'un que l'autre. » (Geneviève)

Toutefois, malgré le fait que les hommes semblent plus sensibilisés aux enjeux féministes qu'autrefois, ces jeunes femmes trouvent qu'il y a encore beaucoup trop de violence à l'égard des femmes et que malheureusement ce sont encore les femmes qui occupent des emplois peu rémunérés de service ou de soutien. Certes, il y a eu une évolution dans les rapports sociaux de sexe, mais les constructions sociales entretiennent et conditionnent encore les hommes et les femmes à perpétuer des rôles stéréotypés.

« Il y a eu des mesures gouvernementales qui ont fait en sorte que théoriquement, on devrait être plus égales, mais dans les faits, ce n'est pas ça nécessairement qui se passe. Tu as beau mettre les choses dans les lois mais les mentalités et l'application ainsi que le système dans lequel on vit, ça prend du temps avant que ça change. » (Hélène)

Et sur ce, elles s'entendent pour dire que l'environnement et le milieu d'où proviennent les femmes et les hommes façonnent grandement les relations qu'ils vont entretenir ensemble.

En abordant le thème des relations hommes/femmes, il nous apparaissait inconcevable de ne pas nous attarder sur l'impact des médias sur l'image véhiculée de la femme d'aujourd'hui. La plupart des jeunes femmes d'aujourd'hui dénonce l'utilisation et la représentation que les médias font du corps de la femme. Non seulement parce qu'ils ne représentent pas la réalité mais parce qu'ils représentent toujours la femme comme étant un objet.

« Cela n'a pas d'allure comment les femmes sont utilisées pour leur corps, elles sont représentées comme des poupées, comme une enveloppe. Je dirais même que c'est rare qu'une femme soit représentée comme une personne, comme quelqu'un d'intelligent, capable de réfléchir et de prendre position et qui n'est pas là juste parce que c'est beau. » (Hélène)

« Dans les publicités, c'est encore la mère qui est là pour vendre des plats ou pour faire la vaisselle. La mère est debout et sert sa famille. C'est malheureux. » (Geneviève)

Il est difficile pour une femme de s'identifier aux modèles que présentent les revues, la télévision ou la publicité. Encore plus difficile, diront-elles, pour les jeunes filles de 12, 13 et 14 ans, qui voient leur corps à moitié nu sur des panneaux publicitaires. Comment s'identifier à des images non-sexistes quand ce type de publicités demeure omniprésent dans la vie des adolescentes, et surtout comment les garçons de leur âge vont-ils percevoir les jeunes filles qu'elles sont vraiment ?

Et d'après vous, quels sont les grands enjeux de demain pour le féminisme et la nouvelle génération? Hélène et Geneviève voient l'avenir avec beaucoup d'espoir, d'ouverture et de solidarité.

« Je pense qu'un des gros enjeux qu'a soulevé la Marche mondiale des femmes, c'est d'être solidaire au niveau planétaire. Soutenir et accompagner les femmes à l'échelle internationale.» (Geneviève)

« Et un autre enjeu, c'est d'être capable d'échanger entre les générations et que ça soit inclus de fait dans le féminisme. Toujours s'assurer qu'il y ait un partage des connaissances entre les générations, un échange et beaucoup d'ouverture. » (Hélène)

Le dernier enjeu concerne les relations hommes/femmes. Ces jeunes femmes se demandent quoi faire pour mieux vivre ensemble. Pour que tous et toutes aient les mêmes chances d'évoluer, que les hommes et les femmes aient les mêmes droits afin que les femmes n'aient plus à se battre pour accéder à un monde meilleur.

« Dans mes espoirs les plus grands, on n'aurait plus besoin d'être féministe parce que tout serait bien, c'est sûr que c'est utopique, mais j'y pense pareil parce que ça m'encourage. » (Hélène)

Que nous réserve l'avenir ? Ces jeunes femmes aspirent à un monde plus égalitaire où les femmes pourront prendre la place qui leur revient sur le marché du travail, dans le milieu politique ou tout simplement dans leur vie personnelle. Elles ont le désir de s'impliquer, de s'engager et de travailler à la promotion des rapports égalitaires. Mais pour cela, ne faudrait-il pas leur laisser l'espace qui leur convient ?

Perceptions de l'égalité entre les sexes chez les jeunes au Québec

Par Marie-Eve Surprenant

Depuis les années 60, et même bien avant, des femmes ont milité pour obtenir une plus grande égalité et autonomie. Ces luttes ont contribué à changer les perceptions et les projets des femmes; elles leur auront permis notamment de ne plus seulement se percevoir comme des mères, mais aussi comme des citoyennes à part entière et des sujets politiques (Collectif Clio, 1982). De grandes luttes ont été menées pour établir une plus grande égalité entre les sexes mais cette bataille a-t-elle été réellement gagnée ?

De nos jours, il semble que plusieurs jeunes femmes ne se disent pas féministes ou ne voient pas la nécessité de l'être. Elles ne se sentiraient pas directement concernées par les questions féministes. Selon certaines d'entre elles, dans une société comme la société québécoise, l'égalité est un fait établi pour lequel il n'est plus nécessaire de lutter. En effet, plusieurs femmes ne se disent pas féministes ou n'ont pas envie d'être associées à ce mouvement car le féminisme s'est vu accoler des étiquettes plutôt péjoratives au cours des dernières années. Selon plusieurs études (Descarries et Gill, 1990; Guéricolas, 1999; Guindon, 1997; Maillé, 2000, etc.), les jeunes femmes associent majoritairement le militantisme et la confrontation au mot féminisme, d'autres voient les féministes comme des personnes qui détestent les hommes. Certaines, encore, déclarent qu'il faut avoir vécu de la discrimination pour vouloir lutter pour la cause des femmes et plusieurs d'entre elles ne se sentent aucunement discriminées dans leur quotidien et ne voient donc pas la pertinence de s'associer aux mouvements féministes.

D'autres auteurs et personnalités publiques, à l'instar de Denise Bombardier (1993), accusent le féminisme d'être allé trop loin, d'avoir laissé les hommes à la déroute et les couples à la dérive. Enfin, les médias, comme le signale Susan Faludi (1993) dans *Backlash*, dénoncent massivement le féminisme pour les effets pervers qu'il aurait, semble-t-il, provoqués, l'accusant de tous les torts et clamant la mort du féminisme. En fin de compte, plusieurs auteurs et tenants des médias semblent s'entendre pour dire que l'égalité entre les hommes et les femmes est maintenant chose faite et qu'il faut maintenant penser au bonheur du couple et de la famille, bref, que les femmes n'ont plus de raisons de lutter pour l'amélioration de leur condition puisque l'égalité est désormais atteinte.

Bien sûr, et malgré tout, plusieurs jeunes femmes se disent féministes et ressentent encore le besoin de questionner les rapports entre les hommes et les femmes, les divers lieux d'oppression qui subsistent et souhaitent poser des actions concrètes et concertées pour faire avancer la condition des femmes. Ainsi, un sondage effectué pour le compte de la *Gazette des femmes* en 1993, sur l'appui de la population québécoise au mouvement des femmes révèle que « [...] 85 % de la population appuie le mouvement des femmes [...] » (Stanton, 1994 : 14). Il démontre également que la majorité de la population comprend bien les luttes du mouvement des femmes et leur est solidaire. Aussi, plus de la moitié des Québécoises (et parmi elles, les femmes de 18 à 24 ans ne font pas exception) se disent féministes. Quarante-neuf pour cent des jeunes femmes interviewées se déclarent féministes. Donc, malgré plusieurs courants de pensée et malgré les invectives des médias clamant la mort ou l'obsolescence du féminisme, les jeunes femmes reconnaissent encore l'importance du mouvement des femmes et adhèrent à ses idées et revendications, sans pour autant sentir le besoin de s'associer au mouvement des femmes.

En effet, les jeunes femmes féministes comme les non féministes semblent envisager la réalité des rapports sociaux de sexe à peu près de la même façon et développent des pratiques féministes (Descarries et Gill, 1990). Cela semble encore plus vrai chez les jeunes femmes scolarisées. Or, si les jeunes femmes, qu'elles se disent féministes ou non, adhèrent à des valeurs prônées par le mouvement féministe (dont l'égalité entre les sexes est le principal cheval de bataille), ont-elles pour autant des pratiques égalitaires dans leur quotidien ? Qu'en est-il réellement de l'égalité entre les sexes chez les jeunes ?

La recherche

Afin de répondre à ces questions, nous avons entrepris, dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, de réaliser 16 entrevues (semi-dirigées de type qualitatif) avec des jeunes (hommes et femmes) entre 20 et 30 ans pour comprendre comment se façonnent les perceptions et les pratiques des jeunes quant à l'égalité entre les sexes. Pourquoi faire ce choix ? Les jeunes qui ont aujourd'hui entre 20 et 30 ans font partie des premières générations d'enfants issus des changements provoqués par le mouvement féministe (et par d'autres changements sociaux et économiques tels besoin du double salaire, l'instabilité conjugale, etc.) et sont sans doute à même de penser les rapports hommes/femmes différemment des générations précédentes.

De plus, de nombreux jeunes (hommes et femmes) ont une volonté moins grande que les générations précédentes d'entreprendre des actions collectives dans la mesure où souvent ils sentent qu'ils n'ont aucune emprise sur les structures ou les institutions. Beaucoup de jeunes veulent plutôt travailler à changer les choses dans les sphères qui les touchent directement : le monde du travail, leur famille, leur cercle d'amis, leur couple, etc. Aussi, la plupart des jeunes semblent désirer instaurer des rapports égalitaires dans leurs relations avec leur entourage immédiat, et plus particulièrement dans leur relation de couple (Kaufmann, 1992, 1993 ; Poussart et Stanton, 1997). Il semble que les jeunes hommes partagent aussi des visées égalitaires dans leur rapport au couple. Nous en sommes donc arrivées à nous demander si, face à ces ambitions, les jeunes cherchaient et arrivaient bel et bien à instaurer des relations égalitaires lorsqu'ils optaient pour la vie en couple et, si tel était le cas, comment s'y prennent-ils pour établir ces rapports égalitaires dans leur couple. Enfin, nous nous sommes intéressées à savoir si l'égalité constitue un enjeu majeur lors de la formation du couple. À notre avis, le couple et par la suite, la famille, est le lieu premier où se matérialise et se reconduit la division sexuelle du travail. C'est à partir de cette cellule de base que nous pourrons peut-être observer comment les jeunes vivent leurs rapports à l'égalité et s'ils sont réellement libérés des modèles et des rôles sexuels traditionnels.

Les jeunes que nous avons rencontrés dans le cadre de nos entrevues sont donc tous en couple et cohabitent ensemble, certains-es ont des enfants, d'autres non. Une dernière variable qui fut prise en considération lors du choix de nos répondants-es est le niveau d'instruction. Notre groupe de référence est composé de jeunes ayant une formation universitaire (tous les niveaux de diplômes confondus, complétés ou non). Le choix du niveau d'instruction s'est imposé parce que nous souhaitions avoir un groupe d'un certain niveau d'homogénéité pour être capable de dégager des caractéristiques communes, des catégories ou des typologies face au phénomène étudié. Mais surtout, si nous avons opté pour des candidats de niveau universitaire, c'est que nous croyons que ces jeunes sont peut-être les mieux outillés pour repenser l'égalité entre les sexes et les rôles sexuels dans le couple et la famille. L'instruction est le premier pas vers le savoir et l'autonomie.

Les jeunes qui ont été rencontrés en entrevue ont été interrogés sur leurs modèles familiaux, l'évolution des rôles sexuels, leurs perceptions de l'égalité entre les sexes dans la société en général et dans les relations amoureuses, leurs visions des relations conjugales et familiales, leurs pratiques quotidiennes (répartition des tâches, soins aux enfants, conciliation famille/travail) et sur leurs projets d'avenir. Dans le présent article, nous vous ferons part de nos résultats préliminaires et de nos pistes de recherche concernant les perceptions des jeunes face à l'égalité entre les sexes.

L'égalité : un acquis ?

Comme nous l'avons vu précédemment à propos des perceptions des jeunes femmes à l'égard du féminisme, peu de jeunes femmes se sentent concernées par les revendications féministes parce qu'elles ne vivent pas, ou peu, de discrimination dans leur vie quotidienne. Vivons-nous donc dans une société réellement égalitaire ou est-ce que les jeunes femmes sont moins sensibles aux inégalités parce qu'elles considèrent qu'elles ont beaucoup plus de droits qu'en avaient leurs aînées ? Le fait qu'elles ne ressentent, pour la plupart, plus le besoin de lutter collectivement pour l'égalité entre les sexes nous permet-il de croire que les jeunes, les jeunes femmes en particulier, perçoivent l'égalité entre les sexes comme un fait accompli ?

En effet, une égalité de droits formels (qui en principe doit permettre d'éliminer la discrimination institutionnalisée envers les femmes et leur permettre l'accès à l'égalité dans des structures et des institutions d'où elles avaient été exclues auparavant) est en vigueur dans la société québécoise. Cette égalité de droits formels fait en sorte que plusieurs jeunes femmes croient qu'elles ne rencontreront aucun obstacle majeur lié à leur sexe pour freiner leur réussite sociale et professionnelle, même si elles sont conscientes de vivre certaines inégalités dans leur quotidien (Soucie, 1993). Cette phrase d'une répondante résume bien la vision des jeunes face à l'égalité :

> *« Je pense que c'est quelque chose que tu prends pour acquis jusqu'à temps... jusqu'à ce que tu te butes à une affaire. » (Stéphanie, 24 ans[1])*

Plusieurs jeunes femmes semblent prendre l'égalité entre les sexes pour acquis parce le thème de l'égalité est rarement abordé de front, autant par les médias que par les jeunes et le mouvement des femmes. Les jeunes entendent souvent parler d'équité salariale, de pauvreté chez les femmes, d'isolement, de violence conjugale, mais ils ne saisissent pas nécessairement que ces problèmes sont liés au sexe et qu'ils existent du fait que notre société est érigée selon un ordre patriarcal fondé sur la division sexuelle du travail et donc, favorisant l'instauration de domaines et de rôles propres à chacun des sexes. Par exemple, le débat sur l'équité salariale, même s'il a occupé une place centrale dans les médias (à divers moments : infirmières, enseignantes du primaire et du secondaire) n'a pas été suffisant pour mettre de l'avant le lien entre les emplois sous-payés des femmes, la dévalorisation des emplois majoritairement féminins et la discrimination à l'égard du sexe :

> *« Non, je ne pense pas que les enseignantes sont sous-payées parce qu'elles sont des femmes. Non ! Je pense que c'est parce que c'est le gouvernement ! [...] Bien, peut-être parce que c'est des femmes, je ne le sais pas... je peux te dire que j'ai tout le temps pensé que c'était parce que c'était le gouvernement. C'est encore le gouvernement qui paye. » (Isabelle, enseignante, 30 ans)*

Ainsi, l'utilisation du mot *équité* au lieu d'*égalité* (notamment) semble provoquer une certaine confusion sur les enjeux liés aux rapports sociaux de sexe.

Visions, perceptions et positionnements face à l'égalité entre les sexes

Cette confusion face à l'égalité provoque pour plusieurs jeunes une certaine ambiguïté quant aux définitions qu'ils proposent de l'égalité entre les sexes et influence leur positionnement face à celle-ci. La plupart des jeunes désirent vivre des rapports égalitaires, surtout dans leur couple, mais ils ne savent pas toujours comment l'égalité peut se réaliser dans les pratiques et à quel point une égalité est possible. La plupart des jeunes ne se sont jamais vraiment posé la question de ce qu'était l'égalité pour eux. Ce fut donc un exercice difficile pour plusieurs d'entre eux d'expliquer leur vision de l'égalité entre les sexes. C'est pourquoi les citations choisies pour illustrer le positionnement des jeunes face à l'égalité ne seront pas toutes des définitions : parfois l'égalité s'exprime sous la forme d'anecdotes tirées du discours ou d'exemples de pratiques. Au fil des entrevues et de l'analyse de celles-ci, des catégories se sont dégagées par rapport à l'égalité entre les sexes. Nos résultats préliminaires nous amènent à regrouper les attitudes et perceptions face à l'égalité en quatre catégories, reflétant parfois plus ou moins de conservatisme par rapport aux modèles

Note

1 Afin de respecter l'anonymat des témoignages, nous employons des prénoms fictifs.

et aux rôles sexuels traditionnels ou l'ébauche de nouveaux modèles identitaires.

1) L'égalité n'est pas un enjeu selon le sexe : la personnalité influe plus que le sexe

Dans cette première catégorie, le rapport à l'autre n'est pas influencé de façon majeure par le sexe. Ce qui détermine des rapports égalitaires ou non est avant tout une question de personnalité, de préférences. L'individu se présente en dehors des clivages fondés sur le sexe et n'est pas marqué par une socialisation qui reproduit la division sexuelle du travail.

« ... ça me revient, que peut-être l'égalité ce n'est pas partout, mais ici on tend plus vers ça. Je pense qu'ici, s'il y a des différences, c'est plus des différences de personnalités que des différences d'égalité. Par exemple, moi je ne sors pas les poubelles, j'haïs ça, mais mon chum ne fait pas la vaisselle parce qu'il haït ça. On s'est entendu que c'est correct que moi je vais faire la vaisselle, mais je ne m'occupe pas des vidanges. C'est une répartition des tâches selon les besoins. » (Stéphanie, 24 ans)

C'est donc aux membres du couple de s'accommoder des désirs et des préférences de chacun. Cependant, dans la plupart des cas, les jeunes hommes et les jeunes femmes entrent en couple avec un héritage familial distinct quant à l'entretien ménager qui diffère selon leur éducation. Les partenaires auront donc tendance à assumer les tâches domestiques pour lesquelles ils se reconnaissent des compétences, des goûts ou pour lesquelles ils ont de la facilité. Kaufmann (1993) nomme les sphères de prédilection (pour ne pas dire de prédisposition) des partenaires pour ce qui concerne l'entretien domestique, les territoires personnels. Le danger est alors grand pour les membres du couple de se séparer les « territoires » en fonction de leurs goûts, organisant leur fonctionnement conjugal sous le mode de la complémentarité, sans remettre en question la socialisation différenciée qui les oriente vers des tâches connues et généralement liée à leur sexe.

« Bien, l'égalité entre les sexes, c'est que chacun fait son travail... chacun s'entend... Le couple s'entend sur un travail que chacun doit faire dans le couple pour que finalement le couple fonctionne. » (Evelyne, 25 ans)

Il n'y a donc pas nécessairement, pour ces couples, de discussions, de négociations pour définir ce que devrait être une relation égalitaire. La relation est basée sur une complémentarité des personnalités. Cette vision de l'égalité semble aller vers une reconduction des modèles sexuels traditionnels.

2) Rapports de force ou lutte des sexes

Les jeunes faisant partie de cette catégorie semblent voir les rapports hommes/femmes comme un rapport de force ou de pouvoir. Pour eux, l'égalité est quelque chose de difficile à atteindre. La balance penche souvent plus d'un côté que de l'autre. Certaines jeunes femmes veulent une relation égalitaire, mais elles ont peur de se faire dominer, de ne pas avoir le contrôle, alors, elles sont un peu sur la défensive.

« C'est sûr que c'est important pour moi d'avoir une relation égalitaire. Je ne l'imagine même pas autrement... À moins que ce soit moi la plus forte ! » (Anna, 24 ans)

Dans ce cas-ci, les propos sont dits à la blague, mais on sent que c'est un avertissement, que cette jeune femme doit être alerte pour ne pas qu'elle perde la partie. L'égalité est vue comme une lutte entre les sexes où les rapports entre les hommes et les femmes ne peuvent être exempt de domination.

Pour d'autres, le couple est un lieu où des tensions les déchirent. Les membres du couple ont peur d'installer un rapport inégalitaire au sein du couple et de se retrouver dans une situation inconfortable, qui ne correspond pas à leurs espoirs égalitaires. Implicitement, il semble aussi y avoir une certaine crainte des remises en question face au couple.

« Ça va, sauf que... on dirait que d'un autre côté, il y a un petit combat qui se passe parce que je le sais qu'il travaille fort, je le sais qu'il est fatigué, puis d'un autre côté, moi aussi je fais des choses là. Pendant qu'il travaille fort, moi je me suis presque occupé du déménagement toute seule. Je fais tout dans la maison. [...] C'est peut-être normal que je passe plus de temps à le faire parce que je suis en vacances présentement...[...] Mais je ne le laisserai pas croire qu'il peut s'en tirer comme ça. Je ne le laisserai pas croire que toute ma vie, je vais être là comme ça. » (Stéphanie 24 ans)

Les jeunes femmes semblent prêtes à faire certaines concessions pour préserver leur couple, même si elles ne se sentent pas toujours à l'aise face à la tournure que prend la relation. Dans certains cas, les jeunes femmes sentent qu'elles auraient à se « battre » pour obtenir des choses, pour prendre la place qu'elles désirent et instaurer des rapports égalitaires.

3) Volonté égalitaire : peur de la perte des repères identitaires

D'autres jeunes veulent établir une relation de couple égalitaire, mais sont freinés dans cet élan par la peur de perdre leurs repères identitaires (qu'est-ce que le masculin et le féminin?). Un homme doit rester un homme et une femme, une femme. Pour ces jeunes, si les catégories de genres éclatent, leur positionnement identitaire devient incertain. Dans ce contexte, ils veulent transformer ou se distancier du modèle traditionnel (père-pourvoyeur/mère ménagère), mais ils ont peur de perdre par le fait même leurs qualités dites « féminines » ou « masculines » et de ne plus correspondre à l'image qu'on se fait d'une femme ou d'un homme.

« ... Moi-même, je peux dire que je veux un homme « homme », mais je veux un homme qui s'occupe aussi des affaires de la maison, qu'il soit attentif et tout ça, mais je veux qu'il soit masculin. [...] Qui fait vraiment masculin là, qui est vraiment... comment je pourrais dire... Je pense qu'on veut le gars plus physique, pas qu'il soit trop rought avec nous autres, mais... on veut qu'il soit attentionné, mais pas trop. Quand il est trop attentionné c'est comme: « eille, laisse-moi de l'espace là, t'exagère », mais s'il est trop distant, trop indépendant c'est « ah! il me délaisse ». C'est d'essayer de trouver un équilibre entre tout ça ». (Isabelle, 30 ans)

On perçoit dans cet extrait le malaise à exprimer, à définir ce qu'est un homme et aussi une certaine gêne dans le fait d'affirmer vouloir un homme qui corresponde (en partie) au modèle traditionnel. On sent la persistance de l'image de l'homme viril, un peu dur, jumelé à un petit côté « rose », mais qui ne doit quand même pas trop transparaître. L'arrimage est difficile à faire entre un modèle masculin traditionnel et des besoins de partage et d'égalité.

Il y a aussi certains mythes qui ont la vie dure (l'instinct maternel) et qui s'interposent face à la volonté égalitaire des partenaires.

« Ça ne deviendra jamais complètement égal, même si on le voulait. Les femmes étant ce qu'elles sont... vous êtes beaucoup plus... vous avez la fibre maternelle, ce que nous, les hommes, on n'a pas. On a beau essayer de l'avoir, mais on ne l'a pas. Je pense que c'est chimique. Ça, ça vous appartient, c'est à vous. Je pense qu'à ce niveau-là, la femme va toujours avoir un rôle plus important... ou plus en profondeur que l'homme. » (Richard, 30 ans)

Enfin, pour d'autres, il y a une certaine complaisance (condescendance qui frôle la domination) ou un amusement à ce que certaines tâches soient traditionnellement dévolues à l'homme ou à la femme et qui persistent même si la personne en question n'a pas d'aptitudes particulières pour les activités qualifiées de masculines ou de féminines :

« Puis, je ne sais pas, Sébastien, il fait ses trucs d'homme... Je le laisse accrocher les cadres, réparer les supports de serviettes qui tombent, rentrer le bois. Ce n'est pas parce que je n'aimerais pas ça le faire ou parce que je ne serais pas capable, mais ça me plaît de penser qu'il fait sa job d'homme. J'aime ça appeler mon chum et lui dire : « le support à serviette est brisé, il faut que tu arranges ça, sort tes outils ! ». [...] J'aime ça que ce soit sa job d'homme. Je pense que lui aussi. Il n'est pas particulièrement habile, il n'a pas eu un père qui lui a montré plein d'affaires, mais je pense qu'il aime d'autant plus ça parce que là, enfin, il peut le faire. S'il fallait que moi en plus je le fasse... » (Anna, 24 ans)

Cette volonté de préserver des repères identitaires est aussi liée à la valorisation de l'autre. On lui laisse croire qu'il est compétent, qu'il a les qualités masculines requises et alors, les partenaires ne sont pas trop bousculés dans leur identité. Une répartition des tâches qui n'aurait plus aucune référence aux rôles sexuels traditionnels est, pour les jeunes de cette catégorie, une menace face aux repères identitaires.

4) Égalité : décloisonnement des catégories de genre

Enfin, pour certains jeunes, une relation égalitaire doit dépasser les normes de genre. Il n'y a donc plus de référence aux rôles et modèles sexuels traditionnels et l'homme et la femme sont considérés avant tout comme des humains. L'égalité est basée sur l'individu (ses droits et devoirs) et non sur le sexe. Il y a un éclatement des catégories de genres, laissant aux partenaires la possibilité d'inventer de nouveaux modèles.

« L'égalité, bien se serait que réellement il n'y en ait plus de préjugés. Si une fille décide de faire tel métier ou si un gars décide de faire tel choix, on ne devrait plus dire : « il es-tu gai ? » ou des choses comme ça... Tous les préjugés par rapport aux choses qu'on a encarcannées dans différents sexes et tout ça. ... Aussi, qu'il n'y ait plus de tâches ou de choses qui soient associées à une personne à cause de son sexe. » (Véronique, 24 ans)

La répartition des tâches, pour ces jeunes, n'est pas faite en fonction des attributs masculins ou féminins ou selon des préjugés existants à cet égard. Les membres du couple discutent beaucoup de l'égalité et de la répartition des tâches, de leur vision de l'égalité et d'une relation de couple satisfaisante car une relation égalitaire se construit à deux et tout est à inventer. Pour ces jeunes, aucun comportement ne semble inné, donc tout est possible. Les rôles sexuels sont interchangeables, mouvants, permettant ainsi de faire éclater les catégories de genre et de sexe, pour donner la possibilité à chaque individu de se réaliser pleinement et de faire des choix non déterminés par son appartenance de sexe.

« L'égalité entre les sexes... je pense que c'est justement de pouvoir faire ce qu'on veut si on est un homme ou si on est une femme... qu'il n'y ait pas d'étiquettes qui dit « une femme doit faire ça, un homme doit faire ça ». Je pense que c'est de pouvoir s'accomplir pleinement dans ce qu'on veut, de ne pas se sentir empêché. Encore une fois, je pense que c'est une question de partage. Il ne doit pas y en avoir un qui a des tâches assignées parce que c'est un homme ou parce que c'est une femme. Par exemple, ce n'est pas parce que tu es un homme que ça veut dire que c'est toi qui fait les poubelles ou une femme qui fait le ménage. Les choses ne doivent pas être séparées aussi nettement que ça... Je pense que l'égalité c'est aussi de pouvoir faire les mêmes choses, de pouvoir faire le travail qu'on veut si on est une femme, d'avoir un salaire égal ou du moins équivalent. C'est qu'il y ait une équité, un respect des autres... » (Stéphane, 27 ans)

Conclusion

Les perceptions qu'ont les jeunes de l'égalité démontrent le chemin et les efforts qu'il reste à faire pour que l'égalité entre les sexes ne soit plus seulement un droit formel, mais une réalité. L'exemple de la perception de l'équité salariale démontre aussi le fait que les causes qui sont menées doivent être bien expliquées pour que tous et chacun (hommes et femmes) en saisissent bien les enjeux. L'égalité semble être un acquis pour la plupart des jeunes, surtout les femmes. Fait peut-être étonnant car, aux vues des discriminations qui existent encore à leur égard, elles devraient être les premières à s'offusquer et à revendiquer. Pourtant, la mauvaise presse du féminisme et la volonté des jeunes femmes de s'investir dans le couple, de construire un projet commun avec les hommes, les rendent plus conciliantes. Elles ont peur de la confrontation et aussi de se faire accoler l'étiquette de féministe et de faire fuir les hommes. Certains jeunes hommes ont peut-être moins peur que les femmes de dénoncer les injustices ou du moins de les reconnaître car ils ne pensent pas qu'ils pourraient être « taxés » de féministes. Reconnaître la discrimination existante envers les femmes est déjà un bel effort de conscientisation, mais de là à dénoncer ou de revendiquer en faveur d'une plus grande égalité, il y a un pas (ou plusieurs !) qu'hommes et femmes semblent avoir de la difficulté à franchir.

L'égalité entre les sexes est perçue de différentes façons par les jeunes. Les jeunes couples semblent vouloir explorer de nouveaux modèles amoureux et déconstruire ou du moins aller au-delà des modèles sexuels existants, mais certains d'entre eux se butent à des obstacles (préjugés, socialisation différenciée, expériences de vie variées, etc.) qui rend la concordance entre les pratiques et les perceptions difficiles. Plusieurs avenues restent à explorer afin de mieux comprendre comment les perceptions de l'égalité entre les sexes se façonnent chez les jeunes et, par la suite,

influencent leurs pratiques. Les modèles familiaux, les perceptions et les attentes face à une relation amoureuse, la mise en couple, les stratégies d'organisation du quotidien (répartition des tâches, soins aux enfants, etc.), sont toutes des voies à explorer pour obtenir une meilleure compréhension de l'égalité entre les sexes chez les jeunes. Des pistes à suivre !

Bibliographie

- Bombardier, D. 1993. *La déroute des sexes*, Montréal, Seuil, 142 p.
- Collectif Clio. 1982. *L'histoire des femmes au Québec : depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, Coll. Idéelles, 521 p.
- Descarries, F. et C. Gill. 1990. « Images et réalités du féminisme », *Médium/Sciences Humaines*, no 37, p. 17-21.
- Faludi, S. 1993. *Backlash : la guerre froide contre les femmes*, Paris, Des femmes, 746 p.
- Guéricolas, P. 1999. « Mythes et réalités : féminisme du troisième millénaire », *La Gazette des femmes*, vol. 20, no 6, mars-avril, p. 29-35.
- Guindon, G. 1997. « Féminisme des années 1990 : opinions et perceptions de femmes de moins de trente ans », *Reflets*, vol. 3, no 2, p. 201-213.
- Kaufmann, J-C. 1993. *Sociologie du couple*, Paris, PUF, Que sais-je ?, # 2787, 127 p.
- Kaufmann, J-C. 1992. *La trame conjugale : analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan, 216 p.
- Maillé, C. 2000. « Féminisme et mouvement des femmes au Québec », *Globe, Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, no 2, p. 87-106.
- Poussart, M-A. et D. Stanton. 1997. « [Le féminisme côté jardin : 2e et dernière partie] Tensions et contradictions chez les jeunes féministes: accorder la tête et le coeur », *La Gazette des femmes*, vol. 19, no 3, sept-oct., p. 14-18.
- Soucie, R. 1993. *Égalité des sexes : perceptions des adolescentes d'aujourd'hui*, Ottawa, Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants, Coll. Les Documents de réflexion A Cappella, 35 p.
- Stanton, D. 1994. « Si la tendance se maintient... », *La Gazette des femmes*, vol. 15, no 6, mars-avril, p. 13-28.

Les hommes s'organisent!

Par Judith Patenaude

Un collectif d'hommes a vu le jour l'automne dernier (2002) pour appuyer la cause féministe. Ses membres, réunis sous la bannière *Hommes contre le patriarcat*, sont issus de la gauche radicale et luttent contre tous les systèmes d'oppression (État, capitalisme, racisme, etc.) et ce, en plaçant le principe de la différenciation sexuelle/genrée au premier plan de leurs dénonciations. La domination sexiste étant pour eux la première forme de prise de pouvoir d'une classe sur une autre et celle qui touche le plus d'individus, ils ont décidé d'en faire leur principal cheval de bataille. Non contents de la place réservée aux luttes féministes au sein d'autres groupes militants dits égalitaires, ces *Hommes contre le patriarcat* ont décidé de mener à bien leur propre projet en dénonçant l'hypocrisie de ceux qui, endossant des positions féministes pour bénéficier d'une vitrine déculpabilisante, se comportent de façon machiste, ménageant ainsi la chèvre et le chou.



Se sentant concernés par la cause féministe, mais reconnaissant l'importance de la non-mixité des groupes de femmes, ils se sont demandé ce qu'eux, en tant qu'hommes concernés par cette cause, pouvaient faire pour soutenir leurs collègues. D'où leur initiative de former un groupe d'hommes pro-féministes radical. Mais attention! Il ne faut pas apparenter leur cause à celle des masculinistes, au contraire. Ces hommes ne revendiquent pas l'affirmation d'une identité masculine car cela correspondrait pour eux à maintenir la dichotomie hommes/femmes qu'ils souhaitent dépasser, et nierait le fait que les hommes retirent des avantages du patriarcat, qu'il y a oppression des femmes et que c'est plutôt de ce côté qu'il faut travailler. Revendiquer l'affirmation d'une identité masculine, même renouvelée, mettrait de l'ombre sur un débat qui est loin d'être résolu. En considérant l'homme comme une victime du système, le discours masculiniste contribue selon eux à nier l'inégalité des femmes par rapport aux hommes et le fait que ceux-ci profitent de nombreux avantages qui font même partie intégrante de la définition de la condition de l'homme, caractérisée par la domination dans un système basé sur la hiérarchisation des classes sociales.

En fait, les *Hommes contre le patriarcat* expriment la volonté de ne plus servir les intérêts du patriarcat, refusent de se faire assigner un rôle d'oppresseur par la société et revendiquent le droit à l'autodétermination identitaire de l'individu. Cela passe donc pour eux par l'appui de la cause féministe radicale qui, si une telle lutte réussissait, pourrait être suivie du projet de l'indifférenciation sexuelle. Provoquer des changements importants dans leurs comportements afin d'éliminer les manifestations sexistes ayant cours dans leur vie est ce qu'ils souhaitent le plus ardemment, tout en amenant le débat sur la place publique en proposant d'éventuels ateliers de discussion. Les *Hommes contre le patriarcat* étant un groupe encore tout jeune, leurs actions ont pour l'instant été limitées à des réunions de dénonciation et d'organisation. Le meilleur reste donc à venir! C'est avec intérêt que nous surveillerons l'évolution de ce collectif ! Belle initiative les gars ! Pour plus d'informations, contactez Yannick Demers : demers.yannick@courrier.uqam.ca.

La non-mixité n'est pas chose du passé

Par Yannick Demers

Étudiant au certificat en sciences sociales et bientôt au baccalauréat en travail social, Yannick Demers milite au sein du collectif *Hommes contre le patriarcat* depuis sa création. Pro-féministe radical, il tente de dénoncer les manifestations sexistes/patriarcales chez ses confrères et de supporter les luttes féministes de ses consoeurs. Il travaille particulièrement à dénoncer et combattre les individus et groupes masculinistes, comme toutes les autres formes plus ou moins subtiles d'anti-féminismes.
Silence = collaboration...

Le monde a changé. Le plus grand défi du féminisme serait, dit-on, non pas d'en finir une fois pour toutes avec la violence faite aux femmes, l'inégalité sociale des femmes ou la pauvreté sexuée, mais bien de faire une place aux hommes dans le mouvement. J'ai entendu pour la première fois cette incantation à propos du Centre des femmes de l'UQAM, qui avait décidé d'abandonner sa non-mixité traditionnelle pour une mixité partielle, afin d'attirer plus d'hommes vers la cause féministe[1] ; ce qui, à priori, dans un contexte groupal particulier, peut avoir un certain sens. Mais le discours n'était pas circonscrit à ce groupe et je l'ai beaucoup entendu au cours des mois suivants, durant la période de la Marche Mondiale des Femmes et des débats qui l'entouraient concernant l'actualité et l'avenir du féminisme au Québec. Les jeunes féministes en avaient soi-disant assez des vieilles structures non-mixtes du temps des Mouvements de libération des femmes, et l'oppression vécue par les femmes n'étant vraiment plus ce qu'elle était – en étant en fait à son agonie selon certains et certaines – il était temps de mettre en place des structures pour favoriser la participation des hommes à un projet commun, une redéfinition égalitaire des rapports hommes-femmes. Paraît-il que c'était d'ailleurs ce que les jeunes hommes, à l'UQAM, souhaitaient, désireux qu'ils étaient de pouvoir appliquer leurs tendances profondément féministes.

Étant moi-même un jeune homme uqamien, je me suis drôlement senti interpellé par cette vision particulière des faits. De mon point de vue, et à entendre les commentaires de mes consoeurs féministes radicales, je ne percevais pas du tout cet intérêt masculin généralisé pour l'égalité entre les sexes, mais plutôt une recrudescence de sexisme dans les structures militantes mixtes, accompagnée de nombreuses déformations de la part de mes confrères militants des discours féministes. L'intérêt accru que j'observais semblait surtout un intérêt destiné à s'attirer les bonnes faveurs (lire sexuelles) des militantes féministes et à assurer, par la participation en surface aux « questions femme », une certaine stabilité au mouvement syndical étudiant. Dans cette optique, plusieurs de mes confrères, non contents de se voir à l'occasion mis à l'écart de ces « questions femme » par le recours féministe à la non-mixité, même occasionnelle – pour se sortir des dynamiques mixtes oppressives et pouvoir traiter les questions féministes sans dilution masculiniste – ont effectivement commencé à critiquer cette non-mixité les excluant injustement.

Je ne partageais pas (ou du moins plus) ces critiques pourtant si présentes de la non-mixité et, puisque j'étais pour ma part effectivement désireux d'en faire plus pour lutter contre les manifestations du patriarcat dans mon milieu, mes camarades féministes me suggérèrent que je pourrais peut-être tenter de convaincre mes confrères du droit et du bien-fondé de celles-ci à l'autodétermination dans leur lutte, bref à la non-mixité. J'entrepris donc, d'abord par solidarité, puis peu à peu avec une conviction et une colère semblables à celles de mes consoeurs – au fur et à mesure que je constatais concrètement les nombreux biais et intérêts sexistes des revendications masculines à la mixité militante – de convaincre mes confrères du bien-fondé de cette non-mixité. Étant donné le caractère métaphysique que peut prendre, pour un jeune homme socialisé le discours féministe à première vue, j'ai commencé à employer la métaphore syndicale pour faire valoir mon point et garder mon interlocuteur en territoire connu. Le tout m'a donc inspiré ce petit « conte syndical » que j'ai intitulé, vu le nombre de fois où j'ai dû me répéter et la ressemblance flagrante entre un militant borné et le Sultan de Shéhérazade :

Conte des mille et une phallocraties

Il était une fois une usine de production quelconque. Les employées et employés de cette compagnie faisaient un salaire de misère, ne pouvaient déterminer leurs heures de travail, étaient sujet-te-s à des problèmes de santé dus aux conditions de travail, n'avaient aucun pouvoir sur les décisions prises par la direc-

Note
1 À noter que nous ne rapportons pas ici des positions ou commentaires du Centre des femmes de l'UQAM mais bien des commentaires y faisant référence.

tion, se faisaient insulter, ridiculiser, marginaliser. Leurs revendications étaient rejetées du revers de la main, soi-disant par manque de moyens, ou par infaisabilité, alors que l'entreprise enregistrait pourtant des profits records. Les employées et employés, à bout de patience, fondèrent un syndicat. Elles et ils tinrent une première réunion le soir même.

Le lendemain matin, un cadre intermédiaire, généralement favorable aux revendications des employées et employés de la production, alla voir la représentante syndicale, avec qui il avait l'habitude d'avoir fréquemment des discussions. Il s'étonna de n'avoir pas été invité à la réunion syndicale. Il se croyait pourtant grandement visé par les sujets traités par ces derniers, étant lui-même insatisfait de la manière dont la direction, dont il faisait partie, interagissait avec les employées et employés de la production. Lorsque la représentante lui répondit qu'il n'avait absolument rien à faire dans une réunion syndicale, il s'offusqua, la traita de sectaire, lui reprocha de le rejeter et accusa le syndicalisme de ne mener qu'au maintien de la condition des employées et employés. Et il claqua la porte, refusant d'écouter la réponse de la représentante.

Voilà ce qu'elle aurait souhaité lui répondre. Elle lui aurait répondu que malgré sa bonne volonté et ses bonnes idées, il faisait partie de la direction et qu'à ce titre, des employé-e-s se sentiraient mal à l'aise de parler de leurs problèmes avec la direction. Que sa présence permettrait de plus à d'autres membres de la direction de demander à venir aux réunions, certains de ces membres ayant une attitude beaucoup plus ouvertement répressive face aux employé-e-s, certains étant de plus responsables de plusieurs agressions vécues par des syndiqué-e-s. Elle lui aurait également expliqué que les employé-e-s et les patrons font partie de deux classes qui n'ont pas les mêmes intérêts, que leurs situations sociales sont incompatibles pour l'instant et que la classe patronale opprime la classe ouvrière. Permettre aux patrons de participer au syndicat ne ferait qu'empêcher le syndicat de prendre des positions de changement et ultimement, éliminerait les deux classes patrons-employé-es, les identifiant comme de simples personnes au service de la compagnie, mais en laissant systématiquement les personnes travaillant à la production dans une position grandement inférieure aux personnes travaillant dans les bureaux de direction. Et en plus, ces employé-e-s ne pourraient plus s'identifier entre elles-eux, et seraient tout simplement isolé-e-s dans leur soumission, sans espoir de libération.

Cette explication aurait certainement convaincu le gentil cadre – dans la mesure où il croyait réellement à la lutte des employé-e-s de la production – de la légitimité de leur méthode de lutte.

Imaginons maintenant que dans cette histoire les employé-e-s sont plutôt les Femmes et les patrons les Hommes. Que la classe des hommes opprime la classe des femmes, collectivement et individuellement, et que les femmes désirent s'organiser en groupes non-mixtes, donc en sorte de syndicats révolutionnaires, pour lutter contre leur oppression. Pourquoi nous semble-t-il donc impensable qu'elles puissent ne pas vouloir des patrons dans leurs réunions syndicales ?

Et elles pourraient même rassurer l'homme sympathisant en lui parlant de perspectives d'avenir. En lui disant que si les femmes réussissent à s'émanciper, à se libérer complètement de la domination masculine, et qu'une égalité de statut est réellement atteinte entre les hommes et les femmes, peut-être alors serait-il possible de créer des groupes mixtes pour travailler à redéfinir une identité humaine par-delà la barrière socialement créée des sexes. Et que d'ici là, l'homme sympathisant peut travailler à changer la classe masculine, à réduire les manifestations sexistes chez ses pairs et soutenir les femmes dans leur lutte.

Tout comme les employé-e-s, lorsqu'elles-ils auront acquis un pouvoir égal aux patrons, elles et ils pourront peut-être travailler avec eux à transformer l'entreprise en coopérative de travail, et travailler ensemble à créer une compagnie socialement responsable, qui lutte contre le capitalisme, contre la destruction de l'environnement, contre la privatisation, etc.

La morale de cette histoire

Cette histoire peut avoir un certain succès si l'interlocutrice ou l'interlocuteur croit qu'effectivement la société est divisée en classes et que les hommes et les femmes peuvent constituer deux d'entre elles, ce qui est fort possible lorsque vous discutez avec quelqu'un qui croit au syndicalisme de combat ou possède un fond théorique marxiste – encore qu'il soit très difficile pour un homme, même marxiste, de s'imaginer comme oppresseur. Cela devient beaucoup plus difficile lorsque la personne adhère aux nouvelles théories postmodernes sous-entendant que les outils conceptuels que sont les « classes », les rapports d'oppression, de domination, ne s'appliquent plus aux nouvelles réalités d'un monde en transformation, aux frontières sociales de plus en plus floues. Toute cette fumisterie négationniste nous oblige à réaffirmer des positions féministes (radicales) élémentaires.

S'il est bien une chose que les jeunes féministes et pro-féministes savent aujourd'hui devoir affirmer – et en cela hommes et femmes peuvent effectivement se voir rassemblés dans une même lutte – c'est bien la vision matérialiste de leur condition, une vision qui tient compte de l'individu, mais aussi et surtout des rapports qu'il-elle entretient avec les autres et du caractère inégalitaire de ceux-ci. Si le perfectionnement des thèses féministes matérialistes nous a appris que ces rapports de classes sont multiples (marqués par la classe sociale, de sexe, d'ethnie, d'orientation sexuelle, etc.) et non unilatéraux (Mathieu, 1991), il nous a aussi confirmé qu'ils sont marqués concrètement par des rapports de pouvoir, de domination, d'exploitation, etc. Ce féminisme matérialiste n'est pas inapplicable à la situation présente et les thèses des Christine Delphy (1998, 2001), Colette Guillaumin (1978), Paola Tabet (1998), Nicole-Claude Mathieu (1991), pour ne nommer qu'elles, sont mises en application concrète par des groupes féministes radicaux comme Les Sorcières, Némésis, ou les Blood Sisters, pour ne nommer que ces quelques groupes montréalais. Le nouveau féminisme n'a pas à correspondre à un soi-disant post-féminisme, outil conceptuel privilégié des anti-féministes. Nous n'avons pas à rompre avec l'analyse d'un phénomène oppressif qui est tout sauf chose du passé : le patriarcat, malgré les apparences, est plus en forme que jamais, et le féminisme radical doit l'être tout autant.

Car il faut bien se garder de tomber dans le piège de « l'égalité acquise ». Si le féminisme des années 70-80 a apporté des gains, nous sommes loin de pouvoir crier à sa victoire. D'ailleurs, jamais on n'a vu une victoire si facilement concédée, avec si peu de pertes chez « l'ennemi », alors que celui-ci a soi-disant rendu les armes et repart pourtant avec le pouvoir, accusant son adversaire d'avoir couru à sa perte en menant ce combat (Faludi, 1993). Certes, les genres et plusieurs institutions ont subi une certaine réorganisation, mais les rapports genrés sont toujours présents, avec tout ce que cette différenciation essentialiste comporte par définition d'oppression pour les femmes et de gains pour les hommes (Delphy, 1998, 2001). C'est donc face à cette réorganisation que nous devons repenser nos luttes, et non en imaginant une égalité qui n'a d'ailleurs jamais été démontrée. « Ni l'avant ni l'ailleurs sont à présumer moins favorables aux femmes que l'ici et maintenant » (Hertz, Martin et Rey, 2002).

La non-mixité n'est donc bel et bien pas chose du passé, tant que nous, les hommes, constituerons cette classe qui opprime et que les femmes seront opprimées. Ce qui n'empêche pas, loin de là, les hommes de s'impliquer dans la lutte contre le patriarcat. Les féministes (radicales) ont besoin d'appui et il y aura certes toujours du travail pour une personne supplémentaire. Il importe toutefois que les hommes reconnaissent, comme le souligne Léo Thiers-Vidal, leur part dans l'oppression des femmes; pour combattre le patriarcat, nous devons d'abord et avant tout agir sur nous-mêmes, étant donné que c'est à travers nous que se manifeste ce système. Nous devons rompre notre solidarité avec le groupe social des hommes, puisque ce groupe identitaire, création sociale constituée pour maté-rialiser notre domination, ne peut que reproduire la domination. « Il faudrait alors transformer la subjectivité masculine afin qu'elle intègre pleinement l'existence des femmes et leur vécu opprimé, ce qui implique pour les hommes une remise en cause personnelle et une rupture avec leur groupe social et avec la masculinité » (Thiers-Vidal, 2002).

Pas question de jouer au masculinisme et de revendiquer une nouvelle identité mâle : nous voulons accéder à une identité humaine mais, pour ce faire, la lutte de classes conduite par les féministes doit être menée à bien, et nous savons que nous pouvons aider à éliminer nombre de leurs obstacles issus de notre classe masculine. Il est aussi possible de nous organiser en collectifs masculins, toujours en lien avec les groupes féministes, et de mener les mêmes luttes, sans pour autant faire de la lutte contre le patriarcat « un nouveau bastion masculin où l'appartenance au groupe social oppresseur serait transformée en privilège épistémologique contre les femmes » (Thiers-Vidal, 2002). Il suffit de toujours garder à l'esprit notre position sociale, garder l'œil et l'esprit ouverts, demeurer extrêmement critique face à soi-même sans sombrer dans l'auto-flagellation stérile.

La lutte féministe radicale n'est pas une lutte sectaire : c'est une lutte libertaire pour l'humanité. Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir, toutes et tous, pour qu'elle soit menée à bien. La non-mixité est un outil essentiel pour mener à terme cette lutte des classes et si elle est appelée à disparaître, c'est que les femmes auront vaincu leur oppression ou, tout au contraire, qu'elles auront subi une amère défaite.

Bibliographie

- Delphy, C. 1998. *L'ennemi principal I. Économie politique du patriarcat et 2001. L'ennemi principal II. Penser le genre*, Paris, Syllepse.
- Faludi, S. 1993. *Backlash : la guerre froide contre les femmes*, Paris, Des femmes, 746 p.
- Guillaumin, C. 1978. « Pratiques du pouvoir et idée de Nature :1. L'appropriation des femmes», *Questions féministes*, no 2, février, p. 5-30.
- Hertz, E., H. Martin et S. Rey. 2002. « Composer avec l'égalité : re(ma)niements masculins », *Nouvelles Questions Féministes*, Lausanne, Antipodes, vol. 21, no 3, p. 5.
- Mathieu, N-C. 1991. *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes.
- Tabet, P. 1998. *La construction sociale de l'inégalité des sexes*, Paris, L'Harmattan.
- Thiers-Vidal, V. 2002. « De la masculinité à l'anti-masculinisme : penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive », *Nouvelles Questions Féministes*, Lausanne, Antipodes, vol. 21, no 3, p. 77.

Les jeunes et l'engagement politique : entre continuité et changement.

Par Julie Jacques

Julie Jacques a terminé sa maîtrise en sociologie en 2002 et son mémoire portait sur l'engagement politique des jeunes québécoises. Actuellement elle termine sa scolarité de doctorat en sociologie. Elle s'intéresse au féminisme, au militantisme et aux groupes altermondialistes.

Il est courant, lorsque l'on parle des sociétés modernes avancées, de soulever la question des solidarités et de l'érosion du lien social. La notion d'individualisme, ainsi que ses conséquences sur la société et les formes traditionnelles d'être ensemble, notamment l'individualisation des rapports sociaux et la multiplication des identités, individuelles et collectives, sont également fréquemment abordées. Généralement, on interprète cet individualisme de deux façons : déclin des préoccupations altruistes, principe du chacun pour soi (Lipovetsky, 1996) ou progrès de la liberté de choix des individus et de la reconnaissance de leurs droits. (Taylor, 1998)

Dans l'ensemble de la littérature sur les jeunes, l'individualisme, au sens de repli sur soi, occupe une large place. En effet, lorsqu'on fait état de leur dépolitisation, de leur manque d'intérêt, de leur rejet des hommes et des partis politiques (Percheron, 1991), de leur désertion des scènes électorales, bref de leur refus du politique, une partie de l'explication avancée réside justement en cet individualisme ambiant, caractéristique des sociétés contemporaines. Celui-ci conduirait chacun à se centrer sur des préoccupations personnelles et matérielles et à se sentir moins concerné par des enjeux collectifs. En fait, après une forte période d'engagement et d'activisme dans les années soixante, les jeunes ont été décrits par la suite comme « apathiques » et « dépolitisés », voire frileux, et plus récemment, comme « réalistes » et « pragmatiques » (Muxel, 1994).

Chez les jeunes femmes que nous avons rencontrées[1], nous avons pu constater que cet apparent repli sur le privé n'empêchait pas des engagements dans la sphère publique. Peut-être est-il bon de souligner qu'elles sont engagées dans trois types de groupes : dix au comité jeune de la Fédération des femmes du Québec, cinq au Comité national des jeunes du Parti Québécois (PQ), cinq à la Commission Jeunesse du Parti Libéral du Québec (PLQ), et une dans chaque groupe qui suit : Force Jeunesse, la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), le Mouvement pour le droit à l'éducation (MDE), l'Association des étudiantes et étudiants de 1er cycle en sociologie de l'UQAM, le Regroupement autonome des jeunes (RAJ), Environnement jeunesse, SalAMI, Le Collectif pour une loi sur l'élimination de la pauvreté, Les Amies de la terre et le Rassemblement pour une alternative politique (RAP).

Ces trente jeunes militantes québécoises âgées entre 18 et 30 ans nous ont livré des propos qui démontraient un fort engagement au niveau collectif, corollaire à leur souci de porter leurs revendications dans la sphère publique, au lieu de ressasser leurs insatisfactions dans le privé. Dubar (2000) parle à cet égard « du passage d'un individualisme négatif de l'égoïsme et du repli de soi à un individualisme positif de l'adhésion volontaire et de l'altruisme choisi » lorsqu'il est question de « relier ses projets personnels à un projet collectif » (p. 143). Si l'individualisme est une tendance majoritaire chez les jeunes (Baugnet, 1996), il reste qu'il caractérise « -non pas un individu anomique, isolé, égoïste, replié sur lui-même mais plutôt un individu émancipé, communiquant, solidaire, qui s'attribue la responsabilité d'un devenir commun favorable et se conçoit dans un rôle d'acteur ». (Baugnet, 1996 : 50) En ce sens, l'individualisme peut être porteur de solidarité.

Parallèlement, on peut ajouter que le militantisme représente pour elles un acte de prise de responsabilité. Envers qui ? Envers elles-mêmes d'abord, puisqu'il leur importe d'être authentiques, mais aussi et peut-être surtout envers les autres, envers la société. Pour plusieurs d'ailleurs, leur engagement représentait l'accomplissement de leur devoir de citoyennes. Mais on ne s'engage pas par obligation ou par sens du devoir, c'est plutôt le désir de changer les choses qui les anime et de fait, croire que l'on peut avoir une influence sur la société et le cours des choses. Défendre ses idées sur la place publique pour avoir un pouvoir d'agir sur la société, voilà d'ailleurs le principal moteur de leur engagement.

Il faut noter que les revendications des jeunes militantes diffèrent selon le type de lieu où elles militent. En effet, certaines militent pour défendre le projet souverainiste, d'autres pour une meilleure place des jeunes dans les lieux de pouvoir, d'autres pour un meilleur système d'éducation, d'autres encore pour améliorer les relations hommes-femmes, sans parler de celles qui font de l'environnement, de la mondialisation, du monde du travail ou de la justice sociale, leur cheval de bataille. Mais ce n'est pas qu'à partir de leur groupe qu'elles se décrivaient. En effet, nous avons vu qu'elles refusaient de se définir selon une seule « étiquette » certaines se disant à la fois féministes, souverainistes, et écologistes, d'autres souverainistes sans être péquistes, d'autres encore gaies, femmes et militantes, humanistes, jeunes et citoyennes, ce qui nous a amenées à parler de la coexistence d'identités multiples, et non d'une identité unifiée et homogène, bien que parfois pour certaines, il semblait y en avoir une qui transcendait les autres. En d'autres mots, on pouvait se dire étudiante et jeune mais d'abord femme. Mais ce qui importait par-dessus tout pour toutes les jeunes femmes, c'était leur besoin d'autonomie, le respect de leur liberté de penser, de parler et d'agir. Le « Je » reste toujours prédominant. La « langue de bois » qui caractérisait autrefois l'engagement (Ion, 1997) n'est plus de mise, on célèbre plutôt l'ouverture aux différences.

Ces identités multiples dont elles se revendiquent témoignent de l'une des conséquences de l'individualisme, soit l'élargissement de l'espace politique, la multiplication et la fragmentation des espaces publics sur lesquels interviennent des acteurs plus nombreux et plus diversifiés. À cet égard, les groupes aux revendications et intérêts particularistes, souvent liés justement aux dimensions identitaires des individus (le genre, l'origine ethnique, l'âge, l'orientation sexuelle, etc.) se multiplient depuis quelques années, ce qui ouvre la porte dès lors à des demandes de reconnaissance tout aussi variées. On parle d'ailleurs avec justesse de « société des identités » (Beauchemin, 2002).

Ces groupes représenteraient, pour plusieurs observateurs, un « nouveau paradigme politique » (Offe, 1997), le « nouvel âge de la participation » (Barthélemy, 2000), bref, une alternative aux formes d'engagement plus traditionnelles que sont les partis et les syndicats et qui comptent de moins en moins d'adhérents (Gauthier, 2000 ; Muxel, 2001). D'ailleurs, ce sont ces groupes qui semblent attirer le plus de jeunes, et notamment les groupes altermondialistes, c'est-à-dire en faveur d'une mondialisation qui ne soit pas que néolibérale. Par exemple, dans les pays occidentaux, Losson et Quirio (2002) ont remarqué que « les jeunes, loin de la « bof génération » des années 80, jouent les premiers rôles. Ils sont radicaux, baignent dans le doute mais pas dans le fatalisme. Longtemps anesthésiés, ils réinvestissent le débat public. » (p. 19). Les deux auteurs qualifient d'ailleurs les jeunes de « génération Seattle » pour démontrer leur propos. Rappelons aussi la mobilisation massive lors du Sommet des Amériques (2001) où le milieu syndical, populaire, étudiant et féministe, et des groupes clairement identifiés comme alter-mondialistes étaient réunis pour la résistance à la Zone de libre échange des Amériques (ZLÉA). Précédemment, c'était un autre accord - l'Accord multilatéral sur l'investissement (AMI) - qui avait démontré cette « opposition internationale grandissante à la mondialisation économique dans sa forme néolibérale actuelle. » (Lemire, 2000 : 49) et qui laisse croire qu'« une gauche plutôt désorganisée y a trouvé la cause contre laquelle elle pouvait s'unifier. » (*Ibid*, p. 74).

Si les revendications diffèrent d'un groupe à l'autre, d'une militante à l'autre, les façons de les articuler et de les exposer au débat varient aussi. En effet, certaines croient que le changement passe par la participation aux institutions, d'autres croient qu'il passe par l'opposition à cet ordre établi. Ainsi, si l'on prend l'exemple du Sommet du Québec et de la Jeunesse (1999), nous avons pu constater que certaines militantes ont participé au Sommet en tant quel tel, mais que certaines ont participé aussi au contre-sommet organisé en marge à l'extérieur. En fait, toutes doutaient de la réelle portée du Sommet et de l'espace de parole réservé aux jeunes à cette occasion, ce qui a poussé bien des jeunes Québécois à manifester leur désaccord dans la rue. Nous concluons à deux façons différentes de faire, mais qui se rejoignaient pourtant sur l'essentiel, c'est-à-dire la volonté de réfléchir sur la place des jeunes dans la société. Parallèlement, si nous reprenons l'exemple des manifestations lors du Sommet des Amériques, nous pouvons dire qu'il s'agissait de militants et militantes aux intérêts forts variés, mais regroupés alors pour un projet commun, c'est-à-dire l'opposition à la ZLÉA. La nouvelle logique identitaire issue de ces mutations de l'engagement démontre donc deux choses : la volonté de mobiliser ses expériences personnelles pour agir au niveau collectif, et la formation d'alliances stratégiques autour de projets communs comme solution à cet éclatement des identités.

Les façons de militer sont d'ailleurs beaucoup plus éclatées qu'elles ne l'étaient auparavant. On pourrait dire que le processus d'individuation s'observe dans les pratiques des acteurs des groupes, lesquels ont expérimenté des formes de solidarité tenant compte de l'identité et de l'individualité de chacun. C'est ce qui fait conclure plusieurs à la crise générale de l'engagement dans nos sociétés, alors que nous partageons plutôt l'idée que les formes de l'engagement ont changé, parallèlement aux transformations mêmes du politique. Concrètement, cela signifie que l'« on observe une prédilection des jeunes et des moins jeunes pour des engagements de proximité » (Baudouin, 1999), des engagements contractuels, partiels (en opposition à l'engagement illimité) et déconnectés des appartenances communautaires et identitaires (Ion, 1997), des mobilisations plus ponctuelles et plus éphémères, et l'adhésion à de nouveaux repères (Filleule et Pichu, 1993 ; Perrineau, 1994 ; Ion, 1997 ; Schehr, 2000 ; Barthélemy, 2000). Dans ce contexte, les modes traditionnels (vote, adhésion aux partis) et les référents politiques (le clivage gauche/droite) meurent ou se marginalisent, et de nouvelles modalités naissent : mobilisations ciblées et ponctuelles autour de grands enjeux (solidarité, exclusion, chômage, inégalités, etc.). « Ce que les participants souhaitent retrouver au sein de groupes qui paraissent à première vue poursuivis par des objectifs « individualistes » plutôt qu'« altruistes », c'est une solidarité qui permettra d'atteindre l'autonomie individuelle. » (Fortin, 1991 : 232). On pourrait ajouter à l'inverse qu'il y a un souci majeur de préserver sa vie personnelle et que le « sacrifice du privé sur l'autel de la cause n'est plus de mise » (Ion, 1997). C'est dans ce sens que l'on parle de « mutation » de l'engagement (Perrineau, 1994) ou d'engagement différencié (Ion, 1997).

Au Québec, mais aussi dans d'autres sociétés occidentales, il faut aussi considérer un élément important mais fort peu discuté lorsqu'il est question de

Note

1 Les données qui servent notre propos sont issues d'une recherche qualitative menée sous la direction de Anne Quéniart, professeure au département de sociologie de l'UQÀM et effectuée en partenariat avec le Service aux collectivités de l'UQÀM (Protocole IREF/Relais-femmes), l'Alliance de recherche IREF-Relais-femmes (ARIR), et le Comité jeunes de la Fédération des femmes du Québec (FFQ). Pour les résultats complets, voir notre rapport de recherche *Apolitiques les jeunes femmes ? Regards sur les formes et le sens de leur engagement* ainsi que nos articles dans *Lien Social et Politiques* (2002), *Cahiers de recherche sociologique* (2003) ou encore *Labrys-Études féministes* (2002 en ligne). Une partie du matériel a également constitué mon mémoire de maîtrise en sociologie (Jacques, 2002).

l'apparente désaffectation des jeunes. Les jeunes femmes de 15-29 ans qui représentaient 29 % des femmes de 1976 à 1979 ne sont plus que 19 % aujourd'hui, alors que les jeunes hommes représentent 21 % (CSF, 2002). Ainsi, le poids démographique des jeunes est différent de celui des années 70 et la comparaison entre ces deux époques, entre générations de militants, peut laisser une image de jeunes désintéressés, peu impliqués, qui est en fait peu conforme à la réalité. Soulignons aussi que d'une manière objective, les conditions d'entrée dans la vie adulte sont bien différentes de ce qu'elles étaient, notamment sur le plan de l'insertion professionnelle qui est à la fois plus longue et plus difficile qu'avant pour les jeunes. La situation de précarité des jeunes ne correspond plus à un simple passage donc à une période déterminée de temps, mais elle tend à devenir structurelle (René, 1993). Ceci pourrait de fait avoir un effet sur la participation des jeunes comme l'ont démontré certaines études (Pinard ; 2000 ; Le Conseil de la santé et du bien-être, 2001 ; CEVIPOF, 2001).

Outre tous ces changements que nous venons d'aborder, des éléments semblent perdurer dans l'engagement des jeunes femmes de notre recherche et ils se situent dans les trajectoires. En effet, elles n'« échappent » pas à l'idée que le militantisme serait transmis de génération en génération. Ainsi, la plupart de celles militant à la FFQ se disaient féministes de mères en filles, alors que celles dans les partis et les associations parlaient d'une piqûre pour le politique qui leur a été donnée très jeune par leurs parents. De plus, elles affirmaient pour la plupart avoir eu une famille qui les a ouvertes aux questions sociales et qui a fait d'elles de véritables citoyennes au sens d'individues impliquées dans leur collectivité, d'abord localement, puis à plus grande échelle. D'ailleurs, elles se sont elles-mêmes impliquées très jeunes au sein de comités d'école, d'associations bénévoles, dans des manifestations, etc., des expériences qu'elles ont décrites comme des lieux de formation, d'apprentissage leur ayant « donné encore plus la piqûre d'être dans l'action ».

Un autre élément renvoie à l'effet de socialisation politique et il s'agit cette fois non pas de la famille, mais du réseau de pairs. En effet, pour plusieurs, c'est suite à une rencontre ou à l'invitation explicite d'une militante ou d'un militant, ou encore pour suivre l'exemple d'un ou d'une ami(e) qu'elles ont pris leur carte de membre de partis politiques. Au-delà de la famille, « d'autres individus interviennent donc aussi dans le processus de socialisation au politique, et viennent prendre le relais, notamment dans le temps de la jeunesse, où le rôle des pairs, partenaires ou amis, est particulièrement important. » (Muxel, 2001 : 76).

Par ailleurs, on ne peut passer sous silence l'importance du contexte politique. En effet, l'engagement s'est concrétisé pour la plupart à un moment bien précis dans le temps, que ce soit la Marche mondiale des femmes tenue à l'automne 2000 pour les militantes de la FFQ, ou encore l'Accord du Lac Meech, les évènements tenus à Charlottetown et le référendum de 1995 pour celles des partis politiques. Il en va de même pour plusieurs des répondantes des associations, certaines citant divers contextes comme « la semaine de la mondialisation » à Seattle. Ces contextes politiques particuliers semblent donc avoir joué un rôle de déclencheur, sinon de catalyseur à leur implication.

En conclusion, nous croyons que les changements ou mutations de l'engagement identifiés par plusieurs auteurs (Perrineau, 1994 ; Ion, 1997 ; Barthélemy, 2000) s'observent également dans les pratiques des répondantes de notre étude. Cette tendance montre chez elles que ce qui est important c'est d'abord la cause plus que le groupe. De plus, être engagée s'avère une façon d'être, un mode de vie qui implique que l'on pose des gestes cohérents au quotidien, que l'on vive en accord avec ses idéaux, bref, qui permet de demeurer authentique tout en faisant sa part pour la société.

Vouloir transformer la société, un projet irréalisable, utopique ? Les jeunes forment certes une cohorte fort peu nombreuse si nous la comparons à celle de leurs parents, une génération à l'origine des grandes batailles et des grands bouleversements des années soixante et soixante-dix au Québec et ailleurs. Malgré ceci nous croyons qu'il y a bel et bien un potentiel de mobilisation chez les jeunes, et peut-être surtout dans le réseau associatif, qui correspond davantage aux mutations de l'engagement politique, et vers lequel les jeunes semblent davantage portés. Enfin, soulignons le rôle d'intégration sociale que jouent ces associations pour les jeunes militantes de notre étude, ce qui nous paraît important à une époque où en général, mais chez les jeunes de façon plus marquée, l'emploi joue de moins en moins ce rôle, puisqu'il est caractérisé par la précarité et l'instabilité.

Bibliographie

- Barthélemy, M. 2000. *Associations : un nouvel âge de la participation ?*, Paris, Presses de sciences po, 286 p.
- Baugnet, L. 1996. « Participation associative et rapport au politique : l'engagement social des jeunes » Dans B. Roudet (dir.), *Des jeunes et des associations*, Paris, L'Harmattan, p. 37-51.
- Beauchemin, J. 2002. *L'histoire en trop. La mauvaise conscience des souverainistes québécois*, Montréal, VLB Éditeur, 210 p.
- Baudouin, J. 1999. Dans « La crise du politique et de la citoyenneté », *Journée académique de formation continue du 24/03/1999. Académie de Nantes.* www.ac-nantes.fr/peda/disc/ses/crendu/crisepol.htm (page consultée le 25 sept. 2002).
- CEVIPOF. 2001. « Crise urbaine et citoyenneté. Le rapport des jeunes des quartiers dits « sensibles » à la politique » www.cevipof.msh-paris.fr (page consultée le 1er mars 2002).
- Conseil de la santé et du bien-être. 2001. *Quel temps pour les jeunes ? La participation sociale des jeunes*, Québec, Gouvernement du Québec, 67 p.
- Conseil du statut de la femme. 2002. *Des nouvelles d'elles : Les jeunes femmes du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, Les Publications du Québec, 97 p.
- Dubar, C. 2000. *La crise des identités*, Paris, PUF, 239 p.
- Fillieule, O. et C. Pichu. 1993. *Lutter ensemble*. Les théories de l'action collective, Paris, L'Harmattan, 221 p.
- Fortin, A. 1991. « La participation : des comités de citoyens au mouvement communautaire », Dans J. T. Godbout (dir.), *La participation politique. Leçons des dernières décennies*, IQRC, p. 219-250.
- Gauthier, M. 2000. « La participation des jeunes à la vie civique emprunte des voies différentes », Dans Gauthier et al. (dir.), *Être jeune en l'an 2000*, Québec, IQRC, p. 50-54.
- Ion, J. 1997. *La fin des militants ?*, Paris, Éditions de l'Atelier, 123 p.
- Lemire, M. 2000. « Mouvement social et mondialisation économique : de l'AMI au Cycle du millénaire de l'OMC », *Politique et Sociétés*, vol.19, no 1, p. 49-78.
- Lipovetsky, G. 1996. *L'ère du vide*, Paris, Folio, 247 p.
- Losson, C. et P. Quinio. 2002. *Génération Seattle. Les rebelles de la mondialisation*, Paris, Grasset, 311 p.
- Muxel, A. 2001. *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Politiques, 190 p.
- Offe, C. 1997. *Les démocraties modernes à l'épreuve*, Paris, L'Harmattan, 350 p.
- Percheron, A. 1991. « Au miroir grossissant de la jeunesse », *Autrement*, 122, mai, p. 30-42.
- Perrineau, P. (dir. pub). 1994. *Engagement politique. Déclin ou mutation ?*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 444 p.
- Pinard, R. 2000. *Rien à perdre. Tout à gagner. Formation, travail, emploi : des jeunes s'expriment*, Laval, Carrefour Jeunesse-emploi de Laval, 89 p.
- René, J.-F. 1993. « La jeunesse en mutation : d'un temps social à un espace social précaire », *Sociologie et sociétés*, vol. 25, no 1, printemps, p. 153-171.
- Schehr, S. 2000. « Processus de singularisation et formes de socialisation de la jeunesse », *Lien social et Politique*, vol. 43, printemps, p. 49-58.
- Taylor, C. 1998. *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*, Montréal, Boréal, 712 p.

LA FÉDÉRATION DES RESSOURCES D'HÉBERGEMENT POUR FEMMES VIOLENTÉES ET EN DIFFICULTÉ DU QUÉBEC

UNE LUTTE ET UN ENGAGEMENT CONSTANTS DEPUIS 1987 AFIN DE DIMINUER CONCRÈTEMENT L'INCIDENCE DE LA VIOLENCE FAITE AUX FEMMES

La Fédération est une association provinciale qui regroupe trente-sept maisons d'aide et d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté au Québec. La Fédération défend les intérêts des maisons d'hébergement membres en tenant compte de leur autonomie, de leurs particularités, de leurs similitudes et de leurs différences et ce, dans un esprit de partenariat et de concertation. Elle soutient aussi activement ses membres dans la réalisation de leur mandat, elle les défend et les représente auprès des instances politiques, publiques, parapubliques et privées. La Fédération se porte également à la défense des droits et au développement de l'autonomie des femmes, de tous horizons et de toutes cultures, aux prises avec des difficultés diverses et parfois multiples : violence conjugale, toxicomanie, santé mentale, itinérance, etc.

Par l'entremise d'une approche féministe, tant théorique que pratique, la Fédération entend sensibiliser le large public ainsi que les différents paliers de gouvernements aux différentes problématiques vécues par les femmes violentées et en difficulté. Ces principales revendications s'inscrivent dans une perspective d'égalité, de justice, de démocratie et de solidarité pour toutes les femmes. À cet égard, la Fédération revendique notamment l'amélioration de l'accessibilité des services aux victimes de violence conjugale et un financement adéquat des maisons d'aide et d'hébergement au Québec. Pour contacter la Fédération ou une de ses maisons membres, soit pour offrir de votre temps ou un de vos talents, ou encore pour partager vos idées de lobby ou vous informer davantage sur la problématique sociale de la violence envers les femmes, appelez-nous au (514) 878-9757 ou par voie électronique à info@fede.qc.ca.

Féminisme et nouvelle génération politique[1]

Par Elsa Beaulieu

Elsa Beaulieu est étudiante à la maîtrise en études urbaines à l'Université du Québec à Montréal. Son mémoire s'intitule *Solidarités, stratégies de survie et pratiques d'auto-développement des femmes au Sénégal : le cas des « groupements d'intérêts économiques »*. Elsa Beaulieu fait également partie du Comité jeunes de la Fédération des femmes du Québec et elle a participé au Forum social mondial de Porto Alegre en 2002 et 2003.

Le Forum social mondial (FSM) est un immense rendez-vous militant, tenu à Porto Alegre dans le sud du Brésil, et qui en était cette année à sa troisième édition annuelle. Le FSM se déroule en même temps que le très sélect Forum économique de Davos, en Suisse, qui rassemble une fois l'an les riches et les puissants, le gratin de la haute finance et des firmes multinationales, ainsi que quelques ministres et chefs d'États triés sur le volet. Le FSM se veut donc un contrepoids politique au Forum économique de Davos, pour crier haut et fort « Un autre monde est possible! ». Des militants et des militantes des mouvements sociaux, de la gauche, d'une foule de groupes et d'organisations viennent du monde entier pour s'y rencontrer, échanger des analyses et élaborer des stratégies d'action pour contrer la mondialisation néolibérale et les inégalités sociales qu'elle contribue à accentuer. Cette année, le FSM a attiré pas moins de 100 000 personnes. Cet événement se compose d'une multitude de conférences, de séminaires, de tables rondes, d'ateliers, de *happenings* de toutes sortes, ainsi que de deux grandes manifestations dans les rues de Porto Alegre.

Deux activités féministes se sont tenues les 25 et 26 janvier au Campement intercontinental de la jeunesse, un village autogéré associé au Forum social mondial. Ces activités ont été principalement organisées par la Marche mondiale des femmes – Brésil, en collaboration avec une représentante du Comité jeunes de la Fédération des femmes du Québec. Cela représentait un événement en soi, puisque l'an dernier il n'y avait eu aucune visibilité féministe dans la programmation des activités jeunesse reliées au Forum social mondial. La première activité s'intitulait « Féminisme et nouvelle génération politique ». Celle-ci réunissait des jeunes féministes actives au Brésil, au Québec, en Argentine, en Italie, au Portugal et en Hollande. Elle a suscité beaucoup d'intérêt puisqu'une centaine de jeunes, femmes et hommes, y ont participé. La deuxième activité, « Graffitis critiques et libération des panneaux commerciaux», était un atelier pratique de conscientisation et d'action. Ces ateliers ont eu lieu en plein air, comme la plupart des activités au Campement intercontinental de la jeunesse : les participant-es étaient assis-es en cercle sur l'herbe à l'ombre des arbres.

L'activité « Féminisme et nouvelle génération politique » visait à susciter des échanges et des débats sur l'analyse féministe et la place des femmes dans les groupes et les nouvelles coalitions de mouvements sociaux qui luttent contre la mondialisation néolibérale, ainsi que sur les dynamiques intergénérationnelles à l'intérieur du mouvement féministe. Les invitées des six pays ont d'abord échangé sur leurs expériences respectives et sur le contexte sociopolitique et historique dans lequel elles mènent leurs actions féministes. Elles ont ensuite abordé plus concrètement les sujets à l'ordre du jour. Les questions posées par les participant-es ont aussi suscité des échanges sur la place des lesbiennes dans le mouvement des femmes, et sur les manières dont elles peuvent affirmer leur présence et leurs revendications dans les différents pays. Les échanges ont été très féconds et il est très probable qu'à partir de cette activité **un réseau international de jeunes féministes** commence à se former pour construire et renforcer le mouvement féministe à l'intérieur des « nouvelles générations politiques ».

Durant l'atelier « Graffitis critiques et libération des panneaux commerciaux », une vingtaine de jeunes femmes et quelques jeunes hommes ont échangé sur les représentations sexistes et sexualisées des femmes sur la place publique et dans les médias, pour ensuite peindre des graffitis critiques sur des photocopies d'affiches publicitaires. Le point culminant de cet exercice fut une manifestation spontanée du groupe dans le Campement

Note

1 Ce texte a d'abord été publié sur le site web de Cybersolidaires : http://www.cybersolidaires.org. La reproduction de ce texte a été possible grâce à la permission de Colette Lelièvre de Cybersolidaires. Pour en savoir plus sur les activités concernant le Forum social mondial de Porto Alegre, vous pouvez aller directement au lien suivant : http://www.cybersolidaires.org/eve/pa03fsm.html.



Les photos d'ATTAC du Campement Intercontinental de la Jeunesse 2003
La Cité des cités : L'autogestion mise en pratique - La solidarité globale, 25-01-03

de la jeunesse, sous l'étendard des affiches peintes et des drapeaux brésiliens de la Marche mondiale des femmes, au son et au rythme de slogans féministes et de percussions.

Les dynamiques et interactions entre les jeunes femmes et jeunes hommes au cours de l'activité ont été intéressantes et révélatrices. En effet, au début de l'atelier, il n'y avait pas de jeunes hommes. Mais lorsque quelques-uns ont semblé curieux, les jeunes femmes les ont invités à se joindre à elles. Après avoir écouté quelque temps, ils se sont exprimés davantage, avec une tendance à prendre beaucoup de place. Mais l'animatrice et les participantes se sont assurées que leur prise de parole n'empêchait pas les filles plus timides de s'exprimer, et qu'elles allaient elles-mêmes garder le leadership de l'action, qui consistait à aller afficher leurs oeuvres dans le campement. L'idée de la manifestation a spontanément émergé du groupe. Au début, les jeunes hommes se sont approprié les tambours, mais avant le départ quelques-unes ont exprimé le désir que ce soient les femmes qui jouent la musique et ceux-ci les leur ont cédés. Après quelques autres interactions où les jeunes femmes ont dû agir activement auprès des hommes pour conserver le leadership de la manifestation, ceux-ci ont manifesté leur appui à la cause en marchant et en chantant les slogans au milieu du groupe.

Les slogans féministes brésiliens sont dynamiques, percutants et rythmés, et cette manifestation spontanée a été très remarquée lors de son passage dans les différentes parties du camp. Le plaisir et l'entrain étaient au rendez-vous, et ce fut une expérience très joyeuse et stimulante pour toutes celles qui y ont pris part. Les participantes ont même inventé des slogans sur place pour dénoncer la violence faite aux femmes, et cela avait une grande portée symbolique et pratique pour elles, car le harcèlement sexuel et la violence sont des réalités que les jeunes femmes vivent aussi au Campement de la jeunesse. En 2002, deux jeunes femmes avaient été violées à l'intérieur du camp.

D'une manière générale, les deux activités féministes du Campement intercontinental de la jeunesse ont été un franc succès et vont certainement être reprises par plusieurs des participantes dans leurs pays respectifs. Ces activités ont été un levier pour susciter de nouvelles idées d'action et encourager d'autres jeunes femmes à s'affirmer et à s'engager dans l'action féministe. En outre, a émergé l'idée de créer un réseau international de jeunes féministes qui serait relié à la Marche mondiale des femmes et au réseau de jeunes militant-es anti-mondialisation qui a été formé au Campement intercontinental de la jeunesse. On ne peut que souscrire à cette initiative qui rassemblerait les forces et mettrait en lumière les idées et le dynamisme de ces jeunes féministes. Bravo!

Les jeunes femmes et les partis politiques

Au cours de mon baccalauréat en science politique, j'ai travaillé dans le groupe de recherche d'Évelyne Tardy. Ainsi, après avoir inlassablement transcrit des entrevues de militants et militantes du PQ et du PLQ, j'étais bien curieuse de connaître les résultats ! De plus, ce fut une chance pour moi que de m'entretenir avec cette chercheure qui a consacré une grande partie de sa carrière à analyser la représentation politique des femmes.

Entrevue avec Évelyne Tardy
Propos recueillis par Karine Tremblay



Évelyne Tardy

Évelyne Tardy est professeure retraitée du département de science politique de l'UQAM et ancienne directrice de l'IREF. Au cours de sa carrière, elle a réalisé plusieurs recherches axées sur la participation politique des femmes, tant au niveau municipal que provincial. Son dernier ouvrage, *Les femmes et les conseils municipaux du Québec* (Éd. Hurtubise), publié en juillet 2002, s'intéresse plus particulièrement aux conseillères et conseillers municipaux. Avant de prendre une retraite bien méritée, elle a effectué une dernière recherche portant spécifiquement sur les différences de genre au sein du militantisme politique au Québec, laquelle recherche a été publiée en mars 2003 (*Égalité hommes-femmes ? Le militantisme au Québec: le PQ et le PLQ*, aux éditions Hurtubise-HMH).

Évelyne Tardy a néanmoins révélé en primeur certains des résultats de ses travaux dans le cadre du colloque « Des partis et des femmes », organisé par le groupe Femmes, Politique et Démocratie les 1er et 2 novembre 2002. J'ai eu la chance de rencontrer Évelyne Tardy lors de son passage au Québec, celle-ci coulant désormais des jours paisibles en France. J'ai voulu en savoir plus sur sa dernière recherche, et plus particulièrement sur tout ce qui concerne les jeunes femmes au sein des partis politiques. Voici donc les résultats de cet entretien, qui a précédé la publication du livre…

Les résultats de votre recherche indiquent que les jeunes seraient sous-représentés au sein des partis politiques et peu nombreux à militer en comparaison avec leurs aînés. Comment expliquez-vous cet état de fait ?

Tout d'abord, je m'intéresse ici aux militants et militantes qui occupent des postes de responsabilité dans les exécutifs des partis, ce qui est différent des membres de partis à proprement parler. À ce titre, on ne compte que 6 % de jeunes de 17 à 24 ans qui militent dans les rangs du Parti québécois – hommes et femmes réunis. Le Parti libéral en regroupe un peu plus, soit 9 % de femmes et 8 % d'hommes du même groupe d'âge. En considérant plutôt les 17 à 34 ans, on dénombre 16 % de femmes au Parti québécois et de 18 à 19 % de femmes au Parti libéral, lequel peut donc se vanter de compter parmi ses rangs un peu plus de jeunes de moins de 35 ans que le Parti québécois. Il semble que, depuis la période faste du Parti québécois, au cours des années 76 à 80, alors que l'on prétendait constituer un parti « de jeunes », les militants et militantes aient vieilli, la situation demeurant la même en ce qui concerne le Parti libéral. Considérant que le groupe des 18 à 35 ans représente environ 35 % de l'électorat québécois, il nous faut reconnaître que les jeunes (qui militent) demeurent largement sous-représentés(es) au sein des partis politiques. Selon moi, on peut expliquer cette situation en partie par le fait que les jeunes sont en général davantage intéressés(es) et stimulés(es) par le travail communautaire dans des associations, des groupes communautaires, des groupes de femmes ou autres, que par les partis politiques, lesquels apparaissent encore comme une organisation très traditionnelle.

Il existe pourtant des structures au sein des partis politiques, les Comités Jeunesse, qui accueillent les jeunes et peuvent éventuellement constituer des tremplins pour faire le saut en politique active, comme ce fut le cas pour Joseph Facal au Parti québécois ou Nathalie Rochefort au Parti libéral.

Passé 25 ans – l'âge limite pour faire partie des Comités Jeunesse – un membre, même s'il milite de manière fidèle au sein d'un parti depuis plusieurs années, verra souvent son parti aller chercher des candidats vedettes venus de l'extérieur des rangs, sans grande considération pour son bassin potentiel de militants ou de militantes, qui consacrent du temps bénévolement et qui connaissent le parti et sa philosophie.

Maintenant, je ne peux vous dire si les jeunes au sein des partis politiques au Québec ont des idées davantage avant-gardistes que leurs collègues plus âgés. Ce que je peux savoir, par contre, a trait à la question du féminisme, sur laquelle nous avons interrogé plusieurs jeunes militants et militantes. Nous leur avons posé des questions telles que : « Selon vous, est-ce que le féminisme a fait plus de tort que de bien ? Est-ce que le féminisme était autrefois nécessaire et ne l'est plus maintenant ? Est-ce que le féminisme vous semble toujours nécessaire ? » À ce sujet, je dois dire que nous avons rencontré en entrevue certaines jeunes, tout particulièrement des jeunes femmes au Parti libéral, de même que des jeunes hommes du Parti québécois, qui étaient plutôt négatifs vis-à-vis du féminisme comme l'illustrent ces extraits d'entrevues :

« … Comme n'importe quoi, ç'a été une lame à deux tranchants. On a trop voulu pousser, ça fait que ça nous a coûté cher. » (1129-F.PLQ).

Ou encore :

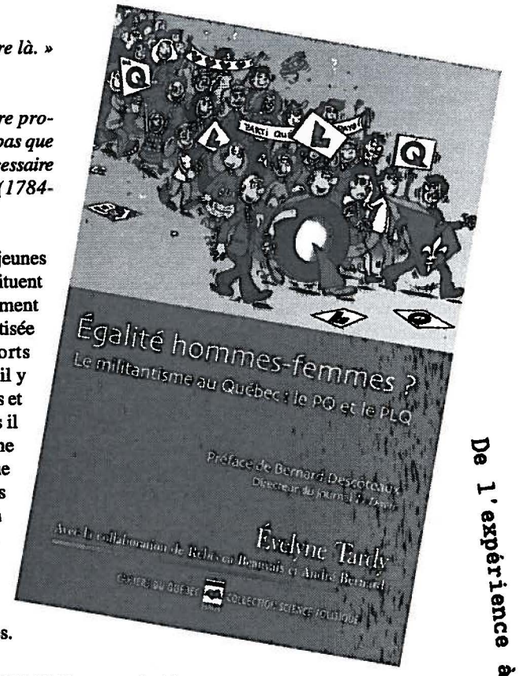
« … On a été charié beaucoup par le féminisme, ici, au Québec et les politiciens sont très vulnérables vis-à-vis de ça parce qu'ils savent qu'il y a 50 % de femmes qui votent. » (769-H.PQ).

Cependant d'autres diront :

« … Le féminisme, pour moi, je pense que c'était une question de survie, une absolue nécessité. Moi je dis que le féminisme a besoin d'être là. » (1446-F.PQ).

Ou encore :

« … Je pense que pour faire progresser les choses, pour ne pas que les choses stagnent, c'est nécessaire d'avoir des féministes. » (1784-H.PLQ)



Ainsi, selon notre enquête, les jeunes militants et militantes ne constituent pas une catégorie particulièrement avant-gardiste et très conscientisée en ce qui a trait aux rapports hommes/femmes. Bien sûr, il y a nécessairement des hommes et des femmes qui le sont, mais il semble que ce soit encore une minorité. Je ne suis pas certaine que ce soit surtout auprès des jeunes qui militent au sein des partis dans les Comités Jeunesse que l'on trouve des femmes ou des hommes particulièrement sensibles à l'égalité hommes/femmes.

Quelles différences avez-vous pu remarquer entre ces jeunes femmes et les autres militantes qui étaient plus âgées et qui avaient plus d'expérience ? Les jeunes femmes semblent-elles plus ambitieuses ? Vous parlez de leur soif de pouvoir… Sont-elles généralement plus enclines à se présenter comme candidates…?

Je n'ai pas vraiment entrepris ce type de comparaisons. Ce que je peux par contre dire, c'est que si nous avons souvent l'impression dans la vie courante que les jeunes femmes se battent moins pour le pouvoir et qu'elles sont davantage féministes, il importe de nuancer. Ce n'est pas parce que l'on est jeune, ce n'est pas parce que l'on est femme, que l'on affiche nécessairement des idées altruistes et féministes. Et puis ce n'est pas parce que l'on est au Parti québécois ou au Parti libéral, que cette attitude-là ira de soi. Ce que je retire de mes 25 années de recherches sur le terrain, c'est qu'il faut vraiment faire des nuances énormes entre les femmes, quelles qu'elles soient. Il existe une très grande diversité entre les stratégies, et, en général, les femmes qui veulent arriver au pouvoir prennent les moyens pour y arriver, et ce ne sont pas toujours des moyens très féministes. Les femmes qui se sont battues pour être les premières, la première femme à siéger comme conseillère au conseil municipal par exemple, ou la première femme mairesse, se sont souvent battues très, très fortement pour arriver là où elles sont aujourd'hui, ce qui ne fut pas nécessairement facile pour elles. Elles ont effectivement beaucoup de courage, et une fois au pouvoir, il est relativement rare de les voir manifester de la sympathie pour les autres femmes ou une quelconque volonté de les aider. Le raisonnement est souvent le suivant : « Moi, j'y suis arrivée, et j'ai payé ; aux autres de faire la même chose ».

Tout ceci signifie qu'en politique, les jeunes femmes n'ont pas la prétention d'être différentes des hommes en ce qui a trait à la soif de pouvoir…

En général, oui. Même s'il ne faut pas trop généraliser, il nous faut reconnaître que l'ambition d'un bon nombre de jeunes femmes militantes politiques est aussi de se retrouver un jour sur les banquettes de l'Assemblée nationale. Pour cela, elles misent sur les Comités Jeunesse, et puis, elles se battent pour y arriver. Ce sont des femmes courageuses, mais il est évident qu'elles pensent d'abord à elles avant de penser aux autres. À ce titre, elles ne se distinguent pas beaucoup des hommes.

J'ai pu comparer la situation des hommes

et des femmes au sein des partis et parmi les personnes élues, et il y a manifestement peu de différences sur certains points entre eux. Les différences que j'ai pu noter se situent plutôt entre féministes et non-féministes, ou entre féministes et leurs collègues masculins. Ce sont les femmes qui s'affichent comme féministes et agissent en conséquence qui font toute la différence dans un parti et en tant qu'élues, mais elles constituent encore une minorité. Pour ce qui est des autres femmes, on pourrait distinguer les « reines abeilles », celles dont j'ai parlé plus tôt, parvenues à des postes de pouvoir grâce à leurs propres efforts, qui ne faciliteront pas nécessairement l'entrée des autres femmes, et iront même parfois jusqu'à leur nuire pour demeurer les seules dans la place. Puis, il y a celles qui ne sont pas négatives vis-à-vis des autres femmes, mais qui ne sont pas positives non plus. Ce sont généralement ces femmes qui ont réussi à se faire accepter des hommes au sein des partis et que l'on aura tendance à valoriser et à promouvoir puisque, justement, elles ne dérangent pas et suivent les règles du jeu mises de l'avant par les hommes. Les femmes qui s'affichent comme féministes et qui contestent ce type de fonctionnement semblent davantage faire peur aux hommes. Il arrive qu'on les isole et on leur fait parfois la vie dure.

Vous avez souligné lors de votre conférence au cours du colloque « Des partis et des femmes » que les femmes impliquées au sein des partis étaient plus souvent que les hommes issues d'une famille atypique, où la mère aurait été militante. Cet état de fait est-il vrai autant pour les jeunes femmes que pour leurs aînées ?

Oui, absolument. Il n'y a pas de différence selon les groupes d'âge. En général, si les femmes militent dans les partis politiques, qui demeurent encore des structures très masculines, avec un fonctionnement masculin et où la majorité des acteurs sont des hommes, et bien c'est très souvent parce que leur famille a pu les influencer, une famille nombreuse où l'on aurait développé le goût pour la politique, où la mère aurait été active soit dans un parti politique, soit au sein des groupes communautaires, des groupes de femmes, etc. Ainsi, il est très intéressant de noter que 30 % des militants, et surtout, des militantes que nous avons interrogés ont une mère active dans un groupe de femmes. Tel était le cas aussi pour les conseillères municipales que j'avais interrogées, et pour les mairesses, dont 50 % d'entre elles ont vu leur mère militer au sein de divers groupes de femmes ou l'ont elles-mêmes fait. Les groupes de femmes constituent des réseaux « naturels » pour les femmes, alors que pour les hommes, le réseau « naturel », c'est bien souvent davantage la Caisse Populaire, ou le club sportif. Ces réseaux demeurent généralement très différenciés selon le sexe. C'est souvent dans le cadre de groupes de femmes que celles-ci peuvent découvrir leur potentiel, occuper des postes à responsabilité, développer leur leadership et leur confiance en elles-mêmes ou apprendre à diriger une assemblée, expérience qui leur est très utile quand elles font ensuite leur entrée au sein d'un parti politique. Mais tout ceci ne les rend pas plus féministes pour autant. Elles peuvent parfois en effet utiliser ces réseaux à des fins personnelles, pour se faire élire ou faire leur entrée dans les structures, et non pas pour mettre de l'avant la cause des femmes. Dans le cas des conseillères municipales, plus de 30 % d'entre elles avaient autrefois occupé un poste à responsabilité au sein d'un groupe de femmes, ce qui n'en faisait pas pour autant des féministes.

Et en ce qui a trait à l'exercice du leadership, vous avez remarqué qu'il y avait plus d'aînées de famille…

Alors, ça, c'est quelque chose qui demeure une constante au cours des recherches que j'ai entreprises : le fait que comparé à ce que l'on trouve dans la population en général, on compte proportionnellement davantage d'aînées de famille au sein des partis politiques, et parmi les élus-es. On peut penser que les aînées de famille seront souvent amenées à prendre des responsabilités qui ne vont pas toujours avec le rôle familial traditionnel assigné aux filles, ce qui les poussera davantage à développer leur leadership, élément primordial pour se lancer ensuite sur le terrain politique.

Si l'on s'intéresse maintenant aux raisons qui poussent les femmes à militer, j'ai retenu de votre conférence que les femmes avaient des raisons plus variées de militer que les hommes, comme par exemple la volonté de s'épanouir ou de relever un défi, alors que les hommes mettent peut-être de l'avant des raisons disons plus « stratégiques ». Peut-on noter une différence selon l'âge ? Les jeunes femmes reconnaissent-elles davantage leur soif de pouvoir en comparaison avec leurs aînées ?

Non, l'âge n'influence pas cette réalité. Nous avons en effet croisé nos données par catégorie d'âge et par catégorie de niveau d'éducation, et pour beaucoup de questions posées, je dirais que le niveau de scolarité semblait même plus déterminant que l'âge. En général, je crois que les jeunes femmes qui font leur entrée au sein des partis ne se distinguent guère des jeunes hommes : les mêmes ambitions, le même désir d'avancer et de faire sa marque. Il semblerait que les personnes qui veulent le plus changer les choses se situent davantage dans le groupe des 40 à 55 ans, groupe qui porte souvent une plus grande réflexion, une certaine maturité et une expérience de la vie.

Vous avez noté que 25 % des militantes interrogées au PQ et 20 % au PLQ avaient songé à se présenter comme députées. Les jeunes femmes étaient-elles plus nombreuses dans cette catégorie ?

Non, pas plus. Nous avons d'abord demandé aux femmes si elles avaient été sollicitées pour présenter leur candidature. Pour expliquer le faible nombre de femmes qui deviennent candidates, les partis politiques emploient souvent le discours traditionnel que l'on connaît : « Des femmes, on en cherche, mais on n'en trouve pas, elles ne veulent pas venir, et de toute façon, la réponse, c'est toujours leur famille ». Or, après vérification, l'argument de la famille n'est pas un argument valable pour expliquer pourquoi elles ne se lancent pas en politique, même si quelques rares femmes l'évoquent. Cet argument masque souvent la réalité du peu d'appui qu'elles sont susceptibles d'aller chercher pour poser leur candidature. Elles préfèrent certainement utiliser l'argument de la famille plutôt que de risquer de se « casser la figure ». Bref, ce qui ressort de tout ça, c'est que les femmes, pour se présenter et se lancer en politique active, ont besoin d'être sollicitées, non pas par le copain ou la copine qui est déjà là, mais bien par les responsables du parti.

Et ceci à tout âge ?

Non seulement elles ont besoin d'être soutenues, mais elles ont aussi besoin qu'on leur garantisse ce soutien. Les hommes ont évidemment aussi besoin de ce soutien, mais ils sont davantage enclins à se lancer même s'ils ne le possèdent pas. Les jeunes femmes sont néanmoins plus sollicitées que les femmes plus âgées. De plus, on a l'impression que ce sont davantage les jeunes fonceuses, les jeunes femmes qui « font comme les hommes » qui sont les plus sollicitées.

On rencontre donc davantage ce type de phénomène chez les jeunes femmes ?

Tout d'abord, il faut dire que s'il y a davantage de jeunes et un peu plus de femmes au Parti libéral, c'est parce qu'en 1971, lorsque la Fédération des femmes libérales du Québec et la Fédération des jeunes libéraux du Québec ont décidé de s'intégrer au Parti libéral, les femmes et les jeunes ont exigé certaines conditions et imposé certains quotas, ce qui fait que la représentation des femmes et des jeunes dans les structures du Parti libéral est meilleure que celle du Parti québécois. Aujourd'hui, ceci reste encore inchangé, si bien que les jeunes militants et militantes qui espèrent pouvoir peser sur les orientations du parti semblent se sentir plus à l'aise au PLQ.

La situation n'est pas la même au Parti québécois ?

Au Parti québécois, il n'y a pas eu cette imposition de quotas, ce qui fait que les femmes et les jeunes sont moins bien représentés. Cette citation d'une jeune femme libérale est particulièrement signifiante : « La place des jeunes est quand même omniprésente et c'est ça qui fait que je me suis sentie plus à l'aise à la Commission Jeunesse du parti. Tu avais ta place, puis tu avais ton mot à dire, moi, quand j'ai commencé à militer en 1994, ce n'était pas du tout la même ligne directrice qu'il y avait au Parti québécois. » (1129-F.PLQ).

Tout ça est très intéressant.

Je crois que cette recherche va contribuer à changer certains préjugés, entre autres l'image que l'on a des partis. On conçoit encore le Parti québécois comme un parti de jeunes, d'enseignants. C'était vrai en 1976-80, mais ce ne l'était plus en l'an 2000. Les partis, comme les personnes, vieillissent !

Mais, le Parti québécois ne conserve-t-il pas toujours un comité femmes ?

Le Comité National de la Condition féminine du Parti québécois a été extrêmement actif à ses débuts dans les années 70 et 80. Il était alors formé de plusieurs féministes, liées à des groupes de femmes. Ces militantes ont vraiment poussé le gouvernement du Parti québécois à faire des lois en faveur des femmes pour remédier aux plus flagrantes inégalités hommes/femmes.

Le Comité d'action politique des femmes qui lui a succédé en septembre 1980 a, lui, orienté son action vers la formation de membres et l'amélioration de la représentation des femmes dans le parti plutôt que de jouer un rôle spécifique de groupe de pression à l'intérieur du parti, ce que faisait souvent le premier comité. Il n'a d'ailleurs pas cru bon de se prononcer en faveur des femmes qui se présentaient à la course à la chefferie en 1985, ou plus récemment au cours de l'hiver 2001.

Le Parti libéral apparaît donc plus facilitant, plus intéressant…

Non, il faut rappeler que cette situation au Parti libéral est héritée des vieux acquis et de ce que les femmes ont réussi à imposer dans le cadre du rapport de force instauré en 1971. Elle n'émane donc pas spécifiquement de la volonté du Parti libéral de faire plus de place aux femmes.

Qu'en est-il au Parti québécois ?

Ce livre devrait servir de réflexion en suggérant qu'il faut parfois savoir s'imposer. Par exemple, il faut savoir que plus de 60 % des militants et militantes et, surtout environ 40 % des militants des deux partis, sont favorables à une loi sur la parité de la représentation des femmes en politique. Ces données pourront être utilisées par les femmes, notamment par le Comité d'action politique des femmes du Parti québécois, pour améliorer la représentation des femmes à l'Assemblée nationale. Car même si plusieurs personnes dans l'enquête soutiennent qu'ici, au Québec, on part « de moins bas » que la France, en matière de représentation politique des femmes, il faut bien reconnaître que rien n'est acquis dans ce domaine. Pensons à la représentation des femmes à la Chambre des Communes qui a baissé aux dernières élections ou au nombre de mairesses qui a fait de même. Il n'y a rien d'acquis. Et si l'ADQ remportait les prochaines élections québécoises, il n'est pas évident que l'égalité hommes/femmes ferait un bond en avant. Je ne le sais pas et je me pose la question.

En effet, la question de la représentation politique des femmes n'est certes pas résolue. Certaines contributions comme celles d'Évelyne Tardy et du groupe Femmes, Politique et Démocratie vont peut-être contribuer à améliorer la situation actuelle.

Le GFPD, sous la présidence d'Élaine Hémond, est un organisme à vocation éducative qui vise à la fois à sensibiliser les femmes à la nécessité d'une participation politique accrue de leur part, tout en essayant de leur donner les moyens d'y arriver. En collaboration avec Septembre éditeur et le Fonds Jeunesse Québec, le Groupe a entre autres préparé le document « Folles de la politique ! » qui cible spécifiquement les jeunes femmes en leur présentant les dessous de cette carrière non-traditionnelle. Pour toute information, vous pouvez joindre le groupe Femmes, Politique et Démocratie à l'adresse courriel suivante : gfpd@videotron.ca

ROBIE

Par Nathalie Fortin

Tu avais choisi de t'effacer en silence
Rampant dans ce logement du quartier latin
Ton pas décidé n'était devenu qu'un simple effleurement pour le voisin d'en bas,
qui avait sorti son crucifix poussiéreux des tiroirs
Déjà fantôme,
Te muant en un spectre
On venait, dans le secret, t'aider à manger, à te laver comme tu l'avais fait pour ton amour durant son agonie
Bel éphèbe
il n'était
depuis peu
plus qu'une image sur une photo prise au Black and Blue, usée sur les côtés
Tes digitales,
empreintes,
suintantes,
formaient sur le papier photo une sorte de flou glauque autour de son visage doux,
presque autant que celui d'Antinoüs
La mort tentait de souffler ce cri rauque, étouffé, mais hurlant de la vérité de toi
On n'en pouvait plus de l'entendre
On m'appela pour me dire que tu n'en pouvais plus, qu'il fallait te confier aux mains froides de l'hôpital
J'ai pleuré en te cherchant dans les couloirs
Je t'ai trouvé, recouvrant à peine le lit, déjà fantôme, les mains froides
Déjà squelette
pourtant immortel
J'ai massé tes mains en regardant tes yeux, aussi effrayants que ceux de Wiesel
La camarde me suivait dans les couloirs, jalouse et pourtant déjà en compagnie de ton amour
Je suis revenue le lendemain, avec des poèmes, pour soulager ta douleur avec des mots
Arrivée à ton lit
la camarde m'attendait
souriante,
salope,
se léchant les lèvres des dernières gouttes de ce sang,
celui des amants maudits
Comme un zombie,
j'ai traîné les pieds jusqu'à la sortie avec les mots,
inutiles,
dans ma main moite.
Je t'en voulais, de m'avoir écarté de ta mort
Je me suis rappelé ta main frêle,
froide dans ma main
ne reste ici que moi
ton regard immortel
les mots,
toujours inutiles.

Shayo : l'urgence de l'art

Par Roxanne Ruel



Photo : Isabelle Vanasse.

Roxanne Ruel est bachelière en littérature. Elle est aussi féministe, écrivaine et artiste. Elle écrit beaucoup de poésie urbaine et son écriture au « je » exorcise ses peurs, ses douleurs et aussi ses grandes joies.

J'ai rencontré Shayo lors d'une exposition au Cégep du Vieux-Montréal. J'ai senti immédiatement la pertinence de sa démarche et également la force de cette jeune femme. J'ai eu envie de partager un moment avec elle, d'ouvrir sa personnalité aux autres et faire découvrir la vie extrêmement riche de cette jeune femme de 23 ans. Voici donc un peu d'elle, de nous...

C'est une rencontre entre deux jeunes femmes, deux artistes, deux êtres humains, autour d'un thé au riz, entourées de tableaux et de tissus aux motifs sud-américains. Une rencontre avec la maladie, la vie, le temps. Shayo est une artiste de 23 ans qui vit avec le VIH depuis 9 ans. Elle a voyagé, peint, écrit et réalisé des installations étroitement liées à sa vie quotidienne.

Le VIH est arrivé avant l'art dans ma vie. Gros choc. J'ai vu le gros trou noir. Ça m'a pris un an à me remettre du diagnostic. Après, ma réaction a été de réaliser mes rêves de voyage. Tout de suite, j'ai senti l'urgence. C'était instinctif. Je me suis lancée là-dedans et, pendant sept ans, j'ai réussi à voyager constamment. Je revenais rarement à Montréal. J'ai vécu un an au Portugal. Ce fut mon premier voyage, à 14 ans. Ensuite, un an en France, un an au Mexique et toute la côte Est des États-Unis. Je suis partie comme ça sur les routes. C'était une façon de fuir la maladie. Lorsque je revenais à Montréal, j'étais toujours confrontée à la peine des gens qui m'entouraient. Les médecins qui entraient dans ma vie. En voyage, je ne vivais pas ça, je pouvais oublier ma maladie; de toute manière, elle n'avait pas encore commencé à m'envahir. J'ai profité de ces années-là pleinement. Mais c'est évident qu'après cinq ans j'ai commencé à avoir des signes physiques de la maladie. Je suis restée un peu dans le déni à ce moment-là. Je continuais à aller toujours plus loin dans mes voyages et dans la fuite. Je ne voulais pas confronter la maladie. Je voyais les médecins et on me disait que je devais commencer des traitements, mon système était rendu bas mais je me sauvais encore plus loin. Tant que j'ai pu le faire, je l'ai fait. Mais un jour, j'ai été obligée d'intégrer des médicaments dans ma vie. C'était il y a environ trois ans.

Donc là on parle d'une intégration quotidienne de médicaments…C'est une chose qui est toujours avec toi…

Exactement. C'est une grande décision à prendre. Après, tu sais que c'est pour le reste de tes jours. Ça implique beaucoup. Ça change totalement ton mode de vie. Des fois, c'est vingt à trente pilules par jour à tous les jours. J'ai commencé à vingt ans. Pour moi en fait, ç'a été l'enfer. Ces médicaments-là n'ont jamais marché pour moi. J'ai essayé trois trithérapies une après l'autre. Ce qui veut dire plusieurs mois monopolisés à être très malade; effets secondaires et toxicités. Je me révoltais beaucoup contre les médicaments. J'avais toujours des réactions physiques et allergiques. Les femmes réagissent beaucoup de toute façon. Les recherches ont

surtout été faites chez les hommes.

C'est d'ailleurs un autre problème…

Ça ne fait pas très longtemps que l'on parle des femmes dans le milieu du VIH. C'est encore très tabou.

Quelle était la perception que les autres avaient de toi ? Par exemple le corps médical face à toi, une jeune femme…

Ça dépend des endroits. C'est sûr que souvent je me suis sentie…(silence). J'ai vécu des moments désagréables avec certains médecins. Je me suis sentie jugée. Je pense que l'on cherche toujours à savoir si tu es victime ou coupable. Surtout dans le domaine du VIH. C'est bien important de savoir comment ça t'est arrivé. Si tu as couru après, alors c'est ton affaire et les gens n'ont aucune pitié ni compassion pour toi. Quand tu te ramasses à l'urgence, les médecins te demandent : « Tu te shootes-tu ? ». On va te juger différemment en fonction de la façon dont tu as contracté le VIH.

Après trois traitements, j'ai tout arrêté. J'ai continué à voyager. C'était dangereux, mais la fuite était nécessaire. Mon dernier grand voyage, c'était au Maroc il y a presque deux ans. J'ai passé six mois là-bas, ç'a été le plus grand voyage de ma vie. Je pense que je savais que ce serait peut-être le dernier voyage de cette façon-là. Donc, je suis allée dans le désert du Sahara et j'ai fait deux fois le tour seule, c'était merveilleux. Sauf que j'ai eu une grosse infection durant le voyage, que j'essayais de me cacher à moi-même. J'étais infectée de la tête aux pieds, j'avais attrapé quelque chose dès le début là-bas. Mais je m'en allais dans le désert. Je me disais : « le sable va me guérir ». Je m'en allais dans la mer. Je me disais : « la mer va me guérir ». J'essayais de m'accrocher à la nature. Mais la réalité était que j'étais devenue très faible, très malade. Quand je suis revenue à Montréal, je me suis ramassée directement à l'urgence de Saint-Luc. Je m'étais rendue au bout. Je n'ai aucun regret. Et c'est là que j'ai dû vraiment confronter la maladie.

Jusque-là, tu avais vécu un parcours hypercondensé. Pendant des mois, des années tu as toujours bougé…

À fuir la réalité.

Tu as donc tenté, d'une certaine manière, de te décontaminer toi-même en absorbant ce qui était alors autour de toi…

Oui, tant que j'ai pu le faire. Maintenant, c'est difficile pour moi. C'est donc en revenant de voyage que j'ai réalisé, que je me suis avoué plutôt, que j'étais malade. J'ai commencé à m'impliquer dans le milieu. J'ai fait du bénévolat. Le courage des autres m'en a donné beaucoup. Mais, j'étais toujours dans mon débat de médicaments. Alors j'ai essayé une quatrième trithérapie. Ç'a été l'enfer. Quatre mois. L'enfer-l'enfer. Quatre mois à être vraiment malade, alitée.

Tu m'as parlé de Frida Kalho avant de faire l'entrevue… c'est vraiment après son accident de tramway, lorsqu'elle était alitée, qu'elle a commencé à peindre. Est-ce que ça a été ta prise de conscience par rapport à l'art ?

Oui, ç'a été ça. Je n'avais plus de moyen de faire autre chose. J'étais tellement faible, j'étais incapable de lire. J'avais des migraines constamment. Je pouvais passer des jours sans sortir à l'extérieur de chez moi. J'étais dans mon lit, j'étais en train de mourir. Tout ce que j'étais capable de faire, c'était de peindre. Il fallait que je le fasse. J'avais tellement à exprimer, des émotions tellement fortes, que je ne pouvais pas communiquer autrement. Je n'osais pas sortir, je n'osais pas me montrer dans cet état-là. Il y a la honte que tu vis, il y a l'exclusion qui vient des autres, mais qui vient de soi-même aussi. Je refoulais beaucoup de choses. L'art était un exutoire et une manière de transformer ce que je trouvais épouvantable et ce que j'avais de la difficulté à accepter en beauté. Simplement transformer la réalité avec l'art. J'utilise beaucoup les pilules, les condoms et les seringues dans mon art.

C'est ta réalité, ton quotidien, tu les touches ces objets-là… Pour toi, c'était donc très important de les utiliser ?

Tout à fait. C'était une manière de les apprivoiser aussi. J'ai commencé à m'en servir, comme avec mon soulier en pilules.

Ton soulier vénérien...

Oui. Par la suite j'ai réalisé tout ce que cela représentait. Souvent on pose des gestes spontanés et instinctifs. C'est ensuite qu'on réalise, et en plus l'impact sur les autres, ça fait voir d'autres cotés de ce que tu as fait. Mais c'est sûr que ça représente d'abord le VIH au féminin. Le soulier est très féminin, très esthétique.

C'est une question importante pour toi… le VIH au féminin… toi, ta démarche en tant que femme, dans ton corps à toi?

Oui. Pas seulement pour moi mais pour d'autres femmes également parce que c'est tabou. J'aimerais avoir une voix pour toutes celles qui ne parlent pas. Toutes celles qui vivent dans le silence. Pour les femmes, c'est encore plus tabou, les femmes se cachent tellement plus.

C'est inexplicable…

« Quand les salles d'attentes débordées, les urgences engorgées, les trithérapies, les effets secondaires, les douleurs sont routines, quand on doit étouffer nos cris de rage et nos pleurs d'impuissance, quand le tabou persiste, quand l'ignorance assassine, quand l'amour tue nous ne sommes plus des femmes, des hommes ou des personnes atteintes, mais des survivantes, des survivants . »

-Shayo

« Seuls les vivants savent mourir. »

-Shayo

Les femmes vivent cela souvent en silence, seules chez elles. Je ne voulais pas faire partie de ces femmes-là. Je l'ai vécu un peu, tout de même. Il y a le côté esthétique. Nous sommes davantage portées vers notre image et la séduction. La maladie vient toucher à ça. Ça vient te ravager, ça t'atteint dans le visage souvent. On à donc tendance à se cacher souvent dans ces moments-là. Moi, je l'ai vécu. Je n'osais pas sortir, je ne voulais pas que les gens me voient comme ça, voient la maladie. L'art était une manière de surmonter toutes ces choses-là. J'ai constaté que la création était devenue mon seul espoir.

J'ai décidé de prendre une pause. En fait, je me préparais à mourir. J'ai décidé d'apprivoiser la mort. J'ai fait une grande réflexion sur la mort. Je voyais cela comme quelque chose de beau, et je sentais que je m'en allais vers cela. À un moment donné, l'art m'a ramenée à la vie. Je me suis mise à peindre, ça a commencé à se monter autour de moi, à prendre de l'espace.

Tu t'es mise à avoir de l'épaisseur…

Oui exactement. Et j'ai eu le désir d'exposer aussi. C'était l'étape suivante, de me montrer. De m'exposer. C'est vraiment le mot. M'exposer. Parce que je m'étais tellement cachée. Avec tout ce que je vivais, je ne voulais plus me cacher et vivre dans le silence. J'ai fait une petite exposition aux arts du village, l'été passé. Le soulier vénérien était là. Je voyais des réactions fortes. Des gens qui pleuraient. J'étais contente parce que c'était ma réalité et c'était important de la partager. Tranquillement, ça m'a remise dans la vie, tous ces projets-là. J'ai trouvé le courage d'essayer une cinquième trithérapie. J'ai eu un flash, c'était le temps, j'étais prête, c'était mon dernier espoir. Et ça a marché. Il y a cinq mois que je suis sur cette trithérapie qui enfin marche pour moi. Cela m'a permis de retourner aux études, de travailler, d'avoir une vie normale physiquement. Même si je n'ai plus l'énergie que j'avais. J'ai changé mon mode de vie. Je n'ai plus des infections incontrôlables. C'est déjà beaucoup…

C'est bien de te posséder physiquement… de pouvoir soulever un crayon.

C'est merveilleux. J'ai souvent des douleurs. Mais il y a des matins, aux deux ou trois semaines, où je me réveille et je n'ai mal nulle part. Je suis tellement heureuse, je ris comme une folle. Dans le fond, la plupart des gens se réveillent et ne s'en rendent pas compte, ce n'est pas une joie pour eux. Moi, il me fallait perdre ma santé pour le réaliser.

C'est donc au moment où tu as été le plus faible, le plus bas physiquement, que tu as véritablement senti une pulsion d'urgence…

Oui. Au moment ou je suis revenue du Maroc, j'ai vraiment commencé à peindre. Je n'avais plus la force physique pour faire autre chose. J'étais quelqu'un de vraiment actif, mais là, ma faiblesse physique faisait que je devais me retrouver souvent seule.

Mais, paradoxalement à ton inaction physique, c'est cela que tu peignais, que tu peins… ton corps de femme en pleine sexualité…

C'est vrai. Durant cette période-là, je n'avais pas de sexualité.

C'est un déni complet du corps… tu ne peux plus manger… tu n'as plus de vie normale.

C'est vrai. Tu ne t'aimes plus. Tu te regardes dans le miroir et tu vois la maladie. Tu ne te trouves pas séduisante. Il faut dire que le VIH atteint beaucoup la sexualité, les parties génitales. J'ai eu de grandes complications au col de l'utérus. Je ne savais même pas que la sexualité me manquait, je ne le verbalisais même pas. J'ai réalisé tout à coup qu'il y avait autour de moi six toiles qui évoquaient la sexualité. Entre autres, la masturbation, des gros plans, des pénis. J'ai réalisé que c'était une sphère qui devait me manquer. C'était en fait le reflet de tout ce qui se mourait en moi.

Tu avais l'impression que certaines parties de toi s'éteignaient…

Oui. Exactement. L'art était une manière de les faire revivre.

Je regarde ton parcours de vie… tu t'es mise à voyager… à te nourrir sans le savoir… Maintenant tu as quelque chose à en dire. C'est une prise de parole incroyable…

Dans mes voyages, concrètement, j'accumulais des couleurs, des visions, des odeurs. Mes voyages me servent encore dans mon art, actuellement. C'est une grande influence.

Parle-moi de tes influences à nouveau…

J'en reviens encore à Frida Kahlo. C'est une idole. Je m'intéresse vraiment à sa vie. Je m'identifie à elle sur certains points, comme beaucoup de femmes. La souffrance physique, la solitude. C'est souvent relié, la maladie et la solitude. Sa force aussi et sa passion. La force qui ressort de la souffrance.

Tu sens que tu possèdes cette force-là…

Oui, ça m'apporte une grande force. Je ne suis pas morte, alors maintenant je suis forte. J'ai décidé de vivre et de parler. Un moyen honnête de parler, c'est de parler de soi.

C'est une prise d'identité… une prise de pouvoir par rapport à ce que tu es…

Oui et c'est un plus de se prendre comme exemple. Ne pas aller dans l'abstrait. Je suis sûre que plein de femmes se retrouvent dans ce que je peux vivre et exprimer.

Tu en es rendue où avec le VIH, présentement?

Depuis mon expo, j'ai ressenti une coupure. J'ai compris que j'étais vraiment rendue ailleurs. J'ai repris de la santé, je le sais, mais je ne sais pas où ça va me mener. Mais je peux te dire que je suis dans une période merveilleuse. J'apprécie le fait d'avoir un peu plus de force physique. Je vis à cent mille à l'heure. J'ai besoin d'être dans l'action, de laisser ma trace. Un témoignage.

Monologues du Vagin : quelques réactions

Commentaires colligés par
Catherine Véronneau



Sur le bord, Claude Mackrous. Acrylique, pastels, conté et fusain sur papier, 2002.

Le spectacle des *Monologues du vagin* a été présenté à la Place des Arts du 19 novembre au 1er décembre 2002, en version française et en version anglaise. Il s'agit d'une mise en scène du texte du même nom d'Eve Ensler. Le spectacle comme le livre ont suscité plusieurs débats et ce, très souvent par le seul fait qu'ils contiennent le mot vagin… Afin de vous donner le goût d'en savoir plus, voici un compte rendu du livre *Monologues du vagin* suivi de commentaires et réactions de jeunes femmes ayant vu le spectacle.

Le livre

Myriam de Repentigny
Le mot et la chose

« Secrètement, les femmes adorent parler de leur vagin. Cela les excite terriblement, surtout parce que personne ne les a jamais interrogées à ce sujet. »

Ce petit recueil de textes, présentant une série de témoignages, d'anecdotes et de capsules informatives sur le vagin, est né de l'inquiétude de son auteure pour l'organe en question. Tout d'abord (et toujours) montés au théâtre, où le « mot » est répété 128 fois pendant la pièce, ces monologues ont comme mission de démystifier cet « en-bas, là », cette obscure chose dont on a honte, qu'on n'ose pas nommer. Eve Ensler s'est donc entretenue avec plus de 200 femmes à propos du vagin : on lui a parlé de poils, de menstruations, d'orgasmes, d'accouchements. On lui a également parlé d'excision, de viol, de vagins déchirés, mutilés. Elle a demandé aux femmes comment elles habilleraient leur vagin, ce qu'il dirait s'il pouvait parler, ce qu'évoque son odeur. Les réponses, souvenirs et témoignages sont tantôt drôles, tantôt sombres. Mais surtout, ils résonnent comme un chant nouveau, comme une effrayante et magnifique lumière dans la noirceur de la honte et de l'inconnu depuis toujours associés au vagin.

Que l'on ait ou non un vagin, il faut absolument lire les *Monologues*… Pourquoi ? Pour s'informer. Savoir que chaque année deux millions de fillettes se font exciser et qu'autant de femmes sont violées. Pourquoi ? Pour se poser ou poser aux femmes des questions, les vraies questions : savez-vous où est votre clitoris, avez-vous déjà observé votre vagin, connu l'orgasme, senti que votre vagin était votre centre, votre second cœur, le lieu le plus essentiel de votre être? Pourquoi ? Pour l'émotion : pour rire du vagin, pour pleurer sur son sort, pour s'indigner, pour se fâcher à propos des injustices et des violences dont il est trop souvent la victime. Ces Monologues du vagin sont un petit bijou d'originalité et d'authenticité. Résolument, un livre à lire, ne serait-ce que pour arriver à dire, sans rougir, le mot. (Texte déjà publié dans *Gai Libraire*, 2001, Éd. Renaud Bray, no 5, page 4)

Le spectacle

Julie Ouellette
Ça faisait un bout de temps que je mourais d'envie d'aller voir ça. À la jonction de la création et du documentaire, les monologues du vagin ont acquis une telle notoriété qu'on peut bel et bien parler d'un « classique » féministe. La cause derrière le show, qui permet de ramasser des fonds pour des groupes de femmes, continue de faire porter au texte une saveur d'engagement et une puissance de transformation sociale qui rappelle les moments forts du mouvement féministe. Et cette idée de faire parler ce qu'après tout, toutes les femmes ont en commun, leur vagin, est une idée lumineuse. De la violence au désir, de l'ignorance à la fascination, ces paroles de femmes sur leur vagin ne peuvent que nous rappeler tout le chemin parcouru depuis peu mais aussi tout ce qui nous reste à accomplir pour arriver à entendre ce que notre propre vagin a à nous dire.

« De la violence au désir, de l'ignorance à la fascination, ces paroles de femmes sur leur vagin ne peuvent que nous rappeler tout le chemin parcouru depuis peu mais aussi tout ce qui nous reste à accomplir pour arriver à entendre ce que notre propre vagin a à nous dire. »

-Julie Ouellette

Roxanne Ruel
Une pièce de théâtre sur nous, les femmes. Sur ça, là, en bas. Sur ce trou noir ouvert sur nous-même. On ne sait pas trop dans quoi l'on s'embarque. Les portes ouvertes sur nos déchirures, sur nos rires. Enfin, au bout de tout, dire le mot : vagin. Le dire et le redire, faire passer et repasser le mot dans notre bouche, comme un bonbon acidulé à la couleur vive. Sexe comme sucre. Sexe comme salé. Vagin comme bouche.

Rébecca Beauvais

Ève Ensler se moque encore de la chaîne de télé câblée (CNN) qui consacra dix minutes à la pièce sans dire le titre entier des Monologues... alors que CBS décida de tolérer l'emploi du mot la semaine, mais pas le dimanche. Elle, elle a réussi à imposer le Vagin sur les affiches, et en grosses lettres. Comme l'a résumé à une heure de grande écoute Jane Fonda, en expliquant pourquoi elle avait accepté de lire l'épisode de l'accouchement lors d'une soirée de gala : « Si les pénis pouvaient faire ce que les vagins arrivent à faire, on les aurait sûrement mis en effigie sur les timbres-poste. »

Ces propos démontrent bien l'interdit du mot, l'interdit du propos, voire l'interdit du corps des femmes qui ne peut devenir public sans devenir sale. Le vagin comme si c'était un mal, une tare, un signe d'une infériorité féminine. Et nous ne parlons pas encore des menstruations et autres « troubles » de cet « organe visqueux et odorant » (sic.)… Ces menstruations sont d'une part présentées par la publicité comme quelque chose d'absolument fantastique, on ne nous montre que des femmes heureuses courant dans les champs, sourire aux lèvres (car les chanceuses utilisent Tampax, Kotex, Always ou autre!) et, d'autre part, comme un tabou parce qu'on y vante encore les mérites du dernier tampon ou de la dernière serviette que l'on peut glisser dans sa main sans se faire voir! La honte et le dégoût du corps.

En fait, ces textes, les *Monologues du vagin*, permettent un discours non censuré, sans blâme, sur la sexualité faire sentir si petites mais tellement humaines…

« Secrètement, les femmes adorent parler de leur vagin. Cela les excite terriblement, surtout parce que personne ne les a jamais interrogées à ce sujet. »

-Eve Ensler

Catherine Véronneau
Un voyage au cœur du vagin de milliers de femmes. Des histoires de femmes de partout, des femmes au premier abord différentes de par leur classe sociale, leur nationalité, leurs conditions de vie, leurs expériences mais dont l'élément rassembleur peut être ce vagin, souvent mal aimé et incompris par celle qui le porte… Ce spectacle nous transporte dans un grand cri à travers des réalités qui nous semblent habituellement tellement loin de nous mais dans lesquelles on se reconnaît en tant que femme. À bien y penser, c'est fou comment une partie de notre corps qu'on ne voit pas directement, qu'on ignore plus souvent qu'autrement, peut nous faire passer par toute une gamme d'émotions et nous des femmes, mais surtout sur les réalités et l'intégrité/intégralité du corps des femmes. Pas de cachettes, le droit de dire c'est de cela qu'il est essentiellement question : le droit de dire « comme ça vient », « comme ça se vit », « comme c'est », c'est-à-dire quelquefois drôle et émouvant, d'autres fois dur et troublant… mais toujours avec une part de vérité, celle de la femme qui s'exprime alors pour elle-même et pour des centaines d'autres.

Eve Ensler, *Monologues du vagin*, Paris : Balland, 1999, 125p.



Androgynie, Roxanne Ruel,
encre de Chine sur carton, 2003.

Androgynie

Par Roxanne Ruel

Identité démembrée
Reste seulement la gorge
Pour crier "maman"
La face dans une flaque de boue
Une mèche blonde collant au crâne défoncé
Les cils battant contre la joue
Paravents noirs et pointus
Contre de la crème fushia
La tête ébouriffée
Le cou veiné
De rouge et de bleu
Néons dans les yeux
Et spots de couleurs
Sur le corps
Le métal de la musique
Contre les épaules en os
Contraste puissant des cheveux
Enduit de laque
Et de la peau mate
Identité blonde
Massacrée à coups de
Slogans rageurs
Et d'épingles à nourrice
Le poing de cuir levé
La lèvre pulpeuse et saignante
La bête hurlante
Pâle et noire
Prête à détruire
La mâchoire carrée
Les lettres étranglées de noir
Contre le rouge de l'affiche
L'encre salissant le jean déchiré
Lames de rasoir et chaînes pendouillant
Le long du buste
Anciennes et nouvelles littératures
De toutes les villes froides
Des mètres et des mètres d'asphalte
Maquillés au crayon gras
Même cris étranglés
Émis par la langue percée
Un corps écartelé
Muscles tendus vers l'avant
Vers le miroir brisé
Vies en morceaux blancs et rouges
Vers la première découverte
La dernière mort
Corps d'oiseaux étouffés

Madonna Bond : culture populaire et stratégies d'appropriation

Par Julie Ouellette

Julie Ouellette est diplômée en anthropologie de l'Université de Montréal et en études littéraires de l'UQAM. Elle poursuit des études de deuxième cycle en études littéraires à l'UQÀM, où elle explore les questions identitaires à partir des théories féministes et des théories queer. Elle est représentante des étudiants et étudiantes de l'Institut de recherches et d'études féministes (UQÀM) et membre du Comité d'action sociale, culturelle et politique pour l'Institut (2002). Elle est également intervenante bénévole pour le GRIS Montréal (Groupe de recherche et d'intervention sociale) qui a pour mandat de démystifier l'homosexualité à l'école.

« (...) no film text belong to any one constituency. It seems as foolish to argue that any text is intrinsically lesbian as to argue that a text is exclusively heterosexual ». (Whatling, 1997 : 3)

Dans cet article, je chercherai à développer trois choses, premièrement, la notion du « regard lesbien » à partir duquel je positionne mon analyse et deuxièmement une étude du vidéoclip de Madonna *Die Another Day* et sa stratégie d'appropriation symbolique qui lui permet d'investir le genre « James Bond » et d'en critiquer la place accordée aux « James Bond girls ». Place traditionnellement définie selon le rapport « d'intérêt hétérosexuel » suscité chez le héros. C'est en offrant une performance de genre aux limites de la masculinité et de la féminité et à partir de la mise en scène de plusieurs codes et symboles associés au traitement subalterne des femmes - dont certains propres au genre James Bond - que Madonna subvertit ce discours. Le vidéo opère donc une série d'opérations (déplacement, appropriation, transformation, resignification) de ces codes et symboles mais tient également un discours de transformation sur le corps qui offre une alternative à la représentation hétéronormative du corps féminin. Le troisième aspect que je chercherai à développer concerne ma propre appropriation théorique de ce discours de Madonna, car « Enfin, [...] les sanctions les plus radicales sont-elles les coupures effectuées par un travail de transformation théorique [...] » (Foucault, 1969 : 12).

Et puis, il faut bien le dire, pour beaucoup de jeunes femmes de mon âge, et pour encore plus de lesbiennes et de gays, Madonna a toujours flotté dans notre imaginaire comme un modèle alternatif à la sexualité dominante. Je ne mesurais pas encore, à seize ans, l'impact de ces mots que je retranscrivais avec ferveur dans mon agenda : « poor is the men whose pleasure depend on the permission of another » et « i'm not afraid of who you are ». Et si Madonna ne fait certes pas l'unanimité, son œuvre, pour plusieurs lesbiennes, bisexuelles et gays aura servi de « révélation ».

Le « regard lesbien »

« interpretation lies largely (though not exclusively) with the desire of the spectator » (p. 6). To « look lesbian » [...] is to situate one's sexual orientation at the heart of one's viewing practices » (Whatling, 1997 : 7).

Les *queer* de toutes classes sociales, origines ethniques et religions n'ont que depuis peu accès à la représentation au sein de la culture populaire hétérosexiste. Les théories gay et lesbienne, et plus récemment *queer* ont tenté de faire irruption dans la culture populaire en exploitant de manière humoristique les significations de certaines icônes gay comme « Bette Davis, Judy Garland et Marlene Dietrich, ou, dans une autre veine Diana Ross, Barbara Streisand et, plus récemment, Madonna » (Hoogland, 2000 : 167). Ainsi, l'analyse qui suit n'aura pas tant pour fonction d'étudier les représentations de l'homosexualité, mais d'exposer les potentialités d'une lecture queer d'un élément de la culture populaire.

Cette notion du « regard lesbien » que je chercherai à développer dans cet article ne devra pas être comprise comme une attitude essentialiste, elle cherche plutôt à exprimer une position d'où « je » situe l'analyse. Alors que le « regard hétérosexuel » est celui qui est majoritairement pensé et représenté, le spectateur hétéro-



sexuel aura peut-être moins tendance à devoir traduire constamment, ou à adapter ce qu'il voit à sa vie. De la même manière que l'on prend généralement pour acquis l'hétérosexualité de quelqu'un que l'on rencontre pour la première fois.

L'appropriation théorique

« The most important contribution of lesbian to mainstream, feminist, gay and queer critical practices, however, was the development of advanced theoretical tools to analyse both mainstream and subcultural productions » (Hoogland, 2000 : 168).

C'est bien ce développement d'outils



d'analyse théorique qui permet de revisiter l'histoire, les discours ou les œuvres afin de trouver d'autres manières d'altérer les dominations culturelles. Ces théories, en s'infiltrant dans le sujet, le subvertissent de l'intérieur. Ainsi la théorie féministe qui s'est acharnée à produire des lectures féministes d'œuvres a imposé une grille d'analyse, une lecture potentielle, un point de vue.

Le cinéma ou toute œuvre d'imagination met en scène des codes, des symboles et des représentations. La politique de l'appropriation, si elle offre une prise des minorités dominées (ethniques, religieuses, sexuelles) sur les productions de la culture populaire, ouvrirait-elle la porte à une infinité d'interprétations sans rapport avec le texte ou l'œuvre ? Une telle analyse chercherait, en fait, à retracer ces indices qui permettent une certaine lecture :

> *« It is, however, to acknowledge and attempt to theorise the ways in which our filmic fantasies may be informed by certain social and ideological inscriptions. » (Whatling, 1997 : 22)*

La culture populaire et ses « produits culturels », soumis à des impératifs de rentabilité capitaliste doivent s'adresser à un bassin de consommateurs le plus large possible et donc intéresser plusieurs groupes (Hooglans, 2000 : 169). Pour Chomsky (1988-9) le capital sert à la fois de support et de raison d'être à la culture populaire (Whatling, 1997 : 11), ce qui lui confère un potentiel réactionnaire comme subversif à cause de son pouvoir de représentation, « The difference is in the specific sociocultural location of its receiving audience » (Whatling, 1997 :169).

> *« Gay and lesbian cultural critics have the important task of helping to create the conditions that will allow all queer consumers to put these perishable goods to politically empowering use ». (Hoogland, 2000 : 171)*

Madonna inc.

Madonna, en vingt ans de carrière, a réussi à s'imposer comme figure marquante de la culture populaire tout en abordant des thématiques socialement controversées. Pour Sonya Andermahr, dans son article, *A Queer Love Affair ?: Madonna and lesbian and Gay Culture*, « Madonna is her own (re) invention » (Andermahr, 1994 : 29), c'est qu'elle possède sa propre compagnie de production (Maverick) ce qui lui procure un certain contrôle. Mais surtout, elle aura réussi à inscrire dans la culture populaire la notion de pouvoir et de plaisir pour les femmes (Andermahr, 1994 : 28) « Madonna's sexuality is essentially selfish. An auto-erotic self-pleasuring, which sometimes invites but does not require male assistance » (Suzane Moore, citée par Andermahr, 1994 : 29).

Selon Danielle Charest, la stratégie de Madonna correspond à une « mise en scène d'une sexualité qui se veut provocatrice » (Charest, 1996 : 1) tout en maintenant l'interdit, ce qui constituerait la principale limite de la subversion. Dans ce raisonnement, la représentation qu'offre Madonna de l'homosexualité est alors perçue comme une stratégie de marketing, alors que la chanteuse ayant exploré toutes les potentialités subversives de l'hétérosexualité se serait tournée vers ces sexualités alternatives. Charest diminue ainsi le potentiel subversif de ces représentations en les qualifiant de bisexualité (Charest, 1996 : 3-4) ce qui serait une « concession » au marché hétéronormatif alors que la bisexualité peut être vue comme une position aux limites des identités, extrêmement contestataire donc. Position que partage la théorie *queer* et qui irrite souvent les critiques et lesbiennes féministes, qui y voient une désertion du politique, un désaveu. Ainsi, plutôt que de voir la bisexualité comme un désengagement, nous la considérerons plutôt comme une potentialité humaine.

Madonna parle de plusieurs « minorités » (afro-américaines, hispaniques, sado-masochistes, etc.). Cette dernière aura été critiquée par des sujets issus des communautés dont certains l'érigeaient en idole alors que d'autres l'accusent de s'approprier des codes identitaires pour des fins mercantiles c'est-à-dire non identitaires « She steals from us! […] She celebrates us! » (Queen, 1997 : 113). La communauté homosexuelle retrouvant chez Madonna cette thématique de la « self-reinvention », des contenus homoérotiques, comme cet hommage aux stars d'Hollywood, dans Vogue, où figure Dietrich, première artiste populaire à figurer dans l'imaginaire explicite gay.

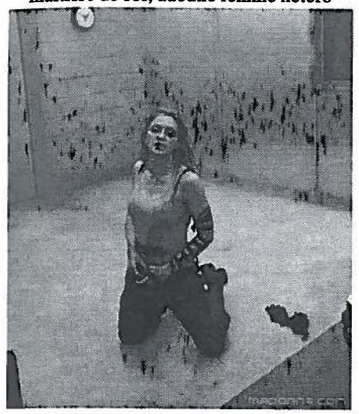
> « Like Dietrich's before her, Madonna's lesbian image aims to titillate the heterosexual audience but, in consciously addressing women as sexual agent and in staging the desiring « gaze » […] between women in videos such as « Justify My Love », Madonna also acknowledges and encourages lesbians as sexual consumers of her image » (Andermahr, 1994 : 32).

Pour Madonna, il est clair que la communauté *queer* fait partie de la masse de consommateurs potentiels. Elle aurait très bien pu choisir de cibler un public majoritairement hétérosexuel et sa fortune ne s'en serait pas plus mal portée. Mais, pour moi, le souvenir d'un baiser échangé entre Madonna et deux de ses chanteuses dans le *Blond Ambition World Tour* – j'avais seize ans - aura fait beaucoup et peu importe l'orientation sexuelle après tout. Demande-t-on aux actrices jouant des lesbiennes d'être elles-mêmes lesbiennes ? Ainsi, l'œuvre de Madonna offre un potentiel d'identification lesbienne, rend présent ce « regard lesbien », deux facteurs qui facilitent une appropriation *queer* des images, des mots et des représentations et qui aura tout le loisir d'être ou de ne pas être politique. La prochaine analyse réalise un rêve d'enfance, une appropriation féministe du personnage même de James Bond par Madonna. Et si cette analyse ne transformera pas CONCRÈTEMENT les structures de dominations hétéropatriarcales de l'imaginaire - « car le genre n'est pas que symbolique » (Mathieu, 1996 : 92) - je souhaite tout de même soulever l'envie de travailler à la production de stratégies de résistances qui permettront leurs transformations.

James Bond et hétéronormativité

Pour faire une histoire courte, disons simplement que la chanson thème du vingtième James Bond aura été écrite et interprétée par Madonna. La chanteuse fait également une très brève apparition sous les traits de Verity, entraîneuse d'un club d'escrime, que croise James Bond sur sa route. Leur contact est amical voire même amusé.

Verity lui demande de resserrer un lacet de son corset de cuir noir en discutant de la beauté et du talent de sa protégée - médaillée d'or aux jeux olympiques - Miranda Frost, jouée par Rosamund Pike. C'est très subtil, mais ce personnage de lesbienne en dit long sur le genre. James Bond, créé par Ian Flemming, représente le héros viril par excellence, séducteur, raffiné, adroit et possédant une entière maîtrise de soi, aucune femme hétéro-



sexuelle ne lui résiste. Le personnage a, bien sûr, évolué au fil de ses quarante ans de carrière tout comme d'ailleurs la représentation féminine dans le cinéma en général.

Et que retrouve-t-on dans un James Bond ? James Bond, évidemment, des décors exotiques, des martinis, un soupçon d'humour *british*, un complot, de l'espionnage, des personnages de vilains, des voitures et des gadgets à la fine pointe de la technologie, du sport extrême et bien sûr les « James Bond girls ». Depuis l'apparition d'Ursula Andress qui émerge de l'océan dans *Dr No* (1962) leur place était faite. Mais quelle place ? Au départ celle d'adorables et plantureuses jeunes femmes au corps athlétique. Et si l'apparition de Jinx (Halle Berry) dans *Die another day*, fait directement référence à la scène du *Dr No*, le personnage n'a plus rien à voir avec les rôles d'apparat tenus par plusieurs James Bond girls. Jinx exécute sa propre mission et s'allie au célèbre agent secret par souci d'efficacité; elle est donc indépendante, exécute quelques prouesses physiques, se défend comme une tigresse, sans jamais perdre une once de féminité. Le tour de force d'un « bon » James Bond consisterait à s'adapter à l'auditoire féminin, voire même féministe, tout en satisfaisant aux critères de féminité et de masculinité adoptés par le public hétérosexuel.

La mise en place des codes

Le vidéo de Madonna s'inscrit bien à l'intérieur du genre des James Bond : il est la mise en images de la chanson thème. La marque du genre est également assurée grâce à de nombreuses citations à l'histoire des James Bond comme l'aura également fait le film. Le film présente l'idée d'un musée James Bond avec l'atelier de Q (le concepteur des gadgets). On y verra plusieurs objets célèbres comme la montre de James Bond (la vingtième).

Le « musée James Bond » présenté dans le vidéoclip de Madonna fonctionne, lui aussi sur le mode de la référence. On nous montre plusieurs objets comme le « golden gun » du film *The man with the golden gun* (1974) et le chat empaillé d'Ernst Stavo Blofeld, célèbre dirigeant de l'organisation criminelle SPECTRE. Madonna, dans le vidéoclip, mettra en scène trois espaces utilisés par le film : la salle de torture où James Bond se fera battre pendant des mois au début du film, la salle d'escrime où James Bond et le vilain Gustav Graves (Toby Stephens) se battront (performance de virilité masculine), de même que l'atelier de Q transformé en musée. Il est clair dès le départ que les espaces se divisent en deux univers distincts mais reliés : la salle de torture avec la Madonna sujet (celle qui chante); la salle d'escrime et celle du musée, qui forment eux-même une unité symbolique (inconscient).

On peut comprendre le vidéoclip d'au moins deux façons. La première, comme une simple métaphore du combat intérieur (survie/ devoir) que James Bond aura livré et qui l'aura mené à la perte de son identité (destitué de son statut d'agent double), alors que le film *Die another day* met en scène plusieurs personnages qui changent d'identité. Cette notion de combat intérieur est soutenue par une lecture psychanalytique de l'œuvre fournie par les paroles de la chanson : « Sigmund Freud Analyse this » alors qu'on nous montre deux Madonna, une blanche et l'autre noire, qui se battent à l'escrime (performance de virilité féminine). Les coups échangés entre elles sont reçues par la Madonna prisonnière où la salle de torture est alors associée à la réalité de l'ego de la Madonna sujet susceptible de trahir un secret :

> *I'm gonna destroy my ego*
> *I'm gonna close my body now*

Mais nous explorerons ici une autre piste, celle de la ligne directrice tissée par la mise en scène de codes associés à la condition de subalternes des femmes et des « James Bond girls ».

Corps et transformation

On a beaucoup parlé du tatouage de Madonna dans ce vidéoclip, constitué de trois lettres d'origine hébraïque *lamed, aleph* et *vav* et qui feraient partie des soixante-douze noms de Dieu tels qu'enseigné par la kabbale - mysticisme juif - étudiée par Madonna. Ce signe nous mène à un autre symbole : le « tefilin » (qui est un outil de prière juif utilisé par les hommes). L'accumulation de symboles, les références à James Bond, Freud, le tefilin, en plus de souligner un intertexte féministe préparent le terrain de l'appropriation finale du personnage de James Bond par Madonna. Appropriation qui n'est possible qu'à partir d'un long processus de métamorphose du corps et de sa représentation.

> *I'm gonna break the cycle,*
> *I'm gonna shake up the system[…]*
>
> *I'm gonna avoid the cliche […]*
> *I'm gonna close my body now*

De quel cycle, de quel système et de quel cliché parle-t-elle… sinon de celui de James Bond même. Ainsi va la deuxième interprétation du vidéoclip : Madonna *est* James Bond. Le vidéoclip commence et l'on voit deux hommes qui traînent Madonna dans un corridor où l'on voit un soulier à talon haut, un sac à main et quelques vêtements traîner sur le sol (attributs de féminité). Les tortionnaires la jettent sur une table où plusieurs hommes l'interrogent. La chanteuse se débat en véritable furie, on l'immerge dans un bac d'eau plein de morceaux de glace, elle crache au visage d'un des hommes et ce crachat sonne comme un coup de feu, la musique est lancée.

> *I'm gonna wake up, yes and no*
> *I'm gonna kiss some part of*
> *I'm gonna keep this secret*
> *I'm gonna close my body now*

Malgré sa situation, jamais on ne sent Madonna en position de victime, elle est

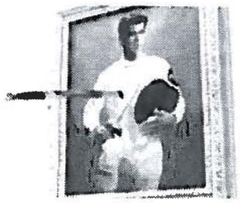
insolente et sauvage. Il existe bien dans ce vidéoclip un rapport au corps particulier, c'est que ce dernier semble parfaitement soumis à la volonté et situé aux limites du masculin et du féminin. La douleur est une étape. Madonna jouit des blessures et du sang qui la sacrent héroïne, qui transforment son statut de simple substitut de James Bond en James Bond même. Le corps musclé de Madonna insiste sur cette ascèse du corps et de la douleur transformatrice, car pour éliminer les clichés « avoid the cliche » (du masculin/féminin) il faut délier le corps – comme le démontre la pose de contorsionniste adoptée par la chanteuse alors qu'elle chante ces paroles. Il faut rompre et remodeler ce corps, siège de l'ego, espace des constructions de genre. La chorégraphie musclée se présente dans un décor de chaînes, sombre et délabré.



Madonna en bottes de cuir (combat) vêtue d'un pantalon cargo et d'une camisole porte des gants de cuir noirs. Ses muscles sont découpés et mettent en valeur le tatouage aux lettres noires inscrites dans sa chair. Son regard franc et conquérant, toujours à se débattre et à donner beaucoup de mal à ses geôliers. Le corps maîtrisé ne peut trahir. Ce parallèle évident avec l'espace du film (le cachot) associe donc Madonna au héros, mais peut sembler, pour l'instant, d'un ordre strictement métaphorique (il s'agit toujours d'un vidéoclip sur la chanson thème d'un James Bond).

La présence de nombreux miroirs permet d'illustrer les jeux sur l'identité. Comme le montre la scène où elle brise un miroir à coups de pieds, révélant ainsi un espion (un homme qu'on retrouve à trois autres endroits du vidéoclip). Si cette scène fait référence au film, elle sert également à construire un réseau de sens plus profond. C'est grâce à ces éclats de verre que la Madonna-James Bond prend conscience des deux Madonna qui se battent. Le miroir rompu révèle la présence d'un regard masculin et fait partie de la lente transformation que Madonna fait opérer au personnage de James Bond. Les deux Madonna blanche/noire sortent de la salle d'escrime immaculée pour entrer, toujours en se battant, dans le musée de James Bond. Lors de ce combat, une épée vient se ficher dans un tableau de Pierce Brosnan en James Bond. Cette image de James Bond transpercée resserre cette substitution qu'opère le vidéoclip, et consomme la rupture du genre, (le « déplacement » dans le discours). Désormais, tous les éléments amenés par le vidéoclip participent à cette construction. Le vidéoclip de Madonna ne sert donc plus à promouvoir le film, mais à recharger symboliquement l'image de virilité associée à James Bond. La transition de la salle d'escrime au musée en est symptomatique. Dès que les deux Madonna traversent l'espace de la salle d'escrime au musée, qui n'existe pas dans le film sous cette forme, tout tombe en ruine : miroirs et surfaces volent en éclats. La Madonna noire s'empare d'une hache que tenait une armure moyenâgeuse : le bras de cette dernière s'écroule. Les coups de hache échangés par les deux Madonna détruisent toutes les vitres qui protégeaient les objets du musée. Le même homme qui se trouvait derrière la vitre de la prison de Madonna se retrouve dans le musée James Bond en train de peindre une statue représentant le corps nu d'une femme qu'il recouvre d'or (*Goldfinger*).

Arrêtons-nous un peu sur ce symbole. Dans *Golfinger*, ce sont de vrais corps de femmes qui sont recouverts d'or, causant leur mort par asphyxie. De *corps-objet*, la « James Bond girl » est devenue *bel objet*, caractéristique de son rôle d'apparat. Si nous acceptons cette analyse et la transposons au vidéo de Madonna, l'homme peignant une statue de femme avec de l'or, qui ne se cache plus derrière un miroir (qui volent tous en éclat de toute façon), ne se sent pas non plus concerné par la lutte des deux femmes. Ce personnage pourrait bien représenter ce « regard masculin hétéronormatif » qui façonne ou dicte la forme et la beauté du corps féminin. Ainsi, de retrouver cet homme sous forme d'hallucination à la place de Madonna sur la chaise électrique, lors de la scène finale, permet de lier la représentation du corps de Madonna (musclé) hors du champ hétérosexuel. Autrement dit, ce qui est détruit par cette image, c'est cette définition du corps féminin construit dans un rapport hétéronormatif.



Madonna Bond

Le point tournant du vidéo et qui inscrit d'une manière inattendue le personnage de la « James Bond girl » précipite les évènements. Pendant la lutte finale des deux Madonna, les bourreaux de Madonna Bond la traînent dans une salle où trône une chaise électrique, cette dernière se saisit d'un ruban noir qu'elle s'enroule autour du bras, le tefilin. Ce dernier serait chargé de purifier les désirs négatifs. Ce geste permet à la Madonna blanche de tirer sur la noire mettant ainsi fin au combat et permettant à l'autre Madonna de s'enfuir alors qu'on l'avait attachée sur la chaise électrique. Cette utilisation du harpon permet de mettre en scène les personnages de « James Bond girls » - Ursula Andress et Halle Berry - réunies dans le mannequin porteur de bikini et l'image du harpon qui achève l'ère préhistorique des héroïnes secondaires qui étaient en germe dans la série. Ainsi, l'énigmatique « destroy my ego » correspondrait peut-être plus à l'idée de la destruction du« faux self »[1] imposé aux héroïnes construites dans un système d'opposition binaire (homme/femme) hétéronormatif. Le corps de l'héroïne construit pour plaire à James Bond, afin de justifier sa place dans le contexte d'un film d'action.

C'est au moment où le harpon tue la Madonna noire, que Jaws (*Moonraker*) tire sur une manette actionnant la chaise électrique chargée de tuer Madonna Bond et que les bourreaux réalisent, une fois que la fumée est retombée, que la chaise est vide. C'est alors que l'on voit apparaître les mêmes lettres que le tatouage *lamed*, *aleph* et *vav* sur le dossier de la chaise.

I think I'll find another way
There's so much more to know
I guess I'll die another day
It's not my time to go

On voit alors s'enfuir l'héroïne qui court dans le même corridor qui l'avait vu venir (naître) au début du vidéo alors qu'elle était encadrée des deux hommes. Le même soulier à talon haut apparaît mais enjambé cette fois. La silhouette de Madonna libérée finit par se confondre avec la mire du logo James Bond. Il est alors possible de comprendre ce dernier couplet, « I think I find another way » non seulement comme la réunion de parties disociées (masculin et féminin), mais comme l'exploration d'un « self » qui n'est plus contraint aux modèles culturels de genres et à l'hétéronormativité pour se définir.

Lorsque j'avais dix ans, avec mon père, j'écoutais passionnément Connery et Moore jouer les James Bond, constamment tiraillée entre la colère et le plaisir. Ce vidéo de Madonna réalise un fantasme d'enfance, une identification féminine et féministe voire même profondément lesbienne associée au personnage de James Bond. Avec ce vidéo, Madonna s'inscrit désormais de plain-pied dans la légende de James Bond comme étant la première personnification féminine « officielle » et c'est un point de plus pour elle. Mais de manière plus globale :

« Madonna, in fact, articulates the phenomenon of queer het, the ostensibly straight person whose heterosexual persona covers a much more complicated sexual psyche ». (Queen, 1997 : 114)



Suggérant qu'il existe plusieurs alternatives à la manière d'être ou de performer le genre féminin :

« Her power as icon resides in her ability to both insist on her femininity and yet transcend narrow gender definitions. She presents female sexuality as a kind of radical transvestism as she raids the visual vocabulary of sexual difference to create her own display of sexuality. Adopting a masculine style here, a feminine pose there, substituting sexual objects choices as the fancy takes her, she is simultaneous butch and femme, both gay and straight » (Andermahr, 1994 : 30).



C'est à cause de la structure déconstruisant l'hétéronormativité de la série des James Bond que l'appropriation lesbienne de cette image fonctionne si parfaitement, sans qu'une identification hétérosexuelle ne soit exclue pour autant.

Bibliographie

- Andermahr, S. 1994. « A queer love affair : Madonna and lesbian and gay culture ». Dans D. Hamer (dir.), *The good, the bad and the gorgeous, popular culture's romance with lesbiannism*, Belinda Budge, p. 28-49.
- Bollas, C. 1996. *Les forces de la destinée*, Paris, Calmann-Lévy, 283 p.
- Bourcier, M. 2001. « Le silence des butchs », Dans C. Lemoine et I. Renard (dir.), *Attirance, les lesbiennes fems, les lesbiennes butchs*, Paris, Éditions Gaies et lesbiennes, p. 274-295.
- Charest, D. 1996. « Madonna ou les boucles », *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, no 24, octobre, p. 1-8.
- Dowling, C. 2001. *The frailty myth, redefining the physical potential of women and girls*, New York, Random House, 303 p.
- Foucault, M. 1969. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 275 p.
- Halberstam. 1998. *Female masculinity*, Durham et Londres, Duke University Press, 317 p.
- Hoogland, R. C. 2000. « Fashionably queer : Lesbian and gay cultural studies », Dans Sandfort, Schuyf (dir.), *Lesbian and Gay Studie*, Londres, Sage Publications, p. 61-74.
- Mathieu, N.-C. 1996. « Dérive du genre / stabilité des sexes », *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, Contestation de la famille, no 24, octobre, p. 87-101.
- Queen, C. 1997. « Fucking with Madonna », *Chronicles of Sex-Positive Culture*, Pittsburgh, Cleis Press, p. 106-118.
- Rabbi Ariel Bar Tzadok. 2002. « Madonna's Kabbalah - Not Kosher », Kosher benei Nivi'im, online, 22 octobre.
- Triton, S. 2001. « Les drôles de genres se donnent-elles un genre ? », Dans C. Lemoine et I., Renard (dir.), *Attirance, les lesbiennes fems, les lesbiennes butchs*, Paris, Éditions Gaies et lesbiennes, p. 31-48.
- Wenig, G. 2002. « A Kabbalistic Material Girl », *The Jewish Journal*, 1er novembre.
- Whatling, C. 1997. *Fantasing lesbians in film*, New York, Manchester University Press, 175 p.
- www.jamesbondmm.co.uk/siteinfo.html

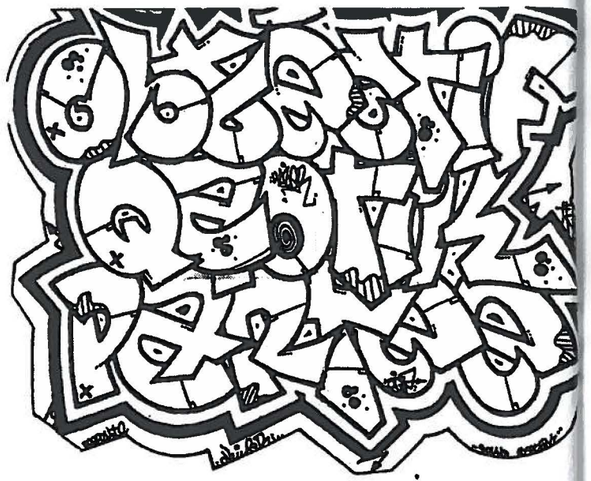
À noter : Toutes les images sont tirées du site web : www.madonna.com

Note

1 La notion de « vrai self », introduite par Winnicott, fait référence au potenciel humain qui se manifeste dès la naissance. Pour Bollas le « vrai self » « est ce trait distinctif de la personne (ou de la personnalité) qui accède à l'existence à travers la sélection et l'utilisation personnelle de l'objet. Dans ce sens, restreint, « être » équivaut à « s'approprier » » (Bollas, 1996). Toutefois ce potenciel humain est confronté à la culture et à la réalité et trouvera ou pas la possibilité de se consolider.

Raver le monde

Par Judith Patenaude



Judith Patenaude est étudiante à la maîtrise en études littéraires et complète actuellement une concentration de deuxième cycle en études féministes à l'Université du Québec à Montréal.

La techno fait aujourd'hui partie intégrante de nos vies. Elle a fait son incursion dans presque tous les styles musicaux : le rock, la pop, le rap, le jazz et même la musique traditionnelle. On l'entend maintenant régulièrement dans les publicités, les films et les génériques de journaux télévisés. La techno a aussi grandement influencé la mode des dernières années et contribué à donner une image plus positive de l'arrivée massive des nouvelles technologies. Bref, la techno s'est immiscée partout et elle donne au nouveau millénaire l'air futuriste qu'on lui avait imaginé!

Cependant, même si la techno fait désormais partie de notre paysage culturel, son origine et son histoire restent méconnues. La culture techno ne se veut tributaire d'aucun discours mais elle recèle un système de valeurs, une originalité et une vision du monde qui lui est propre et qui furent quelque peu effritées une fois récupérées par la culture de masse. En effet, si l'on analyse plus attentivement ce mouvement, on y découvre un univers donnant naissance à de nouvelles identités et de nouveaux imaginaires. Je me propose donc de présenter ici ce phénomène d'un point de vue historique et sociologique, pour ensuite démontrer comment il peut, de par cet esprit fraternel qui a fait la renommée des *raves*, contribuer à un avancement du féminisme.

Petite histoire de la musique techno

Pour comprendre l'esprit de cette musique particulière, il est important de savoir comment elle émerge tout en tâchant de comprendre les motivations de ses créateurs. Je tenterai donc de faire un bref historique de la techno en retraçant son évolution à travers le XXe siècle. De cette façon, il sera sans doute plus aisé de saisir ce que ce style musical révèle à propos du champ social et idéologique. Anne Petiau (dans Gauthier et Ménard, 2001 : 60) mentionne dans un texte intitulé *Musique techno et postmodernité* :

> *« La musique est un langage en ce sens qu'elle est une pratique sociale, interhumaine, et qu'elle se définit, comme le langage verbal, comme « du son construit et organisé différemment selon les cultures et les civilisations », qui possède son matériau propre, ses règles, ses contraintes. […] Il faut donc admettre le fondement historique et social des codes musicaux, et leur capacité à porter du sens. […] [la musique] réfère à elle-même, mais elle renvoie également à l'imaginaire, à une « proposition de monde ». La musique techno peut donc être abordée comme un langage symbolique élaboré par le groupe, qui exprime par ses voies particulières son imaginaire, ses valeurs, sa sensibilité. »*

Premiers balbutiements

La musique techno se caractérise principalement par l'usage d'instruments électroniques et une structure répétitive non narrative. C'est donc l'avancement technologique qui détermine l'avènement de la techno. Mais, au-delà des découvertes techniques et de l'élaboration de nouvelles sonorités, il y a la volonté de rompre avec la tradition musicale en place. On redéfinit la notion même de musique...

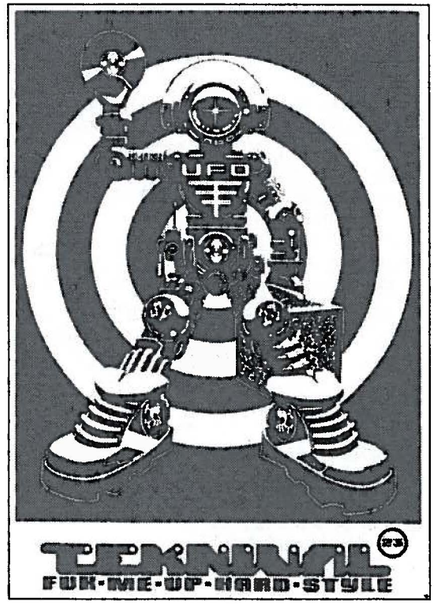
C'est en 1917 qu'un Russe nommé Leon Theremin invente l'ancêtre du synthétiseur, le thereminvox. Celui-ci est un appareil qui permet de moduler le son en déplaçant les mains autour d'un arc électrique. L'objectif, au-delà de celui de créer un nouvel instrument, est de briser le caractère mélodique et harmonieux de la musique. Il s'agit de produire un nouveau genre musical qui s'assimilerait à la résonance industrielle, au son des machines. En fait, il ne veut pas simplement reproduire la sonorité des « vrais » instruments de façon électronique comme on pourrait le penser, mais bien rendre musical ce qui auparavant, dans l'environnement quotidien, était considéré comme du bruit.

À partir de cette époque, plusieurs mélomanes font de nouvelles explorations sonores en travestissant des instruments traditionnels, en manipulant microsillons et bandes magnétiques et en s'intéressant aux sons concrets. Parmi ceux qui s'intéressent à la nature de la musique on retrouve entre autres Pierre Schaeffer, Pierre Henri et John Cage. Lors d'une prestation à New York, ce dernier offre une performance intitulée *4'33"* au cours de laquelle il se présente sur scène, prend place au piano et ne joue, pendant 4 minutes 33 secondes… rien ! Il porte plutôt attention aux bruits de l'assistance. Il compose aussi *Prepared Piano*, morceau au cours duquel le son du piano est altéré par des objets placés à l'intérieur de l'instrument. Disons en bref que, jusqu'aux années 60, ces expérimentations n'intéressent qu'un cercle restreint d'initiés.

Première vague

Intervient alors le groupe allemand *Kraftwerk*, auquel on attribue généralement l'origine de la musique électronique. Musicologues et avant-gardistes, les membres du groupe abordent des thèmes directement liés à l'environnement industriel et technologique comme en témoignent les titres de leurs albums les plus célèbres : *Autobahn*, *Radioactivity*, *Trans-Europ Express*, *The Man Machine*, *Computer World*… Parallèlement, d'autres formations allemandes comme *Can* et *Tangerine Dream* contribuent à ébranler les structures traditionnelles du rock. C'est cependant *Krafwerk* qui sera le plus déterminant pour la génération techno, avec la mise sur pied de son propre studio d'enregistrement (alors que jusque-là musiciens et ingénieurs du son appartiennent à deux catégories bien distinctes).

Dans les années 70, l'influence de la musique électronique se fait surtout sentir dans le domaine disco. « Les motifs musicaux se font plus répétitifs, tournent en boucle et créent un effet quasi hypnotique […]. Ses effets sonores, assez incroyables pour la fin des années 70, […] sont ainsi jalonnés de bruitages intergalactiques stupéfiants à l'époque. Le son du futur… ». (Bara, 1999 : 13) Ainsi, à partir de 1975, le disco devient l'emblème de la libération sexuelle et l'étendard de la tolérance, esprit festif auquel le phénomène rave fera écho une vingtaine d'années plus tard. C'est vers le début des années 80 que la reine des musiques de nuit est détrônée, surexploitée. Le disco, qui célébrait le plaisir de la danse accessible à tous, devient un phénomène commercial ordinaire. La house, apparue à Chicago, gagne alors en intérêt, sans toutefois remporter le succès du disco. À l'époque, sa popularité se limite surtout à la communauté gaie, mais elle contient déjà « la matrice de la plupart des musiques électroniques de danse ». (Bara, 1999 : 66)



Deuxième vague

Malgré une mauvaise réputation qui la confine au cliché de la facilité commerciale, la musique électronique réussit tout de même, au cours des années 80, à gagner un nombre croissant d'adeptes. On reproche à la technologie d'imiter à peu de frais les « vrais » instruments. Ce sera donc surtout lorsqu'elle s'éloignera du modèle de la musique populaire que l'électronique connaîtra paradoxalement le plus de succès. Certains groupes comme *Depeche Mode*, *New Order* et *Human League* réussissent tout de même à obtenir un succès grand public. Mais pour d'autres formations comme *KMFDM*, *Front 242* et *DAF*, qui se caractérisent par un son métallique et de nombreuses références à la décadence du monde industriel, la réussite sera justement due au refus du système commercial.

La réelle explosion du phénomène techno aura lieu à Détroit autour de 1988. Les DJ qui émergent de ce milieu profitent d'une autonomie qui leur permet d'explorer de nouveaux sons électroniques sans se plier aux règles de l'industrie musicale. C'est dans un club qui n'a rien de glamour, le Music Institute, que les Jeff Mills, Carl Craig et Ritchie Hawtin enchaînent les mix, le seul club qui tient ce genre de créneau. Deux cents personnes au plus participent à ces soirées; la techno est encore globalement ignorée aux États-Unis. Pendant ce temps à Manchester en Angleterre c'est l'hérésie du acid house, au point que l'on surnomme la ville « Madchester ». On est à l'heure du règne des *Happy Mondays*, *Stone Roses* et *DJ Pedro* (Laurent Garnier) au club *l'Hacienda*, tenu par les membres du groupe *New Order*. Un mélange iconoclaste de punks, rockers, night-clubbers et autres fêtent et dansent jusqu'au matin avec dans les yeux cette petite lueur d'amour universel… Et c'est à peu près au même moment que naîtront les premiers raves, ces fêtes extraordinaires qui n'ont rien de commun avec quoi que ce soit de connu auparavant.

À partir de là, la musique techno se morcelle déjà en une multitude de genres différents. Il y aura le jungle et le drum'n'bass, genres hybrides aux rythmes saccadés qui englobent reggae, dub, hip-hop, soul et jazz. On verra apparaître l'ambient, musique planante aux sons amples et synthétiques mise au jour par Brain Eno, le trip-hop ou down-tempo, mélange de hip-hop et d'électronique, le transe

plongeant ses auditeurs dans un état hypnotique, le hardcore, aux sonorités plus dures, sombres et radicales. Bref, la révolution numérique multiplie les possibilités à l'infini. De musique dite *underground*, destinée à ne plaire qu'à un groupuscule d'adeptes, la techno se taillera en une dizaine d'années seulement une place enviable dans l'industrie du disque, devenant même, avec les fabuleuses soirées *raves*, un véritable phénomène de masse.

Les *raves*, phénomène postmoderne

La musique techno, de par sa composition basée sur un principe de répétition, est une célébration du moment présent. « *Par sa rythmique répétitive au point d'en être obsédante et à cause de ses pistes qui s'entrecroisent sans jamais qu'il n'y ait ni début ni fin, elle se traduit souvent par une perte de repères temporels et entraîne une forme d'hypnose. La techno dit constamment « maintenant ».* » (Corriveau, 1999 : 19) Il est très difficile de résister à l'envie de danser lorsqu'on écoute cette musique. Pour certains, il peut sans doute paraître complètement absurde de danser sur un « beat » qu'ils assimileront à celui d'une machine à laver… C'est que la techno se vit davantage qu'elle ne s'écoute, elle est réellement ressentie physiquement.

> *« D'autre part, étant dénuée de texte et de parole, la techno ne s'adresse pas à l'intellect. Au contraire, elle s'adresse en priorité au corps, aux sens; elle est avant tout une musique de danse. Si la techno ne véhicule aucun message, c'est bien en s'adressant au corps qu'elle va provoquer sensations et émotions. Dans le contexte festif, le volume sonore et la puissance des infra-basses contribuent à rendre la musique tactile, palpable. » (Petiau dans Gauthier et Ménard, 2001: 65)*

C'est pourquoi, pour véritablement apprécier la techno, il est préférable de l'expérimenter au moins une fois lors d'un *rave*. Après quoi on peut retrouver facilement cet état de bien-être, de quiétude intemporelle que procure l'écoute de la techno. Elle devient presque comme une petite bulle de sons qui permet de s'échapper momentanément de la réalité.

D'un point de vue symbolique, la sonorité mécanique de la techno peut référer au monde industriel dans lequel nous vivons. Pour certains, ce martèlement robotique ne représente rien de plus qu'une perversion de l'art par la technologie. Cependant, on peut voir beaucoup plus qu'un simple bruit de machine dans la techno. Dans le contexte postmoderne actuel, où avancement technologique rime avec efficacité, productivité et rendement, le tout souvent synonyme de déshumanisation, il est vrai qu'il est légitime de ne percevoir la techno que comme un signe de plus confirmant l'invasion du numérique dans quasiment tous les aspects de notre vie, y compris dans le domaine musical. Toutefois, on peut opposer à cette réflexion une autre interprétation beaucoup plus positive. La techno offre la possibilité, du moins symboliquement, de transcender cette aliénation de l'homme à la machine qui préoccupe certains créateurs depuis déjà fort longtemps (on n'a qu'à penser au film *Métropolis* de Fritz Lang). En effet, n'est-il pas libérateur voire même subversif, la nuit venue, de danser au son de cette « machine » à laquelle nous sommes attachés dans le labeur toute la journée? Si l'échantillonnage de la techno peut évoquer d'une certaine façon l'atomisation de la culture et de la société, elle permet également, d'un autre côté, d'y donner un sens. Ghislain Fournier (dans Gauthier et Ménard, 2001 : 78) écrit :

> *« Porté par une musique qui, reflet de son époque, se veut rapide, tourbillonnante et frénétique, le participant au rave peut tendre vers cet instant d'intensité. L'effort physique soutenu combiné à l'esprit de la fête, à l'émotion enthousiaste – le tout, il est vrai, parfois stimulé par la consommation de certaines substances – est de nature à conduire le participant à un état de surexcitation qu'il est approprié d'appeler « transe ». La perte des points de repère habituels, de certains signaux physiologiques à l'occasion ou, plus fréquemment, de la notion de temps, l'aident à accéder et à s'enfoncer volontairement dans cet espace scénique distinct du monde quotidien, dans cette « région finie de sens », pour reprendre l'expression de Berger et Luckmann. »*

L'auteur de ce texte va même ajouter un peu plus loin : « Ce moment de bonheur, cet instant d'éternité vécu dans la « région finie de sens », comme le disaient Berger et Luckmann, est suffisamment riche pour donner sens à l'existence quotidienne : puisque tout n'est pas absurde, la vie vaut la peine d'être vécue. » (Fournier dans Gauthier et Ménard, 2001 : 79). Ainsi, la musique jointe aux différentes composantes du *rave* modifie notre perception de nous-mêmes et de ceux qui nous entourent, elle modifie notre perception du monde. La musique techno et le *rave* font partie d'un tout unifié et constituent, pour les participants, une expérience qui s'apparente au voyage initiatique, à une aventure vers un autre monde. À plusieurs égards, le *rave* peut même avoir l'allure d'un rituel sacré, avec le DJ en tant que gourou, la musique-fétiche, la transe comme moyen d'élévation de l'esprit. Les danseurs se dérobent de la matérialité du monde terrestre pour atteindre une réalité autre qui contient ses propres codes et qui permet de dépasser l'individualité, les modèles sociaux et convenances auxquelles nous sommes habitués. Les *ravers* forment, pour une nuit, une grande tribu qui vibre de la même énergie, ou plutôt d'une espèce de synergie mystique.

> *« Le danseur n'est plus simplement un individu ordinaire qui est venu au rave un samedi soir quelconque pour s'amuser, il est devenu un participant actif d'une réalité qui le dépasse. Sentant presque son coeur battre au rythme effréné d'une musique qui le traverse, qui l'emporte, le danseur s'abandonne au ravissement. Il lui faut oublier, il lui faut s'oublier pour n'être plus qu'une composante d'un tout : le rave! C'est la « commune-union ». C'est l'extase fusionnelle. Ex pluribus unum, « À plusieurs nous sommes un ». (Fournier dans Gauthier et Ménard, 2001 : 78)*

Aujourd'hui les jeunes souffrent souvent d'insécurité par rapport à l'avenir, ils ont du mal à trouver un sens à la vie et, avec l'individualisme et la compétitivité flagrante ils éprouvent de la difficulté à se tailler une place dans la société. « Le *rave*, avec sa symbolique de voyage et de refuge, paraît un excellent moyen pour décharger les individus de leurs tensions. En ce sens, nous supposons que la participation aux raves découle de l'inconfort post-moderne. Le *rave* serait une forme de solution, un remède à cet inconfort. » (Corriveau, 1999 : 72). Corriveau explique également comment les rituels festifs, quoique déstabilisants pour la société et menaçants pour l'ordre établi, permettent à la société de retrouver un certain équilibre naturel. C'est que la fête, « force du désordre », constitue le pendant des pressions souvent trop fortes qui avilissent les individus. L'univers idyllique du *rave*, sa magie et sa fantaisie est en quelque sorte un mal nécessaire pour la société, son caractère subversif et éphémère permettant de maintenir cet aspect dynamique et créateur (les raves se déroulent généralement dans des endroits inconnus à l'avance et occupent des lieux désaffectés, comme des usines par exemple, et ce pour une seule nuit, bien que cela ne soit plus toujours le cas aujourd'hui).



Culture techno et rapports de sexe

La culture techno, en tant que mouvement d'avant-garde, a ceci de fantastique qu'elle recèle un aspect révélateur de l'avenir. En reprenant la pensée d'Edgard Morin, Corriveau nous dit que si nous savons y être suffisamment attentifs, nous pourrons beaucoup apprendre de ce nouveau phénomène que sont les raves. Elle écrit :

> *« Les mutations sociales ont tendance à fonctionner selon ce qu'Edgard Morin nomme le principe de la taupe et qui sous-entend qu'elles s'effectuent d'abord de manière souterraine, creusant des galeries de plus en plus nombreuses, transformant le sous-sol avant que la surface en soit affectée. Seuls les gens très attentifs à cette évolution savent, à l'aube d'une mutation sociale, que celle-ci aura lieu et en quoi elle consistera. » (Corriveau, 1999 : 84)*

Si tel est le cas, il sera intéressant d'observer comment se vivent les rapports de sexe dans les *raves* pour savoir s'il y a régression ou évolution du féminisme. L'étude du milieu des *raves* peut sans doute nous donner une bonne indication de ce que nous réservera le futur à ce sujet et ce, pour trois raisons : 1) d'abord parce que les *raves* sont fréquentés par la jeune génération, ceux qui seront les principaux acteurs de la société de demain; 2) ensuite parce que cet univers peut être envisagé comme une vision futuriste positive de ce que pourrait être une vie communautaire, ni technophobique, ni technophile, basée sur la fraternité et l'égalité; 3) et enfin parce que la techno constitue une sous-culture gagnant de plus en plus d'adeptes, un mouvement qui déjà démontre ses influences sur le courant dominant.

Notons d'abord que la culture techno se présente sous plusieurs aspects et qu'elle a passablement évolué depuis les dix dernières années. On retrouve différents types de *raves*, fréquentés par

différents types de clientèles, celles-ci se distinguant aussi beaucoup de la foule qui a caractérisé les premiers *raves*. En effet, les premières soirées raves qui eurent lieu à Montréal ont la réputation mythique d'avoir reçu des créatures toutes plus étranges les unes que les autres. Il est difficile de décrire avec exactitude la tenue de ceux que l'on pouvait y croiser à cause du caractère clandestin de ces événements et donc de l'impossibilité de trouver des documents sur ces soirées. On entend par contre dire que l'on pouvait y apercevoir des êtres semblant sortis d'un monde post-nucléaire ou bien venus d'une autre planète… Le déguisement, en se fichant des codes vestimentaires et de la séduction, permet à la femme d'oublier la sujétion au corps qui lui est imposée. En effet, cela contribue à sortir la femme du carcan d'objet convoité, position la contraignant à l'image qu'elle projette en la soumettant au regard de l'homme, rôle qu'elle est appelée à jouer dans la société patriarcale que l'on connaît. Comme nous savons à quel point le vêtement contribue à définir la personne qui le porte par les codes qu'il emploie, et combien il sert à reproduire les codes de la féminité, nous pouvons déduire que l'excentricité des premiers *ravers* aura permis de briser les catégories de genre, ce qui est un élément positif pour le féminisme. Malheureusement, cette coutume du déguisement ne perdura pas très longtemps dans le milieu rave, quoique l'on puisse en voir de temps en temps dans les *raves* plus *underground*, ceux-ci se positionnant en marge des autres dits plus commerciaux.

Cette distinction entre les *raves* underground et les commerciaux s'observe à plusieurs égards, comme par exemple au niveau de la musique, du lieu et de l'habillement des participants. Si nous retenons ce dernier point, le plus utile à notre argumentation, il est vrai que les raves commerciaux sont les hôtes d'une clientèle relativement peu vêtue; les femmes ne portent souvent qu'un haut de style bikini et une très très courte jupe ou des shorts alors que les hommes défilent torse nu avec des pantalons cargo. Mais, comme cette mode n'objectivise pas un sexe plus que l'autre mais les deux, et comme les hommes doivent aussi prendre soin de leur corps, entraînement et épilation étant de mise, nous pouvons considérer que, même si ce milieu plutôt superficiel se veut très axé sur l'apparence, il ne crée pas de déséquilibre au niveau de la domination sexuelle, au contraire. Bien que ce système de valeur ait d'autres défauts, il permet au moins aux filles et aux gars de s'observer les uns les autres d'une façon égalitaire. Ceci permet aux filles de se sentir aussi à l'aise que les gars d'aborder l'autre sexe, puisque tous les corps, autant féminins que masculins sont mis en valeur et exposés. On ne retrouve pas ce clivage entre les sexes observable dans les clubs ou les bars traditionnels où ce sont généralement les hommes qui regardent et approchent les femmes. On entend d'ailleurs souvent les filles dire être ravies de cette évolution dans l'environnement techno puisque les rencontres se font sur une base plus amicale, moins « meat market ». Ce qui est par contre dommage, c'est que les hommes aient adhéré à cet asservissement aux codes de perfection du corps, s'adressant généralement plus aux femmes dans la société, alors que ce que l'on observait au départ dans les *raves*, c'était justement une volonté de s'en libérer...

Il faut dire que le rapport au corps a beaucoup changé dans le milieu *rave* depuis ses débuts et fut grandement influencé par la culture de masse en gagnant en popularité. Malheureusement, l'idéologie qui célébrait la différence et l'individualité s'est perdue en cours de route. La beauté que l'on y célèbre aujourd'hui correspond davantage aux stéréotypes des magazines (en parlant des *raves* commerciaux toujours, qui rassemblent un plus grand nombre d'adeptes et représentent le plus gros du mouvement). Les femmes ont idéalement une forte poitrine et une taille fine alors que les hommes doivent être musclés et imberbes. À l'origine, l'unicité et l'originalité des corps étaient perçues positivement. On transgressait les conventions et les limites du genre. On peut même parler d'une idéologie et d'une image androgynes. Cela était (et est encore, mais davantage du côté des *raves underground*) remarquable à l'apparence des *ravers* (filles aux cheveux courts, vêtements unisexes et garçons qui portent artifices et bijoux) et surtout à leur attitude faisant de la sexualité, ou plutôt de la sensualité exacerbée par l'ecstasy, davantage un moyen de communication qu'une définition de genre. En effet, la perte des inhibitions et le désir de promiscuité jumelés aux rituels de danse et de massage plus érotiques que sexuels ont entraîné l'abolition des frontières entre les différentes orientations sexuelles. François Gauthier voit dans les *raves* des « zones d'androgynie temporaire » (Gauthier, 2001 : 47) selon l'expression qu'il emprunte à Graham St-John. Il explique : « On peut y voir, par exemple, plusieurs jeunes hommes massant une fille, ou encore des caresses entre personnes du même sexe (sans que cela soit le signe d'une quelconque homosexualité); et cela, sans les sous-entendus et paramètres habituels de la séduction. » (Galland, 1997 : 9 dans Gauthier, 2001 : 147).

Dans « *Le* rave *: mise en scène d'une jouissance transgressive* », Denis Jeffrey (Fournier dans Gauthier et Ménard, 2001 : 139) parle d'une jouissance qu'il qualifie de « ludique ».

> *« Dans cette marge, dans cet espace de jeu bien délimité du party* rave*, les désirs et les passions se mettent en scène pour le seul plaisir de leur mise en scène. On y vit une sensualité qui ne vise pas le passage à l'acte sexuel. […] La danse ne vise pas non plus un effet hors du fait de danser. […] Il y a une grande part de ludisme dans ce rituel. Le jeu est divertissement, enchantement, amusement, c'est-à-dire qu'il compose avec le plaisir frivole, futile, désintéressé. […] L'amour du* rave *qui est une sorte de plaisir pour le plaisir, prime sur ce que ça pourrait rapporter. »*

Le monde unique du *rave* peut être assimilé à un endroit qui serait en dehors du monde adulte, où l'enfance serait prolongée, ou retrouvée. L'exemple des *candy ravers* est assez éloquent à ce sujet. Ceux-ci se caractérisent par une forte adhésion au symbolisme de l'enfance. Ils portent des vêtements de peluche, ont une suce autour du cou et distribuent des bonbons aux étrangers (provocation face à ce qu'on leur a enseigné !). Gauthier interprète ce phénomène comme « un symbole de quelque chose dont ils sentent ne pas avoir eu assez – la sécurité, la gratuité et l'affection innocente propre à l'enfance. » (Gauthier, 2001 : 106) Il fait référence au fait que cette génération a grandi avec la télé aux 150 canaux, les jeux vidéos et Internet, tout cela au détriment des relations humaines. Gauthier fait réaliser que ce paradis ludique que devrait être l'enfance s'avère être pour ceux de cette génération un monde autrement plus hostile (violence, instabilité, pollution, insécurité face à l'avenir, etc.). Ainsi, ils renversent dans les *raves* cette crainte de l'Autre qui leur a été inculquée. Citant Mireille Silcott, Gauthier écrit : « seulement dans un tel environnement est-il possible d'en venir à considérer un câlin comme un geste de totale rébellion. » (Gauthier, 2001 : 105)

L'attitude amicale des *ravers* constitue donc un élément positif dans la culture techno, en particulier du point de vue du féminisme. La désexualisation des rapports permet d'évacuer l'élément sexiste que les jeux de séduction, tels qu'on les perçoit dans les bars et les clubs traditionnels, peuvent dissimuler, puisque ce sont généralement les hommes qui approchent les femmes et qu'ils doivent être en mesure de dominer la situation. Pierre Bourdieu (1998 : 94) déclare à ce sujet :

> *« La domination masculine, qui constitue les femmes en objets symboliques, dont l'être(esse) est un être-perçu (percipi), a pour effet de les placer dans un état permanent d'insécurité corporelle ou, mieux, de dépendance symbolique : elles existent d'abord par et pour le regard des autres, c'est-à-dire souriantes, sympathiques, attentionnées, soumises, discrètes, retenues, voire effacées. Et la prétendue « féminité » n'est souvent pas autre chose qu'une forme de complaisance à l'égard des attentes masculines, réelles ou supposées, notamment en matière d'agrandissement de l'égo. »*

Nous avons vu que le code vestimentaire dans les *raves* non-commerciaux ne contribue pas à placer la femme en position de vulnérabilité tel que l'exigent les codes de la féminité. On n'a qu'à penser par exemple au symbole du talon haut, fétiche de la féminité par excellence contribuant à fragiliser la femme en contraignant sa démarche, mis en opposition aux chaussures sportives de mise dans les raves, simple question de confort afin de pouvoir danser toute la nuit.

Pour conclure notre argumentation et démontrer que le milieu des raves underground contribue à faire évoluer le féminisme, mais aussi, à plus grande échelle l'humanisme en général, notons le fait que ces événements constituent des « fêtes participantes » et non des « fêtes spectacles ». En effet, les DJ ne jouissent pas du statut d'idole tel que nous le concevons pour les groupes rock par exemple. Ils sont souvent au même niveau que les danseurs et ne sont pas mis en vedette; pas d'éclairage spécial sur eux ni d'écran géant. Leur individualité ne retient pas l'attention et ils ne figurent pas comme modèle. Corriveau explique : « En imposant, par la prégnance d'une idole, les conduites et les comportements souhaitables lors des diverses fêtes-spectacles, la société s'est assurée un certain contrôle sur les agissements de tous et chacun. Avec l'avènement des raves, on retourne à un bouillonnement déstructurant particulièrement dérangeant pour les institutions sociales mais bénéfique pour les individus. » (p. 75) . A l'origine, le *rave* ne met donc en place aucune forme de domination, puisqu'il n'impose le culte d'aucune déité, même symbolique ou idéologique. Le seul précepte du *rave* c'est le plaisir et comme le mentionne Jean-Ernest Joos (dans Fournier dans Gauthier et Ménard, 2001 : 112) dans un texte intitulé « Transformation de la subjectivité dans la culture techno », dans le *rave*, « C'est le plaisir qui engendre l'amour de soi et non l'inverse, l'acceptation ou la conformité qui sont récompensées par l'amour de soi. ». Ainsi, dans cette « société du spectacle » tel que le conçoit Guy Debord où « Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. » (Debord, 1992 : 115), où l'on dicte méticuleusement à la femme comment elle doit proposer son corps et ce, dans les moindre détails, et où à travers la domination culturelle hollywoodienne on dicte clairement les comportements et attitudes idéalisés selon le genre, n'est-il pas libérateur, dans cette course folle à l'image parfaite, de *raver* un autre monde, où l'on se laisse aller à être soi, ensemble ? Y a-t-il plus belle façon de viser l'émancipation en tant que femme mais aussi, en tant qu'humain ? C'est ce que suggère l'acronyme du *rave* : P.L.U.R. pour *Peace, Love, Unity and Respect.*

Bibliographie

- Bara, G. 1999. *La Techno*, Paris, Flammarion, 84 p.
- Bourdieu, P. 1998. *La domination masculine*, Paris, Seuil, 177 p.
- Corriveau, S. 1999. « Le rave : nouvel art de la liberté, effluve de sagesse », Montréal, Mémoire de maîtrise en communication, UQAM, 129 p.
- Debord, G. 1992. *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 209 p.
- Gauthier, F. 2001. « Rave et religion », Montréal, Mémoire de maîtrise en science des religions, UQAM, 131 p.
- Gauthier, F. et G. Ménard. 2001. *Technoritualités*, Montréal, Département des sciences religieuses, UQAM, 288 p.
- Lépine, P. et E. Morissette. 1999. *Les nomades urbains : étude exploratoire du mouvement rave à Québec*, Québec, Botakap, 156 p.

Les Publications de l'IREF :

- ***Genre et technosciences: les rôles féminins dans l'univers de quatre jeux vidéo***,
  Judith Trudeau, « Cahiers de l'IREF », no 11, (à paraître). [Prix de publication du mémoire de maîtrise, année 2002].

- ***Enjeux féministes: formes, pratiques, lieux et rapports de pouvoir***,
  Actes du colloque présenté dans le cadre du Congrès de l'Acfas 2002, textes colligés par Rébecca Beauvais, Élise Bergeron, Évelyne Ledoux-Beaugrand et Geneviève Proulx, « Cahiers de l'IREF », no 10, 2003, 242 p. **(15,00 $)**

- ***Le rapport au pouvoir des femmes et des hommes et la représentation des femmes au Bureau de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ)***,
  Gaëtane Lemay, Cahiers de l'IREF, no 9, 2003, 170 p. **(15,00 $)**

- ***Figures d'un discours interdit : les métaphores du désir féminin dans « Villette » de Charlotte Brontë***,
  Sandrina Joseph, Cahiers de l'IREF, no 8, 2001, 149 p. **(10,00 $)**

- ***Mots et espaces du féminisme***,
  Lori Saint-Martin (dir.), avec la collaboration de Lorraine Archambault, Cahiers de l'IREF, no 6, 2000, 119 p. **(5,00 $)**

- ***Lectures féministes de la mondialisation : contributions multidisciplinaires***,
  Marie-Andrée Roy et Anick Druelle (dir.), Cahiers de l'IREF, no 5, 2000, 206 p. **(8,00 $)**

- ***Les rapports homme-femme dans l'Église catholique : perceptions, constats, alternatives***,
  Anita Caron, Marie Gratton, Agathe Lafortune, Marie-Andrée Roy, en collaboration avec Nadya Ladouceur et Patrick Snyder, Cahiers de l'IREF, no 4, 1999, 106 p. **(5,00 $)**

- ***Féminisme et forme littéraire. Lectures au féminin de l'œuvre de Gabrielle Roy***,
  Lori Saint-Martin (dir.), Cahiers de l'IREF, no 3, 1998, 111 p. **(5,00 $)**

- ***Regard féministe d'une vidéaste autour du monde***,
  Violaine Gagnon, Cahiers de l'IREF, no 2, 1998, 152 p. **(5,00 $)**

- ***Quand la violence parle du sexe : analyse du discours thérapeutique pour hommes violents***,
  Lise Letarte, Cahiers de l'IREF, no 1, 1998, 130 p. **(5,00 $)**

- ***Famille et travail : double statut... double enjeu pour les mères en emploi***,
  Francine Descarries et Christine Corbeil en collaboration avec Carmen Gill et Céline Séguin, Rapport synthèse d'une enquête menée auprès de 493 mères en emploi de la région montréalaise, IREF/UQAM, 1995, 107 p. **(4,00 $)**

Documents distribués par l'IREF :

- ***La sécurité économique des femmes : les critiques féministes du discours économique dominant et les nouvelles avenues de politiques sociales***,
  sous la direction de Sylvie Morel, Louise Brossard, Anita Caron et Nadine Goudreault, 2003, 270 p. **(18,00 $)**

- ***L'allocation d'existence: Quelques propositions québécoises***,
  Louise Brossard et Sylvie Morel, 2003, 72 p. **(8,00 $)**

- ***Régionalisation et démocratie : les défis d'une citoyenneté active pour les femmes***,
  Nicole Thivierge et Marielle Tremblay (dir.) avec la collaboration de Anita Caron et Louise Brossard, Réseau féministe de recherches et d'intervenantes pour un renouvellement des théories et des pratiques économiques et politiques pour la redistribution des richesses, 2002, 112 p. **(10,00 $)**

Commandes postales : ajouter 2,00 $ pour chacun des ouvrages.

Revue étudiante publiée par l'IREF : *FéminÉtudes*

« Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération »	volume 8, no 1, 2003 (5,00 $ + 1,00 $ frais d'envoi =6,00 $)
« Femmes et sexualité(s) »	volume 7, no 1, 2002 (5,00 $ + 1,00 $ frais d'envoi =6,00 $)
« Identités et altérité : formes et discours »	volume 6, no 1, 2001 (2,00 $ + 1,00 $ frais d'envoi =3,00 $)
« Les femmes et l'art : de muses à créatrices »	volume 5, no 1, 2000 (Épuisé)
« Femmes du siècle »	volume 4, no 1, 1999 (2,00 $ + 1,00 $ frais d'envoi =3,00 $)
« Une revue à soi »	volume 3, no 1, Avril 1997. (2,00 $ + 1,00 $ frais d'envoi =3,00 $)
« Terre(s) des femmes? »	volume 2, no 1, Avril 1996. (2,00 $ + 1,00 $ frais d'envoi =3,00 $)
« La vague antiféministe »	volume 1, no 1, Avril 1995. (Épuisé)

Veuillez libeller le chèque à l'ordre de : Université du Québec à Montréal
IREF
Case postale 8888, succursale Centre-Ville
Montréal, Québec, H3C 3P8
Site Web : http://www.unites.uqam.ca/iref
Téléphone : (514) 987-6587, télécopieur : (514) 987-6742

POST TECHNO FANTASY

Par Nathalie Fortin

La Basse, qui s'enfouit au fond des entrailles tremblantes
Se répand, comme la rumeur de la fin d'un amour
Je te régurgite à chaque beat
À petite dose, À qui mieux mieux
Rencontre avec le résiduel
Le peu à peu est un peu moins lourd
Dans la nuit humide
Quelque chose d'artificiel, autant qu'organique
Déjà éphémère
Rythme
Pluie dehors
And above all alone
Faire un avec le résiduel
Brasse les lettres au creux de ma main
Au fond d'une ruelle à l'éclairage glauque
Strip poker avec de vieux démons
Jette les lettres sur le papier
Quitte ou double
Je m'effeuille devant le bruit
Le laisse me tâter, sans vergogne
Me laisse prendre à pleines mains
Besoin de saleté
De l'autre altérité
Rêve de bouches, de mains, de langues au fond de mon oreille
Encore la pluie dehors
Dehors et dedans
Salivation sensuelle
Des frissons faciles
Sur le corps
Dans le corps
Le rythme voyage
Grâce à des machines
Produisant des sons sans mot
Bruit innommable
Narration d'une histoire sans images
Le résiduel
Odeur du sexe dans les draps plusieurs heures après
Senteurs de corps humides, luisants de plaisir urgent
Perdre la cadence, les pédales et la carte
Let myself melt into the beat
Let it ride onto me
The bass is killing me and I love it
M'endormir avec un bourdonnement dans les oreilles
Un peu plus sourde Un peu plus loin
Faire un avec le résiduel

Arts et nouvelles technologies

Étudiante au baccalauréat en études littéraires avec une concentration en études féministes depuis 1998, Nathalie partage son temps entre ses études, la photographie et la création littéraire. Son écriture est imprégnée d'un questionnement et d'une exploration du corps, du désir, de la musique et de l'identité. Son travail de création photographique a fait l'objet d'une exposition en Vitrine à la Société des Arts Technologiques à l'automne 2002 et elle travaille actuellement en collaboration avec des VJ's dans des soirées de musiques électroniques en leur fournissant des documents visuels.

IREF
Institut
de recherches
et d'études
féministes

COURS OFFERTS À LA CONCENTRATION DE 1ER CYCLE ET À LA MINEURE PLURIDISCIPLINAIRE EN ÉTUDES FÉMINISTES

La concentration (6 cours — 18 crédits) est offerte à toutes les personnes qui ont complété 10 cours dans le cadre de leur programme de baccalauréat à l'UQAM pourvu que la structure du programme le permette.

La mineure (10 cours — 30 crédits) est accessible à toutes les personnes qui ont complété 10 cours dans l'un des programmes de majeure disciplinaire suivants : études urbaines, géographie; histoire; histoire, culture et société; philosophie; science politique, sciences des religions; sociologie, sciences, technologie et société.

Session d'hiver 2004

FEM5000-30
Atelier synthèse en études féministes
Mercredi 14h00 – 17h00

HIS4370-20
Les rapports sociaux de sexe-genre en Europe (XIXe-XXe siècle)
Mardi 14h00 – 17h00

JUR6525-20
Droit des femmes
Mardi 14h00 – 17h00

LIT354C-40
Sémiologie de l'autobiographie de Beauvoir
Jeudi 14h00 – 17h00

LIT6700-10
Féminisme et psychanalyse
Lundi 18h00 – 21h00

LIT355Y-20
Littérature des femme en France depuis 1968
Mardi 9h30 – 12h30

POL4212-40
Idées politiques et féminisme
Vendredi 9h30 – 12h30

PSY4150-40
Psychologie différencielle des sexes
Jeudi 14h00 – 17h00

SHM4000-40
Homosexualité et société
Jeudi 18h00 – 21h00

SOC 6312-40
Femmes, féminisme et rapport de sexes : analyse sociologique
Jeudi 18h00 – 21h00

TRS2301-20
Rapports de sexe, vie privée et intervention sociale
Mardi 14h00 – 17h00

TRS2301-30
Rapports de sexe, vie privée et intervention sociale
Mercredi 18h00 – 21h00

TRS5300-10
Violence faite aux femmes et interventions féministes
Lundi 18h00 – 21h00

CONCENTRATION DE 2E CYCLE EN ÉTUDES FÉMINISTES

Les personnes intéressées par la concentration doivent :

- être admises dans un programme de maîtrise à l'UQAM;
- faire connaître, auprès de l'Institut de recherches et d'études féministes, leur intention de s'inscrire à la concentration;
- s'inscrire dans le cadre de leur programme, au cours FEM7000 **Séminaire multidisciplinaire en études féministes** qui s'offrira à la *session d'automne 2004*;
- compléter six crédits en études féministes dans le cadre de leur programme de maîtrise;
- rédiger un mémoire sur un sujet en lien avec les études féministes et être accompagnées, dans la poursuite de leur projet, par une personne considérée apte à diriger ou co-diriger des travaux dans ce domaine.

Les personnes ayant satisfait aux exigences de la concentration recevront, en fin de programme, une attestation de deuxième cycle en études féministes.
Pour plus d'information, communiquer au : (514) 987-6587
Courriel : iref@uqam.ca

Céline O'Dowd,
secrétaire de direction

Marie-Andrée Roy,
coordonnatrice des études

http://www.unites.uqam.ca/iref

IREF
Institut
de recherches
et d'études
féministes

COURS OFFERTS À LA CONCENTRATION DE 1ER CYCLE ET À LA MINEURE PLURIDISCIPLINAIRE EN ÉTUDES FÉMINISTES

La concentration (6 cours — 18 crédits) est offerte à toutes les personnes qui ont complété 10 cours dans le cadre de leur programme de baccalauréat à l'UQAM pourvu que la structure du programme le permette.

La mineure (10 cours — 30 crédits) est accessible à toutes les personnes qui ont complété 10 cours dans l'un des programmes de majeure disciplinaire suivants : études urbaines, géographie; histoire; histoire, culture et société; philosophie; science politique, sciences des religions; sociologie, sciences, technologie et société.

Session d'hiver 2004

FEM5000-30
Atelier synthèse en études féministes
Mercredi 14h00 – 17h00

HIS4370-20
Les rapports sociaux de sexe-genre en Europe (XIX^e^-XX^e^ siècle)
Mardi 14h00 – 17h00

JUR6525-20
Droit des femmes
Mardi 14h00 – 17h00

LIT354C-40
Sémiologie de l'autobiographie de Beauvoir
Jeudi 14h00 – 17h00

LIT6700-10
Féminisme et psychanalyse
Lundi 18h00 – 21h00

LIT355Y-20
Littérature des femme en France depuis 1968
Mardi 9h30 – 12h30

POL4212-40
Idées politiques et féminisme
Vendredi 9h30 – 12h30

PSY4150-40
Psychologie différencielle des sexes
Jeudi 14h00 – 17h00

SHM4000-40
Homosexualité et société
Jeudi 18h00 – 21h00

SOC 6312-40
Femmes, féminisme et rapport de sexes : analyse sociologique
Jeudi 18h00 – 21h00

TRS2301-20
Rapports de sexe, vie privée et intervention sociale
Mardi 14h00 – 17h00

TRS2301-30
Rapports de sexe, vie privée et intervention sociale
Mercredi 18h00 – 21h00

TRS5300-10
Violence faite aux femmes et interventions féministes
Lundi 18h00 – 21h00

CONCENTRATION DE 2^E^ CYCLE EN ÉTUDES FÉMINISTES

Les personnes intéressées par la concentration doivent :

- être admises dans un programme de maîtrise à l'UQAM;
- faire connaître, auprès de l'Institut de recherches et d'études féministes, leur intention de s'inscrire à la concentration;
- s'inscrire dans le cadre de leur programme, au cours FEM7000 **Séminaire multidisciplinaire en études féministes** qui s'offrira à la *session d'automne 2004*;
- compléter six crédits en études féministes dans le cadre de leur programme de maîtrise;
- rédiger un mémoire sur un sujet en lien avec les études féministes et être accompagnées, dans la poursuite de leur projet, par une personne considérée apte à diriger ou co-diriger des travaux dans ce domaine.

Les personnes ayant satisfait aux exigences de la concentration recevront, en fin de programme, une attestation de deuxième cycle en études féministes.
Pour plus d'information, communiquer au : (514) 987-6587
Courriel : iref@uqam.ca

Céline O'Dowd,
secrétaire de direction

Marie-Andrée Roy,
coordonnatrice des études

http://www.unites.uqam.ca/iref